

<b>Zeitschrift:</b>	Entretiens sur l'Antiquité classique
<b>Herausgeber:</b>	Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique
<b>Band:</b>	14 (1968)
<b>Artikel:</b>	Les épigrammes satiriques de Lucilius sur les athlètes Parodie et réalités
<b>Autor:</b>	Robert, Louis
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-660872">https://doi.org/10.5169/seals-660872</a>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

IV

LOUIS ROBERT

Les épigrammes satiriques  
de Lucillius sur les athlètes  
Parodie et réalités



LES ÉPIGRAMMES SATIRIQUES  
DE LUCILLIUS SUR LES ATHLÈTES  
PARODIE ET RÉALITÉS

Les épigrammes dont je proposerai ici l'interprétation et qui me serviront de point de départ appartiennent au livre XI de l'*Anthologie*, qui groupe les épigrammes satiriques. Elles sont l'œuvre de Lucillius, qui vécut à Rome au milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, et elles concernent les athlètes<sup>1</sup>. Ce groupe doit être étudié dans son ensemble, en interprétant chacune des pièces, et cette explication pourra aboutir à une meilleure compréhension de l'art de ce poète et de son talent.

L'épigramme n. 81 concerne le boxeur Androléôs, fils de Damotélès. Récemment Luigi Moretti, dans sa liste des olympioniques, lui a consacré une notice dans la section: « personnages compris par Förster dans la liste des olympioniques, mais dont je considère qu'ils doivent être absolument exclus de la liste même »<sup>2</sup>. « Androléôs, de patrie inconnue, pugiliste. Lucillius — donc à l'époque de Néron — le raille pour avoir laissé un morceau de sa propre personne dans les plus importants concours panhelléniques, dont les Olympia, et pour avoir été souvent emporté à bras de l'arène (*A.P.*, XI, 81). C'est trop peu, et même exactement le contraire de ce que nous attendrions, s'il s'agissait vraiment d'un vainqueur olympique. » En tout cas, le père et le fils avaient de beaux noms à deux éléments de deux syllabes et

<sup>1</sup> Je les avais étudiées dans un cours au Collège de France en 1942-43; cf. les indications de l'Annuaire du Collège, reproduites dans *Hellenica*, VIII, 86. J'ai signalé la méthode en donnant quelques résultats dans *Hellenica*, XI-XII, 337 (sur l'épigramme 81; cf. *Bull. Epigr.* 1965, 182), 341-342; *Arch. Eph.* 1966, 110 et *Ann. Collège de France* 1967, 425 (sur le n. 316).

<sup>2</sup> *Olympionikai, I vincitori negli antichi agoni olimpici, Memorie Accad. Lincei*, 1957 (cf. *Bull. Epigr.* 1958, 160), 184-185.

qui sentent la belle onomastique classique. Comme les formes doriennes dans l'épigramme, ces noms nous introduisent dans la fleur de l'athlétisme classique et traditionnel. Voici le texte des trois distiques:

Πᾶσαν ὄσαν "Ελληνες ἀγωνοθετοῦσιν ἄμιλλαν  
πυγμῆς 'Ανδρόλεως πᾶσαν ἀγωνισάμαν.  
"Εσχον δ' ἐν Πίσῃ μὲν ἐν ὠτίον, ἐν δὲ Πλαταιαῖς  
ἐν βλέφαρον· Πυθοῖ δ' ἀπνοος ἐκφέρομαι·  
Δαμοτέλης δ' ὁ πατὴρ καρύσσετο σὺν πολιήταις  
ἄραι μ' ἐκ σταδίων ἢ νεκρὸν ἢ κολοβόν.

Je traduis maintenant la traduction la plus récente, celle d'Hermann Beckby, en allemand: « Moi, Androléos, dans tous les pays grecs | où l'on invite à la boxe, je me suis toujours présenté au combat. | Donc il arriva: à Pise je perdis une oreille, à Platées | je laissai un œil, on m'emporta de Delphes comme mort. | Alors mon père Damotèles avec la communauté demanda: | Emportez-le du stade mort ou estropié ». Une telle traduction rythmée est nécessairement trop lâche; dans l'épigramme elle sacrifie l'ordre des mots, qui est essentiel pour l'auteur de ces pièces, qui peut mettre dans cet ordre des trésors de subtilité et de force, de malice et d'humour. D'autre part, il y a un contresens total sur le dernier distique.

Commençons l'analyse distique par distique. Dès le début Lucillius parodie les formules des éloges agonistiques. « Androleos loquitur ipse de se », notait Dübner. Dans les inscriptions gravées sur les bases de statues d'athlètes ou de musiciens il faut distinguer deux catégories au point de vue de la diplomatique. Ce peut être l'inscription honorifique typique et normale, avec l'accusatif pour le personnage honoré: « le peuple a honoré un tel qui a vaincu.. », etc.; celui qui érige la statue est assez souvent aussi l'agonothète. Mais l'inscription peut être aussi au nominatif: « un tel, qui

a vaincu... », etc; la suite peut être à la troisième personne, mais aussi à la première; on en verra bien des exemples dans le cours de cet exposé.

Le cadre du premier distique est fourni par des inscriptions qui présentent cette formule: ὅσους ποτὲ ἀγῶνας ἀπεγραψάμην πάντας νεικήσας, « ayant remporté la victoire dans tous les concours où je me suis jamais inscrit ». C'est ce que déclare sur une inscription de Néapolis (Naples) le grand pancratiaste d'Alexandrie Marcus Aurelius Asclépiadès, dit Hermodôros<sup>1</sup>. Il proclame aussi: πάντας οὓς ποτε ἀπεγραψάμην ἐν αὐτοῖς τοῖς σκάμμασιν στεφανωθείς, « dans tous les concours où je me suis jamais inscrit ayant été couronné sur le lieu même du combat »<sup>2</sup>. L'aulète périodonique Kallimorphos d'Aphrodisias a vaincu dans de nombreux concours sacrés; en outre, « pour les concours d'un talent et d'un demi-talent il a vaincu dans tous ceux où il a concouru », ταλαντιαίους δὲ καὶ ἡμιταλαντιαίους ἐνίκα ἀπαντας οὓς ἥγωνίσατο<sup>3</sup>. De même un jeune pentathle à Sparte: Ἡ πόλις Κλέωνα Τιμάρχου ἱερονίκαν, νικάσαντα ὅσο[υς] ἥγωνίσατο ἀγῶνας ἱερούς τε καὶ στεφανίτας παιδας πένταθλον<sup>4</sup>; on est passé cette fois aux grands concours, « sacrés et stéphanites ». Il s'agit à nouveau des concours où le prix était de l'argent dans l'inscription de Smyrne pour le

<sup>1</sup> *IG*, XIV, 1102, l. 11-12 (*IGR*, I, 153; Moretti, *Iscrizioni agonistiche greche* (1953), n. 79).

<sup>2</sup> L. 15-16. H. A. HARRIS, *JHS* 1962, 20, dit à propos de cette affirmation: « Greeks being Greeks, it is probable that this statement was not entirely true, but, as Dr. Johnson said, in lapidary inscriptions a man is not upon oath. » Cette manifestation de mépris ethnique paraît émettre un jugement purement arbitraire et capricieux. J'ai déjà indiqué, *Arch. Eph.* 1966, 109, note 3, qu'il n'y avait aucune raison de prendre pour des mensonges ou des exagérations les mentions de victoires πρῶτος Μιλησίων, πρῶτος Ἰώνων, πρῶτος πάντων, et de les traiter dans un esprit de plaisanterie soupçonneuse et sarcastique.

<sup>3</sup> *CIG*, 2810.

<sup>4</sup> *IG*, V 1, 668.

citharède Gaius Antonius Septimius Poplius de Pergame: θεματικούς δὲ καὶ ταλαντιαίους πάντας ὅσους ἤγωνίσατο<sup>1</sup>. Πάντας ὅσους ἤγωνίσατο, πᾶσαν ὅσην ἀγωνοθετοῦσιν, κτλ.

Partant de ce cadre, Lucilius a tourné la formule en hyperbole. Il ne s'agit pas seulement de tous les concours où Androléos s'était inscrit<sup>2</sup>, mais de tous ceux que célèbrent les Grecs. Les éloges authentiques à leur tour n'ont pas reculé devant une telle louange. Une inscription de l'Orient grec qui fut transportée à Vérone<sup>3</sup> honore un musicien<sup>4</sup> de Philadelphie de Lydie, périodonique, στεφανωθέντα ἱεροὺς ἀγῶνας τοὺς ἀπὸ τῆς οἰκουμένης πάντας ἀπὸ Καπετωλείων ἔως Ἀντιοχείας τῆς Συρίας, « couronné dans tous les concours sacrés œcuméniques, depuis les Capitolia (à Rome) jusqu'à Antioche de Syrie ». Dans une inscription d'Anazarbe en Cilicie, le pentathle Démétrios de Salamine de Chypre déclare lui-même: νικήσας ... τοὺς ὑποτεταγμένους ἀγῶνας παντὸς κλίματος τῆς οἰκουμένης ταλαντιαίους καὶ ἡμιταλαντιαίους μζ', « les concours énumérés ci-dessous, de toute région du monde, d'un talent et d'un demi-talent,

<sup>1</sup> *CIG*, 3208 (*IGR*, IV, 1432). J'avais déjà rassemblé ces formules *Rev. Phil.* 1930, 48-49, pour restituer, dans l'inscription de Démôstratos Damas à Sardes (maintenant *I. Sardis*, 79 ; MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 84), l. 32 : καὶ ὅσου[ς] θε-[ματικούς ἤγωνίσατο], au lieu du nom d'un personnage ; καὶ Ὁσου. θε —. Ma restitution a été adoptée dans les deux éditions ci-dessus.

<sup>2</sup> Pour cette ἀπογραφή, ἀπογράφεσθαι, cf. H. J. KRAUSE, *Pythien* (1841), 47, note 1 ; pour les inscriptions, voir *I. Olympia*, 56, l. 19-20, 22-23 ; *Hellenica*, VII, 111, et ci-après.

<sup>3</sup> Dans *IGR*, IV, 1636, l'inscription est classée, sans réserve, parmi celles de Philadelphie. Il faut se reporter au vieux *CIG*, 3425, pour voir que la pierre, conservée à Vérone et publiée par Maffei, est de provenance inconnue. Boeckh ne l'a placée parmi les inscriptions de Philadelphie que pour lui trouver une place quelque part, mais sans juger qu'elle venait de là. A l'époque du transport une provenance de Philadelphie me paraît exclue.

<sup>4</sup> On écrit : καὶ Ἀθηναῖον καὶ φδὸν παράδοξον. Le dernier καὶ est impossible, comme aussi le mot φδός. Il y avait nécessairement un composé de ce mot : κ(ιθ)αρωδόν supposerait une faute très difficile ; [τ](ρ)αγωδόν serait plus proche de la copie ; φαψωδόν serait tout proche de καιωδον.

au nombre de 47 »<sup>1</sup>. En vers, un pancratiaste de Magnésie du Méandre déclare pour conclure: « et puis quoi? dans tous stades je fus invaincu »<sup>2</sup>.

L'épigrammatiste évoque aussitôt ces thèmes glorieux en commençant par *πᾶσαν ὄσαν*, et non point par: « moi, Androléos ». Juste après: « que les Grecs organisent, célèbrent »; le mot "Ελληνες indique aussitôt le rang, le niveau: tous les concours de l'Hellade. Nous verrons plus loin le thème des concours « en Grèce, en Italie, en Asie ». Après cette mention des concours de la Grèce, *ὄσαν* "Ελληνες ἀγωνοθετοῦσιν ἀμιλλαν, la spécialité de l'athlète est indiquée par *πυγμῆς*, en rejet au début du pentamètre. Le mot acquiert par cette place seule beaucoup de valeur. Les épigrammes s'ingénient à mettre en valeur la spécialité de l'athlète par la place qu'elles donnent à *πυγμή*, *στάδιον*, etc., soit en tête, soit à la fin, soit à la fin d'un vers, soit au début. Après ce mot en vedette, le nom de l'athlète vient enfin, lui aussi placé selon les meilleures traditions, après suspens. Le poète a ainsi d'ailleurs rapproché *πυγμῆς* et 'Ανδρόλεως, qui font groupe: le boxeur Androléos.

<sup>1</sup> MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, n. 86. L. Moretti date le texte d'après 229 p.C., parce que Démétrios a vaincu τρὶς Ὀλύμπια κατὰ τὸ ἔξῆς ἀνδρῶν στάδιον καὶ δὶς πένταθλον et que cet athlète ne figure pas dans la liste de Julius Africanus qui donne les vainqueurs à Olympia ἀνδρῶν στάδιον jusqu'en 217 (de même J. EBERT, *Zum Pentathlon der Antike* (*Abb. Ak. Leipzig, Phil.-hist.* 56, I, 1963), 10, n. 4.). Selon le premier éditeur, M. GOUGH, *Anat. Stud.* 2 (1952), 127, il s'agit des Olympia d'Anazarbe. Cette interprétation me paraît certaine; après 212, Démétrios serait un Aurelius Démétrios. D'autre part, il n'y a pas de concours plus récent que des Commodeia; pas de Severea ni d'Antonineia. Il n'y a pas de difficulté à trouver le concours d'Hadrien à Anazarbe ligne 11, alors que seraient aussi d'Anazarbe les Olympia du début, si c'est à l'occasion de ce dernier concours que la statue fut érigée (cf. par exemple *Arch. Eph.* 1966, 109). J'ajoute que j'identifierais le Οπτάτος de la ligne 13 avec l'Egyptien vainqueur à la course à Platées dans Philostrate, *Gymn.*, 24.

<sup>2</sup> *I. Magnesia*, 181, l. 12 (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 71, B): καὶ τί γάρ; ἐν σταδίοις πᾶσιν ἀλειπτος ἔφυν. Pour l'éloge ἀλειπτος, cf. *Hellenica*, XI-XII, 333-341.

Pour le troisième mot du pentamètre, Dübner a relevé la force de la répétition du mot, reprenant le mot initial: « *in repetito nomine πᾶσαν vivida est ac fortis asseveratio* ». Certes. Mais il n'y a pas là un simple doublon de vanité et une répétition d'hyperbole. Cette répétition du thème *πᾶσαν* est faite pour amener une chute comique et parodique. On a vu ci-dessus que ces formules venaient pour signaler naturellement des victoires. Or, après le second *πᾶσαν* et comme mot final du distique, il n'y a pas: « J'ai vaincu », mais seulement et piteusement « j'ai combattu ». Partout et toujours, dans tous les concours de la Grèce, Androléôs a été concurrent, concurrent permanent et tenace, mais malheureux. Il n'est certes point question de victoires à Olympie ni à Delphes ni ailleurs. On rendrait compte de cette parodie spirituelle en mettant des points de suspension entre *πᾶσαν* et *ἀγωνισάμην*. On pourrait traduire: « Tout concours que les Hellènes célèbrent comme compétition, de boxe, moi, Androléôs, chacun je l'ai... affronté. »

Les inscriptions agonistiques mentionnent les victoires, non les combats normalement. Pourtant on verra dans les inscriptions des athlètes se faire un mérite, non point même d'avoir fait match nul (ci-après), mais d'avoir participé à la dernière épreuve, celle qui était décisive, l'*ἀγών περὶ τοῦ στεφάνου*<sup>1</sup>, ou bien d'avoir été admis, *κριθεῖς*, aux Olympia ou à Delphes (*εἰς Ὀλύμπια, ἐν Δελφοῖς*), d'avoir été admis aux Pythia d'Ancyre et d'y avoir « concouru brillamment », *κριθέντα καὶ ἀγωνισάμενον ἐνδόξως*, d'avoir con-

<sup>1</sup> J'ai plusieurs fois groupé et expliqué des exemples de cette expression dans les inscriptions et dans les textes littéraires (Artémidore, les récits de martyrs): *Rev. Phil.* 1930, 28-29; *Anat. Stud. Buckler*, 239; *Hellenica*, II, 71; XI-XII, 334, n. 7; 336-337; *Gnomon* 1959, 664. L'inscription de Didymes, *I. Didyma*, 194, dit d'un vainqueur aux Didymeia, *ἀγωνισάμενον δὲ καὶ Ὀλύμπια τὰ ἐν Πείσῃ περὶ τοῦ στεφάνου, ἀγωνισάμενον δὲ καὶ τοὺς ἄλλους πάντας ἀγῶνας ἀξιονείκως*; c'est un éloge de consolation (cf. *Rev. Phil.* 1930, 29; *Hellenica*, XI-XII, 358).

couru à Néapolis et à Actium, ἀγωνισάμενος Νέαν Πόλιν, "Ακτια<sup>1</sup>. L'expression ἀγωνισάμενος ... ἐνδόξως se répandra dans le sillage de νικήσας ἐνδόξως<sup>2</sup>. A Ephèse, vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle, l'inscription sur la base de statue d'un personnage déclare que, comme héraut je crois, « il a concouru dans trois concours, il a été couronné (victorieux) dans deux », ἡγωνίσατο ἀγῶνας τρεῖς, ἐστέφθη δύω<sup>3</sup>. Il a été vainqueur dans la proportion de deux sur trois ! Ce qui était ironie de parodie chez Lucillius tendra à devenir réalité et véritable éloge.

Dans ces concours, qu'a donc gagné Androléos ? Le second distique va le dire, alors que la chute du premier distique indiquait déjà que le boxeur avait combattu, mais non remporté la victoire et la couronne, νικήσας, στεφανωθείς. Trois concours sont mentionnés. Deux d'entre eux sont les plus illustres de tous : Olympie et Delphes. Ils sont désignés par les noms les plus poétiques et les plus « bombastiques » : Pise et Pythô<sup>4</sup>. Entre ces deux « hauts lieux » du sport — pour adopter le langage actuel de ceux qui veulent donner une couleur d'idéalisme et spiritualité à leurs propos — vient, comme sur le même plan, le nom de Platées.

H. Beckby explique : « A Platées étaient célébrés pour Zeus les Eleutheria (voir VI, 50) »<sup>5</sup>. Fr. Jacobs, en 1800, ren-

<sup>1</sup> Inscriptions de Mytilène, de Samos et d'Antioche de Pisidie : *Anat. Studies Buckler*, 244.

<sup>2</sup> Voir *Hellenica*, XI-XII, 356-358, 368.

<sup>3</sup> Gr. *Inscr. Br. Mus.*, III, 604. Le commentaire de E. L. HICKS est à reprendre sur des points essentiels ; à corriger, d'autre part, ce qu'ont dit L. MORETTI, *Iscr. agon.*, p. 213 et J. DEININGER, *Die Provinzialandtage der römischen Kaiserzeit* (1965), 46, n. 8.

<sup>4</sup> Explication de Beckby : « Pisa, Stadt bei Olympia. »

<sup>5</sup> C'est l'épigramme de Simonide, transmise aussi par Plutarque, qui mentionne Zeus Éleuthérios, mais non la fête : Τόνδε ποθ' Ἔλληνες ... ἴδρυσαντο Διὸς βωμὸν Ἐλευθερίου.

voyait à Strabon, IX, 412<sup>1</sup> pour ces fêtes, et à Pausanias et Plutarque pour le culte de Zeus Eleuthérios à Platées. Dans l'édition Dübner, parue en 1871, on renvoyait aussi à Strabon<sup>2</sup>, à la suite des éditions du XVI<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui un commentateur et interprète de l'*Anthologie* doit dire autre chose sur les concours de Platées qu'au XVI<sup>e</sup> siècle et qu'il y a un siècle. On possède en effet une vingtaine d'inscriptions, de provenances très variées, qui les nomment<sup>3</sup>. Je les avais rassemblées pour la plupart en 1929 lorsque j'ai montré que le titre ἄριστος Ἐλλήνων, dans des inscriptions de Sparte et d'Elatee, était, d'après une inscription agonistique de Milet, décerné au vainqueur à la course armée dans les Eleuthéria célébrés à Platées par le κοινὸν Ἐλλήνων, course armée partant du trophée de la victoire pour aboutir à l'autel de Zeus<sup>4</sup>. On ne sait depuis quand le concours fut « stéphanite »; il est tel dans une série d'inscriptions à travers l'époque hellénistique<sup>5</sup>. Il existait toujours au milieu du

<sup>1</sup> *Animadversiones in epigrammata Anthologiae Graecae ou Commentarius, vol. II, pars II* (Leipzig), comme tome IX de l'*Anthologia Graeca*, pp. 447-448.

<sup>2</sup> Ιδρύσαντό τε Ἐλευθερίου Διὸς ἱερὸν καὶ ἀγῶνα γυμνικὸν στεφανίτην ἀπέδειξαν, Ἐλευθέρια προσαγορεύσαντες.

<sup>3</sup> Il est surprenant qu'en 1950 dans *The Athenian tribute lists*, III, p. 101, on ne puisse alléguer, outre les auteurs littéraires, que ceci : « an inscription of early Roman date (Ditt. Syll.<sup>3</sup>, III, n. 1064, line 10) records a victor. » F. FROST, *Classica et Mediaevalia*, 22 (1961), 187, en est resté à Plutarque, Strabon et Pausanias, à l'exclusion de toute inscription.

<sup>4</sup> Rev. Et. Anc. 1929, 13-20 et 225-226 : "Ἄριστος Ἐλλήνων; d'où R. KNAB, *Die Periodoniken* (Diss. Giessen 1934), 14 (il n'a pas bien compris et il parle aussi de 'Ringkampf') ; M. MITSOS, *Ath. Mith.* 1941, 50, publiant une inscription d'Argos (cf. *Bull. Epigr.* 1941, 56) ; L. MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, p. 119 ; B. BILINSKI, *L'antico oplito corridore di Maratone* (Rome, 1959), 23 (il a oublié de citer sa source). Sur l'ἄριστος Ἐλλήνων, cf. encore *Études Anatoliennes*, 141-142; *Hellenica*, VII, 124 ; *Bull. Epigr.* 1952, 139. Selon des vers du poète comique Posidippe, au début du III<sup>e</sup> siècle, cités par Héraclide, 11, Platées n'était vraiment peuplée qu'au moment de la fête: τὸ πολὺ μὲν ἀκτή, τοῖς δ' Ἐλευθερίοις πόλις.

<sup>5</sup> Depuis mon étude de 1929, l'inscription d'Argos *Bull. Epigr.* 1941, 56 (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, n. 45), celle de Chios *Bull.* 1961, 468, celle d'Athènes

III<sup>e</sup> siècle p.C., sous le règne de Gordien<sup>1</sup>. Ce qui importe ici<sup>2</sup>, c'est de constater sa vogue au temps de Lucillius ou dans l'époque précédente, à l'époque d'Auguste. Il est alors placé au rang des concours les plus estimés. On peut alléguer les inscriptions d'un athlète de Thespies<sup>3</sup>, d'un coureur d'Halicarnasse<sup>4</sup>, d'un boxeur de Magnésie du Méandre<sup>5</sup>, d'un coureur encore de Milet<sup>6</sup>, d'un autre à Pergè<sup>7</sup>. La mention dans l'épigramme de Lucillius, avec Pise et Pythô, est l'écho du renom des Eleuthéria dans le monde des athlètes à cette époque. Les mots "*Ἐλληνες ἀγωνοθετοῦσιν*" s'appliquent certes aux concours « panhelléniques » organisés par les Eléens et par les Amphictyons de Delphes; mais aussi bien pour le moins à ces '*Ἐλευθέρια ἀ συντελοῦσιν οἱ Ἐλληνες ἐμ Πλαταιαῖς*'<sup>8</sup>, à ces '*Ἐλευθέρια τὰ ἐμ Πλαταιαῖς τὰ τιθέμενα*

*Hesperia* 1935, p. 84, 7 (*IG*, II<sup>2</sup>, 3149 a). Pour l'importance de la fête, je cite seulement *IG*, XII 1, 78 à Rhodes; avec cette succession: Pythia, Némée, Isthmia, Eleusinia, Sôtéria (de Delphes), Éleuthéria, Lykaia, Basileia (des Béotiens à Lébadée).

<sup>1</sup> *IG*, VII, 49 (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 88); la date fixée dans *Rev. Et. Anc.* 1929, 15, n. 1; je reviens ailleurs sur les Pythia de Sidè, de Pergè, de Magnésie, de Thessalonique et sur les rapports avec Delphes dont l'oracle fut consulté par Sidè. Aussi l'athlète *F. Delphes*, III 1, 556; *Rev. Phil.* 1930, 50 sqq. (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 87).

<sup>2</sup> Je traiterai ailleurs de l'ensemble; cf. *Hellenica*, VIII, 91, 91-92.

<sup>3</sup> *IG*, VII, 1856: Nicophanès fils de Pharadas; victoires à l'Isthme et à Némée, 4 fois aux Caesarea de Corinthe, 4 fois aux Eleuthéria de Platées, et à Thessalonique.

<sup>4</sup> *Sylloge*<sup>3</sup>, 1064 (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 56): '*Ἐλευθέρια τὰ ἐν Πλαταιαῖς ἄνδρας ἵππιον*' (pour ce dernier mot, cf. *Etudes anat.*, 60, avec aussi les Asclépieia de Cos et les Apollonia de Délos).

<sup>5</sup> *I. Magnesia*, 149, l. 9 (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 62).

<sup>6</sup> *Rev. Et. Anc.* 1929, 14-15, 19-20; *Hellenica*, VII, 118-119, 124; MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, n. 59; cf. *Arch. Ephem.* 1966, 109, n. 3; mes *Monnaies grecques*, 114, note 7.

<sup>7</sup> *Rev. Phil.* 1929, 128; pour la date, *ibid.*, 131, note 1.

<sup>8</sup> A Colophon, inscription du pentathle Hérodès fils de Metrodôros (*BCH* 1913, 241 et 448-449).

ὑπὸ τοῦ κοινοῦ τῶν Ἐλλήνων<sup>1</sup>. Dans ce sanctuaire, Néron, quand il aura donné la liberté aux Grecs, sera assimilé par un vote de la Confédération des Hellènes à ce Zeus Eleuthérios<sup>2</sup>.

Le second distique s'ouvre par ἔσχον δ' ἐν Πίση. H. Beckby traduit: « j'ai perdu »; on ne voit pas comment ἔχειν peut prendre ce sens. Dübner explicitait: « ἔσχον, habui, retinui, servavi, amissa scilicet altera ». Ce n'est point sans quelque difficulté. En fait, l'expression est incompréhensible si l'on ne connaît pas et ne rapproche pas un terme technique de l'agonistique, dont on a ici une très spirituelle parodie. La formule ἔχειν ἀγῶνα (ἀγῶνας) signifie: avoir à son actif comme victoire tel ou tel concours. Dans une inscription à Delphes de la première partie du III<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> le trompette Publius Aelius Aurelius Sérapion d'Ephèse parle ainsi de lui: νεικήσας τὴν περίοδον ἐν τῇ περιόδῳ ἐτῶν κβ'<sup>4</sup>, « ayant vaincu la période dans l'intervalle d'une période, à l'âge de 22 ans », ἔχων ἀγῶνας τοὺς ὑποτεταγμένους. J'avais

<sup>1</sup> L'inscription de Milet mentionnée ci-dessus, p. 189, n. 6.

<sup>2</sup> Dans le décret d'Acraiphia qui fait suite au discours de Néron (*Sylloge*<sup>3</sup>, 814 ; M. HOLLEAUX, *Etudes*, I, 168), le grand-prêtre du culte impérial, Epa-minondas, fait décider que, « pour le moment » (en attendant d'autres honneurs plus considérables), on consacrera à Néron l'autel qui est contre la statue de Zeus Sôter sur l'agora et on y écrira la dédicace : Διὶ Ἐλευθερίῳ Νέρωνι, avec l'acclamations : εἰς αἰῶνα ; dans le temple d'Apollon Ptôos on installera les statues de culte Νέρωνος Διὸς Ἐλευθερίου καὶ θεᾶς Σεβαστῆς, κτλ. P. RIEWALD, *De imper. rom. cum certis dis compar.* (Halle 1912), 290, a justement conclu que Zeus Éleuthérios n'avait pas alors de culte à Acraiphia. C'est que, me semble-t-il clair, l'assimilation de Néron et de Zeus Éleuthérios a été proclamée par la confédération des Hellènes, qui se réunissait à Platées dans le sanctuaire de Zeus Éleuthérios et y célébrait les Éleutheria. Les diverses villes ont suivi cet exemple dans leurs cultes municipaux, en tout cas Sicyone d'après ses monnaies, et nous avons, à Acraiphia, le témoignage d'une ville de Béotie, proche de Platées.

<sup>3</sup> *F. Delphes*, III 1, 554 ; expliqué et daté par moi *Rev. Phil.* 1930, 49.

<sup>4</sup> Pour cette formule, cf. *Rev. Phil.*, *ibid.* ; *Hellenica*, XI-XII, 455-456 ; *Arch. Ephem.* 1966, 109.

réuni à cette occasion les inscriptions donnant la même formule<sup>1</sup>. Au milieu du II<sup>e</sup> siècle, pour le flûtiste Antigénidas — nom béotien glorieux dans la profession — on énumérait dans une inscription de Naples ses grandes victoires<sup>2</sup>: πρῶτον καὶ μόνον ἀπ' αἰῶνος νεικήσαντα τοὺς ὑπογεγραμμένους ἀγῶνας οὕσπερ καὶ μόνους ἡγωνίσατο ἀλειπτος, « premier et seul de toute éternité ayant vaincu aux concours ci-dessous auxquels il a concouru, et à eux seuls, invincible »<sup>3</sup>, ce qui rappelle une formule étudiée plus haut. On ajoute: ἔχει δὲ καὶ τὰ ἐν Νεικομηδείᾳ τῇ ἑαυτοῦ πατρίδι ἐπιλεγόμενα Ἀσκλήπεια τῷ αὐτῷ ἀγῶνι πυθαύλας χοραύλας; « il a aussi les concours appelés Asclépieia à Nicomédie, sa patrie, au même concours épreuves des flûtistes solistes et des flûtistes avec chœur ». Dans la même ville l'association athlétique d'Alexandrie honore son compatriote le pancratiaste Titus Flavius Archibios<sup>4</sup>; après une longue série de grandes victoires (νικήσαντα, στεφανωθέντα), on ajoute, l. 30-32: ἔχει δὲ καὶ τὴν ἔξι "Ἀργους ἀσπίδα καὶ ἄλλους πλείστους πενταετηρικοὺς ἀγῶνας παίδων ἀγενείων ἀνδρῶν πάλας καὶ παγκράτια, « il a aussi le Bouclier d'Argos et de très nombreux autres concours pentaétériques, catégories enfants, imberbes, hommes, dans les luttes et les pancraces ». A Rome, Asclépiadès d'Alexandrie, déjà nommé, déclare lui-même fièrement, parmi une longue série d'expressions techniques, μήτε κατὰ χάριν βασιλικὴν ἀγῶνα ἔχων. Ce n'est pas, comme a cru E. N. Gardiner, « qu'il n'ait pris part à aucun concours pour plaisir à la royauté »<sup>5</sup>; « il n'a aucun concours (victoire)

<sup>1</sup> *Loc. cit.*, 49, note 3. D'où L. MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, pp. 184 et 233; J. EBERT, *Wiss. Z. Univ. Halle* 1965, 99, n. 4.

<sup>2</sup> *IG*, XIV, 737.

<sup>3</sup> Pour ce dernier terme, cf. ci-dessus et ci-après.

<sup>4</sup> *IG*, XIV, 747 (*IGR*, I, 446; L. MORETTI, *loc. cit.*, 68).

<sup>5</sup> *Athletics of the Ancient World* (1930), 112: « nor take part in any contest to please royalty.»

par faveur impériale »; la victoire ne lui fut jamais accordée par le fait du prince<sup>1</sup>. Le même emploi de ἔχειν revient dans *P. Oxy.* 2082, dans la liste des olympioniques de 296 a. C. (fragment 4): l. 18-20, pour un Magnète, οὗτο[ς] ἔχειν 'Ο]λύμπιον πια δί[ς], Πύ[θη]ι[α δ]ί[ς]: ἔχει δ[ὲ καὶ] "Ισ[θμια] πε[ντάκις, Νέμεα, κτλ.; l. 27-29, Nikôn le Béotien fut vainqueur au pancrace; οὗτος ἔχει 'Ολύμπια δίς, Πύθια [δίς], "Ισθμια καὶ Νέμεα τετράκις. « Il a » ces victoires. D'une formule telle que οὗτοι δὲ πολλὰς νίκας ἐκ τῶν 'Ολυμπίων ἔσχον<sup>2</sup> ou bien Νεμέα τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ παίδων καὶ ἀγενείων τέσσαρας στεφάνους ἔσχεν<sup>3</sup>, μόνος δὲ καὶ πρῶτος ἐπὶ τέσσαρας ὀλυμπιάδας στεφάνους ὀλυμπιακοὺς ἔχει δώδεκα<sup>4</sup>, ou encore, en vers, τούσδε κλυτοὺς ἀέθλους ἔσχον 'Αριστόμαχος<sup>5</sup>, on est passé à ἔχειν τὰ 'Ολύμπια.

Lucillius commence donc par cette formule glorieuse: j'ai eu à Pise... Le sens attendu, c'est la victoire. Brusquement, on passe à tout autre chose: Androléôs « a eu » des coups et des blessures au lieu de victoires et de couronnes. « J'ai eu à Pise... une oreille. » C'est aussi l'hyperbole: le boxeur n'a pas eu seulement les oreilles tuméfiées; l'une fut arrachée<sup>6</sup>. Sur la même lancée Lucillius continue: à Platées, ce fut une paupière<sup>7</sup>. On a vu plus haut, notamment par le

<sup>1</sup> Χάρις est un terme technique pour une « faveur » de l'empereur.

<sup>2</sup> Schol. Pindare *Ol.* 7, p. 196, l. 20 Drachmann.

<sup>3</sup> Liste des olympioniques dans Africanus, *Ol.* 178 (68 a.C.), Straton d'Alexandrie.

<sup>4</sup> *Ibid.*, ol. 157 (158 a.C.), Léonidas de Rhodes. En vers: μοῦνοι δὲ θυητῶν τούσδε ἔχομεν στεφάνους (*Syll.*<sup>3</sup> 274, epigr. 5).

<sup>5</sup> *I. Magnesia*, 181 (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 140 b), un παῖς παγκρατιαστής. On remarquera là aussi que l'athlète parle lui-même, à la première personne. On en verra bien des exemples dans la suite.

<sup>6</sup> Sur l'état des oreilles des boxeurs, cf. H. J. KRAUSE, *Die Gymnastik und Agonistik der Hellenen aus den Schrift- und Bildwerken des Altertums* (1841), 516-517; A. DE RIDDER, *Dict. Ant. Saglio-Pottier*, s.v. *Pugilatus*, 759 B-760 A. Ces auteurs traitent aussi des protège-oreilles, ἀμφωτίδες et ὠτίδες.

<sup>7</sup> Il ne faut pas, avec Beckby, traduire « un œil », même pour le mètre allemand.

papyrus d'Oxyrrhynchos, que les formules ἔχει comportaient souvent et, peut-on dire, normalement, une série de victoires: Ὁλύμπια δίς, Νέμεα τετράκις, etc. Aussi, je pense, après ἔσχον δ' ἐν Πίσῃ, la malice de Lucillius commence avec le chiffre « un », qui précède ὥτιον: ἐν. Après la tournure « il a eu à Olympie » le lecteur attendait un chiffre de victoires; aussitôt il était déçu par ἐν, « un »; puis arrivait l'explication: « une... oreille ». On pourrait donc traduire en précisant: « à Pise j'ai eu... une seule... oreille ».

Crescendo: « à Pythô je m'évanouis et on m'emporte ». Le verbe ἐκφέρομαι indique qu'on l'emporte comme s'il était mort. Il est technique pour « le transport vers la tombe », ἐκφορά, ἐκφέρεσθαι. Chez Lucillius lui-même il se lit dans les épigrammes 92 et 113<sup>1</sup>.

Au troisième distique la traduction de Beckby est un contresens<sup>2</sup>. Le père ne « demande » rien. Dübner a bien traduit: « ac Damoteles pater jubebatur per praeconem cum civibus auferre me e stadiis vel mortuum vel mutilatum ». Beckby explique: « 6, wie zur Auslieferung der Gefallenen nach der Schlacht ». C'est une mauvaise adaptation de ce que disait Jacobs: « Ἐκηρύσσετο, sicut post pugnam occisi per praeconem a victoribus ad sepulturam expetebantur »<sup>3</sup>. Ce n'est point une parodie de la guerre que nous avons ici, mais des concours. Κηρύσσεσθαι, dans le vocabulaire agonistique, signifie: être proclamé vainqueur. C'est cette for-

<sup>1</sup> J'étudierai ailleurs l'épigramme 92, d'un intérêt capital pour l'origine de Lucillius.

<sup>2</sup> Ce contresens remonte à Jacobs, *loc. cit.*, 448 : « Damoteles per praeconem flagitabat ut filius sibi traderetur aut sepeliendus aut, si adhuc spiraret, curandus. Respicitur enim, quod Dorvillius monuit, ad morem in proelio occisos per praeconem ad sepulturam poscendi. Junge Δαμοτέλης σὺν πολιήταις, quasi communi populi consilio Androleum repetiverit pater. Festive autem poeta de certamine in stadio tanquam de proelio loquitur ».

<sup>3</sup> Dans l'édition Dübner, voir aussi la note précédente tirée de ses *Commentationes*.

mule qui est parodiée. Tout l'hexamètre du distique engage sur une voie glorieuse pour aboutir, au pentamètre, à une chute fort spirituelle.

*Καρύσσετο* est le terme pour la proclamation de la victoire. En cette circonstance le rôle du père est très grand. Le vainqueur n'acquiert pas seulement la gloire pour lui, mais pour sa maison (*δόμοι*), et surtout pour son père. La proclamation de la victoire dit: un tel, fils d'un tel, de telle cité. Elle est exprimée au complet dans cette épigramme de Simonide, *Anth.* XVI, 23:

Εἴπον, τίς τίνος ἐσσί, τίνος πατρίδος, τί δὲ νικῆς;  
Κασμύλος Εὐαγόρου Πύθια πὺξ Ῥόδιος.

Pindare dit dans la Ve Olympique: *Καὶ ὅν πατέρος* "Ακρων"  
*ἐκάρυψε καὶ τὰν νέοικον ἔδραν*. Une scholie commente pour la VIII<sup>e</sup>: *ἡ γὰρ ἐνὸς νίκη πᾶν τὸ γένος κοσμεῖ*<sup>1</sup>. Aussi les épigrammes pour les vainqueurs nomment-elles le père à quelque endroit, soit après le vainqueur, soit avant lui, à la fois pour l'honneur du premier rang et pour faire attendre le nom du vainqueur, soit en le séparant pour le mieux mettre en vedette, comme ici. Chacune de ces épigrammes est intéressante à étudier de ce point de vue<sup>2</sup>. Dans l'épigramme de Sidon pour Diotimos, vainqueur en char aux Néméa, on fait rejaillir l'honneur sur la ville de Sidon, sur sa colonie Thèbes de Béotie et enfin, v. 9, sur le père; *πατρὶ δὲ σῶι τελέθει Διονυσίῳ, κτλ.*<sup>3</sup>. La lettre X du pseudo-Eschine, sur une aventure à Ilion<sup>4</sup>, raconte l'histoire de l'athlète Attalos à Magnésie, qui passait, aux yeux de son père, pour le fils du fleuve Méandre: lorsqu'il devait renon-

<sup>1</sup> Cf. H. J. KRAUSE, *Olympia oder Darstellung der grossen Olympischen Spiele* (1838), 172, n. 28.

<sup>2</sup> Voir par exemple *Rev. Phil.*, 1967, 27, n. 1.

<sup>3</sup> KAIBEL, *Epigr.*, 932; GEFFCKEN, *Gr. Epigr.*, 178.

<sup>4</sup> Cf. mes *Monnaies grecques en Troade*, 77-78.

cer, dans une épreuve, il déclarait « que le fleuve s'était vengé parce que lui, ayant été vainqueur, ne l'avait pas proclamé comme son père »<sup>1</sup>. Δαμοτέλης δ πατὴρ ἐκαρύσσετο signifie donc, — en attendant la suite, — que le père était associé à l'honneur et à la gloire de la victoire de son fils.

Quant aux mots σὺν πολιῆταις, Beckby les traduit par « samt der Gemeinde ». C'est ce qu'avait entendu Jacobs. Mais il ne s'agit nullement de la foule olympique, de la σύνοδος Ὀλυμπική comme l'on dira. Les πολιῆται, ce sont les compatriotes d'Androléos et de son père Damotélès<sup>2</sup>. C'est là un thème majeur et capital des textes agonistiques et d'abord de la réalité des concours. La victoire d'un individu rejaillit sur toute sa patrie; il couronne sa ville, στεφανῶ Συρακούσσας, κτλ. J'ai étudié récemment cette règle et ce thème en partant du cas de vainqueurs qui font proclamer une autre ville que leur patrie. J'ai groupé des textes très éloquents sur le lien entre gloire du vainqueur et gloire de sa patrie et cela au III<sup>e</sup> siècle p. C. aussi bien qu'au III<sup>e</sup> siècle a. C. ou qu'au temps de Pindare<sup>3</sup>. C'est ce que nous avons dans l'épigramme de Lucilius: la phrase sur la proclamation de la victoire continue; au père sont associés les citoyens. Je citerai quelques textes où le père et la patrie sont ainsi réunis dans la gloire. A la fin du III<sup>e</sup> siècle a. C., une épigramme dit du boxeur bétien Kleitomachos, triple vainqueur à Némée, *A.P.*, IX, 588<sup>4</sup>:

μοῦνος δ' Ἐλλάνων τόδ' ἔχει γέρας· ἐπτάπυλοι δὲ  
Θῆβαι καὶ γενέτωρ ἐστέφεθ' Ἐρμοκράτης.

<sup>1</sup> Επειδὰν δὲ πολλὰς λαβὼν πληγὰς καὶ ἀπειπαμένος ἐξίη, τὸν ποταμὸν αὐτῷ νεμεσῆσαι λέγει, δτι νικήσας οὐ πατέρα ἀνηγόρευεν αὐτόν. — Pour l'histoire du citharède qui, par flatterie, promettait de se faire proclamer comme fils de Lysandre (Plutarque, *Lysandr.*, 18, 9), voir *Rev. Phil.* 1967, 22.

<sup>2</sup> « Cum civibus » traduit Dübner.

<sup>3</sup> *Rev. Phil.* 1967, 18-27.

<sup>4</sup> Cf. *Rev. Phil.* 1967, 25-26.

Mention de la ville et du père, couronnement (proclamation), importance donnée à la ville par la place au début du vers et au nom du père par la place comme dernier mot de l'épigramme.

En 49 p.C., au temps même de Lucillius, P. Cornelius Ariston, pancratiaste éphésien vainqueur à Olympie, est honoré de deux épigrammes<sup>1</sup>. Dans la première, on l'interroge et il répond, vers 3-6:

Τίς πόθεν εῖ; τίνος; εἰπέ· τίνων ἐπινείκια μόχθων  
αὐχήσας ἔστης Ζηνὸς ὑπὸ προδόμοις;  
Εἰρηναῖος ἐμοὶ γενέτης, ξένε, τούνομ' Ἀρίστων,  
πατρὶς ἰωνογένης ἀμφοτέρων "Ἐφεσος.

On a demandé au vainqueur, dont on voit la statue, qui il est, quel est son père, quelle est sa patrie, quelle est l'épreuve où il a vaincu, en suite de quoi il est statufié à Olympie<sup>2</sup>. Il répond: « Eirénaios est mon père, mon nom Ariston, la patrie de tous les deux la descendante d'Ion, Ephèse. » Le terme *ἰωνογένης* est un *hapax*, qui n'a pas été enregistré dans Liddell-Scott-Jones. Il signifie que Ion est l'ancêtre de la ville<sup>3</sup>. Ephèse n'ayant point d'homonyme, il n'y avait point de nécessité à insérer une précision ethnique et donc géographique. Cette précision étend par allusion la

<sup>1</sup> DITTCENBERGER, *I. Olympia*, 225 ; HILLER VON GAERTRINGEN, *Hist. gr. Epigramme* (1926), 119 ; MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, n. 64. Cf. *Rev. Phil.* 1967, 25. La poésie est signée d'un Tiberius Claudius Thessalos de Cos, « pleistonique ».

<sup>2</sup> Le terme *μόχθοι* est fréquent pour les « peines » athlétiques. Il est l'équivalent de *πόνοι* dont j'ai traité *Hellenica*, XI-XII, 345-349. L. MORETTI, *Riv. Fil.* 1964, 323, note 1, veut ajouter cinq textes épigraphiques à mon étude ‘dei termini *πόνος e μόχθος*’. Mais l'exemple de *πόνοι*, dans *Iscr. agon. gr.*, 47, était expressément allégué par moi, et avec cette référence même. Les quatre autres concernent *μόχθοι* (dont celui-ci), dont je n'avais pas eu à traiter, me limitant à *πόνοι* pour expliquer le texte qui m'occupait. Un bon exemple en prose qui est en dehors de tous les lexiques : l'astrologue Vettius Valens, 12, 2 (Kroll) : αἰτίον μόχθων τῶν δι' ἀθλήσεως ἡ βασταγμάτων καὶ σκληρουργίας.

<sup>3</sup> Ce n'est pas « *fondato dagli Ioni* » (traduction Moretti).

gloire du jeune Ephésien à toute l'Ionie, comme on le fait expressément quand on déclare: *πρῶτος Ἰώνων* au lieu de *πρῶτος Μιλησίων*<sup>1</sup>.

La seconde épigramme s'ouvre, v. 1-2, et se termine ainsi, v. 9-10:

- 1 'Ασίδι μὲν πάσῃ κηρύσσομαι· εἰμὶ δὲ 'Αρίστων,
- 2 κεῖνος δὲ παγκρατίωι στεψάμενος κότινον...
- 9 Τοιγάρ κυδαίνω γενέτην ἐμὸν Εἰρηναῖον
- 10 καὶ πάτρην "Ἐφεσον στέμμασιν ἀθανάτοις.

« Pour l'Asie entière je suis proclamé: je suis Ariston, celui-là qui fut couronné au pancrace de la couronne d'olivier sauvage... Oui, j'honore mon père Eirénaios et ma patrie Ephèse par des bandelettes immortelles. » La gloire de la proclamation concerne cette fois toute l'Asie, c'est-à-dire la province d'Asie. Le coureur milésien était, à avoir obtenu telle victoire, *πρῶτος τῶν ἀπὸ τῆς Ἀσίας*<sup>2</sup>. Nous voyons ainsi les intentions du poète Thessalos de Cos, et par l'analyse des thèmes et de leur expression, et en mettant ce morceau dans l'ensemble des idées et des formules de victoires agonistiques qui étaient familières à tout ce public.

Encore à l'époque impériale, lorsqu'un jeune homme de Tomis, sur la côte ouest du Pont-Euxin, est mort à Smyrne alors qu'il allait concourir aux Pythia de Delphes, la patrie est associée aux parents dans la déception et la tristesse<sup>3</sup>:

ἀντὶ δέ μου στεφάνων γενέται καὶ πατρὶς ἔχουσιν  
δστέα μοῦνα λίθῳ τῷδ' ἔνι κευθόμενα.

« A la place de couronnes (de victoire) mes parents et ma patrie ont mes seuls os cachés en cette pierre ». A Périnthe, le jeune Dôras était le fils d'un athlète devenu pédotribe, Dio-

<sup>1</sup> L'inscription de Milet à laquelle il est renvoyé plus haut, page 189, n. 6.

<sup>2</sup> La même inscription.

<sup>3</sup> W. PEEK, *Gr. Versinschr.*, n. 1026; dans un ensemble agonistique et en précisant l'allusion, *Rev. Phil.*, 1967, 28.

clès<sup>1</sup>; son père le préparait aux grands concours<sup>2</sup>; il était « proche de l'olivier (d'Olympie) » et « l'espoir de sa patrie et de son père » quand Hadès l'envieux l'a enlevé (v. 7-9):

"Ηδη γυμνασίοις ἡσκημένον, ἔντροφον ἀθλοῖς,  
παῖδά με καὶ πάτρης ἐλπίδα καὶ πατέρος,  
ἐγγὺς καὶ κοτίνῳ φθονερὸς κατεκοίμισεν "Αἰδης.

Dans la satire de Lucillius, c'est ce thème que parodie le vers 5: gloire du père et de la patrie. Au vers suivant et dernier, c'est la chute: *κηρύσσετο ὁ πατήρ* ne signifiait pas qu'il était « proclamé »<sup>3</sup>, ainsi que les concitoyens; il lui était signifié par le héraut d'avoir à emporter l'athlète inanimé, d'en débarrasser le stade, — mort ou estropié.

Nous avons ainsi la parodie de toute une série de formules agonistiques, et cela dans une histoire imaginaire et d'un ton sarcastique. Le nom Androléôs est fabriqué comme le reste, beau nom pompeux; il n'y eut pas d'olympionique de ce nom et non pas même, simplement, de concurrent à Olympie ni à Delphes ni à Platées.

Il faut de nouveau revenir sur le dernier distique. Il contient aussi la parodie d'un thème de l'éloge athlétique: le combat jusqu'à la mort. En ayant traité naguère<sup>4</sup> je rappellerai seulement, sans références, les textes caractéristiques:

<sup>1</sup> PEEK, *ibid.*, n. 1969. V. 11-12: Ούνομά μοι Δωρᾶς, πατρὸς Διοκλεῖος, ἀπ' αὐτῶν / ἀθλῶν εἰς διδαχὴν τὰ αὐτὰ πονησαμένου.

<sup>2</sup> V. 2-4: Καὶ τυχὸν ἴδρωτων ἀξιον 'Ηρακλέους, / ἥδη που μέλλοντα παρὰ ξυστοῖ φιλάθλοις / καύτὸν ἀριθμεῖσθαι τοῦ μεγάλου σταδίου; pour le thème *ἴδρωτες καὶ πόνοι*, « les sueurs et les peines » de l'athlète, cf. *Hellenica*, XIII, 141, pour la *iunctura*; il y a bien des exemples pour « les sueurs » de l'athlète.

<sup>3</sup> Pour le mot même *κηρύσσεσθαι*, *κηρύγματα*, avec *στέφανοι*, voir *Rev. Phil.* 1967, 25. On vient de lire *κηρύσσομαι* dans l'épigramme d'Olympie pour Ariston d'Ephèse.

<sup>4</sup> *Hellenica*, XI-XII (1960), 337, n. 1; j'y ai déjà indiqué que cette épigramme de Lucillius en était la parodie.

histoire du pancratiaste Arrichion qui mourut à Olympie; il allait renoncer quand son γυμναστής « lui inspira l'amour de la mort en lui criant du dehors: Quelles belles funérailles que de ne pas renoncer, à Olympie! »; — décret des Eléens, gravé à Olympie, pour le pancratiaste Rufus de Smyrne, qui a fait match nul en combattant jusqu'à la nuit; combattant pour la dernière épreuve (la couronne) contre un adversaire tout frais (le sort l'avait mis à part dans les épreuves précédentes), « il a calculé qu'il valait mieux sacrifier sa vie que l'espérance de la couronne »; — longue comparaison de Philon: les lutteurs et pancratiastes souvent, plutôt que de renoncer à l'espoir de la victoire, continuent à combattre malgré leur épuisement physique et tiennent jusqu'à la mort<sup>1</sup>. Encore Dion Chrysostome dit aux Rhodiens: « la couronne à Olympie, vous le savez n'est-ce pas, est d'olivier, et beaucoup l'ont préférée à la vie »<sup>2</sup>.

L'épigraphie ne nous montrait jusqu'ici, avec le décret pour Rufus, qu'un athlète qui avait risqué sa vie, mais ne l'avait pas perdue. Depuis peu, la région d'Olympie a rendu une curieuse épitaphe, qui vient se placer exactement avec les textes ci-dessus<sup>3</sup>: Ἀγαθὸς Δαιμῶν ὁ καὶ Κάμηλος Ἀλεξανδρεύς, ἀνὴρ πύκτης νεμεονίκης,

ἐνθάδε πυκτεύων ἐν τῷ σταδίῳ ἐτελεύτα,  
εὐξάμενος Ζηνὶ ἢ στέφος ἢ θάνατον,

<sup>1</sup> *Quod omnis probus liber sit*, 110-111. Philon continue, 112: Ἐν ἀγῶνι φασιν ἵερῷ δύο ἀθλητὰς ἰσορρόπω κεχρημένους ἀλκῆ, τὰ αὐτὰ ἀντιδρῶντάς τε καὶ ἀντιπάσχοντας, μὴ πρότερον ἀπειπεῖν ἢ ἐκάτερον τελευτῆσαι. « Δαιμόνιε, φθίσε σε τὸ σὸν μένος », εἴποι τις ἀν ἐπὶ τῶν τοιούτων. Ἀλλὰ γάρ οὖν κοτίνων μὲν χάριν καὶ σελίνων εὔκλεής ἀγωνισταῖς ἡ τελευτή, κτλ.

<sup>2</sup> *Or. 31*, 110: Τὸν Ὀλυμπίασι στέφανον ἴστε δήπουθεν ἐλάϊνον ὅντα, καὶ τοῦτον πολλοὶ προτειμήκασι τοῦ ζῆν, οὐχὶ τῆς ἐκεῖ φυομένης ἐλαίας ἔχούσης τι θαυμαστόν, ἀλλ' ὅτι μὴ ῥαδίως μηδ' ἐπὶ μικρῷ δίδοσθαι.

<sup>3</sup> G. J. TE RIELE, *BCH* 1964, 186-187; 1965, 585-586. Cf. *Bull. Epigr.* 1965, 182, où nous l'avons mis dans l'ensemble au lieu d'y voir un texte unique, en rappelant aussi l'épigramme de Lucillius.

ἐτῶν λε'. Χαῖρε. Voilà un de ces nombreux athlètes, sortis de la terre d'Egypte, coureurs et surtout athlètes lourds, qui n'ont pas seulement concouru dans les nombreuses fêtes d'Alexandrie, mais qui ont peuplé largement les concours grecs en Syrie, en Asie Mineure, dans la Vieille Grèce (Corinthe, Olympie, etc.), en Italie (Rome et Naples), à Carthage, et qui ont tenu un rôle dans l'association athlétique. Ce boxeur d'Alexandrie, à 35 ans, n'avait encore remporté de victoire dans la « période » que dans un des concours mineurs, à Némée; il avançait en âge. Il voulait « être olympionique ou mourir », c'est le vœu qu'il avait fait au Zeus d'Olympie. Il mourut, en athlète possédé de l'ἔρως θανάτου<sup>1</sup>. Nommé Agathos Daimôn comme tant de gens en Egypte, il était surnommé Chameau. Devait-il ce surnom d'une bête de son pays à son physique ou à son caractère? Etais-il καμηλώδης par le corps ou par l'âme, pour parler avec Galien?<sup>2</sup> En tout cas son épitaphe et sa mort prouvent qu'il était endurant et tenace comme un chameau, et pugnace comme ces mâles acharnés, rageurs et vindicatifs que l'on peut voir dans les combats de chameaux organisés à l'époque du rut dans des villes de Turquie, comme Aydyn, ou chez les Kalmouks et autres peuples à chameaux. Mais Bon Génie dit Chameau luttait et mourait « pour la couronne », « dans l'espoir de la victoire », ὑπὲρ τοῦ στεφάνου, ἐν τῇ ἐλπίδι τῆς νίκης, pour le rameau d'olivier sauvage qu'Olympie décernait toujours, à la basse époque impériale, comme la plus haute récompense à des hommes grecs ou élevés à la grecque, venus en ce lieu de tout le monde antique et de ses extrémités. Il ne savait

<sup>1</sup> Il n'eut pas le sort d'Arrichion, car celui-ci, bien que mort, fut proclamé vainqueur, son adversaire ayant renoncé quand venait de mourir Arrichion.

<sup>2</sup> Περὶ τροφῶν δυνάμεως (Kühn, VI, p. 664), parlant de viandes difficiles à digérer et désagréables à manger, ajoute: καθάπερ καὶ τὰ τῶν ἵππων τε καὶ καμήλων, ὃν καὶ αὐτῶν ἐσθίουσι οἱ ὀνώδεις τε καὶ καμηλώδεις ἄνθρωποι τὴν ψυχὴν καὶ τὸ σῶμα. Je reviendrai sur ce texte à un autre point de vue.

point qu'il mettait dans la réalité ce qu'avait dit, dans ses exhortations à la vertu, son compatriote d'Alexandrie, Philon le Juif<sup>1</sup>.

Au terme de l'étude de cette première épigramme, nous pouvons tirer déjà quelques conclusions sur l'art de Lucillius et sur la méthode d'interprétation. La parodie repose sur une connaissance minutieuse des concours athlétiques, du vocabulaire technique et des thèmes de l'éloge. Ce n'est point là question d'érudition livresque. Ces spectacles ont dans l'antiquité une plus large pénétration dans toute la société que chez nous la boxe ou même le foot-ball et le cyclisme. Philon n'est pas moins subtilement précis quand il emprunte ses comparaisons au monde des spectacles<sup>2</sup>. La parodie aussi est minutieuse. Lucillius introduit des formules qui développent ou annoncent un thème et il leur donne une suite inattendue, d'où vient l'humour. Chaque vers est chargé d'une multiplicité d'intentions parodiques, que l'on n'est pas sûr d'avoir toutes saisies<sup>3</sup>; tout y a son rôle, la place des mots, la consonance. Aussi devra-t-on pour comprendre ces épigrammes se mettre en mesure de connaître à fond le langage de l'athlétisme par toute la documentation possible, où les inscriptions jouent un rôle important. Faute d'avoir fait cet effort, on prononce le plus souvent des jugements catégoriquement dédaigneux et réprobateurs sur notre satirique; on montre ainsi seulement qu'on a lu ces épigrammes sans en comprendre un seul vers. L'étude approfondie des réalités doit nécessairement précéder le jugement esthétique: sans elle il n'est point d'interprétation littéraire.

\* \* \*

<sup>1</sup> Voir aussi plus bas, Addendum, p. 258.

<sup>2</sup> Voir déjà ci-dessus. Aussi *Rev. Phil.* 1967, 30, note 6. Je dégage ailleurs une description très précise des mimes appelés « homéristes »; elle a échappé aux savants qui ont traité de ce genre.

<sup>3</sup> J'avais déjà indiqué cela dans *Hellenica*, XI-XII, 341-342.

Les coups reçus par le boxeur, les dégâts subis par son visage, c'est un thème sur lequel Lucillius fournit une série de variations. Ainsi dans le numéro 77:

Εἰκοσέτους σωθέντος Ὁδυσσέος εἰς τὰ πατρῷα  
ἔγνω τὴν μορφὴν Ἀργος ἴδων ὁ κύων.  
Ἄλλὰ σὺ πυκτεύσας, Στρατοφῶν, ἐπὶ τέσσαρας ὥρας  
οὐ κυσὶν ἄγνωστος, τῇ δὲ πόλει γέγονας.  
Ὕν ἐθέλης τὸ πρόσωπον ἴδεῖν ἐξ ἔσοπτρον ἑαυτοῦ,  
« οὐκ εἴμι Στρατοφῶν », αὐτὸς ἐρεῖς ὀμόσας.

J'essaierais de traduire ainsi: « Quant au bout de vingt ans, sain et sauf, Ulysse revint chez lui, son corps fut reconnu par Argos, son chien, qui le vit. Mais toi, après avoir boxé, Stratophon, pendant quatre heures, ce n'est pas pour les chiens que tu es devenu non reconnaissable, mais pour la ville. Si tu veux bien voir ton visage dans un miroir, « Je ne suis pas Stratophon », diras-tu toi-même et avec serment. »

Le numéro 81 s'ouvrirait par une formule agonistique éclatante, et dès lors tout était parodie agonistique. Ici le début oriente tout différemment; un distique rappelle le retour d'Ulysse reconnu par son chien. On ne sait où le poète veut en venir. Cela s'éclaire brusquement au début du second distique: ἀλλὰ σὺ πυκτεύσας: il s'agit d'un boxeur<sup>1</sup>. Le troisième distique est le thème du miroir<sup>2</sup>. Le boxeur

<sup>1</sup> Voir plus bas, Addendum, p. 289.

<sup>2</sup> Ce miroir est une source dans l'épigramme 76, qui évoque la légende de Narcisse: 'Ρύγχος ἔχων τοιοῦτον, Ὁλυμπικέ, μήτ' ἐπὶ κρήνην / ἔλθης μήτ' ἐνόρα πρός τι διαυγές ὔδωρ. / Καὶ σὺ γάρ ὡς Νάρκισσος ἴδων τὸ πρόσωπον ἐναργὲς / τεθνήξῃ μισῶν σαυτὸν ἔως θανάτου. Si ce texte était pris isolément, on pourrait penser que Lucillius raille la laideur d'un homme, comme, au n° 196, celle d'une femme, et avec aussi le mot ρύγχος en tête: ρύγχος ἔχουσα Βιτώ τριπιθήκινον, κτλ. Le seul nom Ὁλυμπικός suffit, — économie de moyens —, pour rattacher l'épigramme au thème de l'athlète endommagé, même si elle est séparée du n° 77. Les deux derniers mots sont une nouvelle touche "agonistique" et une raillerie: ils évoquent le combat "jusqu'à la mort" et cet esprit d'endurance est responsable de l'état piteux du personnage méconnaissable.

défiguré ne se reconnaîtra pas lui-même. Les hyperboles chargent le vers 6 et dernier de façon plaisamment bouffonne: il niera son identité avec cette formule hautement comique, « Je ne suis pas Stratophon », — le mot final, ὅμοσας, conclut sur une hyperbole encore: il est prêt à le jurer par serment. Cela introduit d'ailleurs une certaine atmosphère juridique, que l'on retrouvera dans le procès de la fin de l'épigramme 75. « L'agonistique » est ici tout entier dans le distique du milieu. Le boxeur a lutté « pendant quatre heures ». C'est l'esquisse de la parodie de ce thème d'éloge: la longueur du combat, que j'étudierai ensuite pour l'épigramme 85. C'est un éloge que de tenir, à la boxe ou au pancrace, « pendant tout le jour », δι' ὅλης τῆς ἡμέρας. Stratophon a boxé pendant quatre heures, maigre record à côté de celui que je viens de dire. Mais ces quatre heures ont suffi pour faire ce que n'avaient pu vingt ans d'absence pour Ulysse. A la fin du troisième vers, dans le distique « agonistique », ces « quatre heures » s'opposent aux « vingt ans » par quoi s'ouvre l'épigramme; la correspondance est ingénieuse entre ces deux places dans l'épigramme, la fin du second hexamètre apportant l'opposition, et comme la réponse, avec le début du premier.

Le début du vers 4 introduit une malice: en réalité, les chiens ne seront pas sans le reconnaître pour l'un des leurs, avec la gueule qu'il a maintenant, comme un ρύγχος<sup>1</sup>. Ce sont les humains qui ne le reconnaissent pas, et non pas l'un ou l'autre, mais toute la ville. Il est ἀγνωστος. Il ne me paraît pas douteux que, dans ce contexte agonistique, la forme du mot, avec la terminaison en -τος et l'*alpha* privatif, n'ait évoqué tout un ensemble d'épithètes élogieuses du même type pour des athlètes, comme ἀπτωτος, « intom-

<sup>1</sup> On a lu le terme dans les épigrammes 76 et 196 (note précédente). Selon JACOBS, *loc. cit.*, 447, il faut sous-entendre μόνον. Non seulement les chiens ne le reconnaissent pas, mais même les humains.

bable» (on le verra plus loin), ἀλειπτος, «indépassable, invincible »<sup>1</sup>, ἀμεσολάβητος (ci-après), ἀσυνεξωστός<sup>2</sup> et autres<sup>3</sup>.

A cette trogne abîmée, Lucillius a donné un nom noble, classique et belliqueux, Stratophon. Il est clair qu'il ne faut pas tenir cette épigramme de notre Lucillius pour le compte rendu objectif d'un match et le prendre au sérieux pour écrire dans une étude sur la boxe antique: «Après quatre heures de pugilat» — admirable précision — «le corps devenait une masse informe que les chiens seuls savaient reconnaître»<sup>4</sup>.

\* \* \*

L'épigramme précédente, n. 75, est sur le même thème:

Οῦτος δέ νῦν τοιοῦτος Ὀλυμπικὸς εἶχε, Σεβαστέ,  
ρῖνα, γένειον, ὀφρῦν, ὡτάρια, βλέφαρα.  
Εἴτ' ἀπογραψάμενος πύκτης ἀπολώλεκε πάντα  
ῶστ' ἐκ τῶν πατρικῶν μηδὲ λαβεῖν τὸ μέρος.  
Εἰκόνιον γὰρ ἀδελφὸς ἔχων προενήνοχεν αὐτοῦ  
καὶ κέκριτ' ἀλλότριος μηδὲν ὅμοιον ἔχων.

Voilà la bouffonnerie cruelle de l'appareil judiciaire. «Celui-ci, qui est tel maintenant, Olympicos, il avait, Auguste, nez, menton, sourcil, oreilles, paupières. Et puis, s'étant inscrit comme boxeur, il a tout perdu, au point que des biens paternels il n'a même pas reçu sa part. Car son frère ayant un portrait de lui l'a présenté en justice et lui a été reconnu par jugement comme un étranger n'ayant rien de semblable.»

Le nom Olympicos évoque aussitôt, avec Olympie, les

<sup>1</sup> Voir en dernier lieu *Hellenica*, XI-XII, 331-341 ; ci-après, p. 242, n. 4 et p. 257, n. 3.

<sup>2</sup> Le mot se trouve dans l'inscription de Rome *IG*, XIV, 1102, et dans un papyrus d'Hermoupolis ; cf. L. MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, p. 237.

<sup>3</sup> Voir ci-après ἀπαρακόντιστος etc.

<sup>4</sup> A. DE RIDDER dans *Dict. Ant. Saglio-Pottier*, s.v. *Pugilatus*, 759 B.

athlètes (ou les devins d'Olympie). Il est choisi pour cela, comme nom de fantaisie, de type, et il ne correspond pas à une personne réelle.

Nous serons fixés sur sa catégorie au vers 3, *εἰτ' ἀπογράφαμενος πύκτης*<sup>1</sup>. Au vers 1, le *εἰχε* tire sa valeur de l'effet de suspens; le lecteur, étant dans le vocabulaire agonistique, donne d'abord au verbe le sens agonistique que j'ai dégagé plus haut: « avoir » telles et telles victoires. Lucillius prolonge l'attente encore par l'insertion de *Σεβαστέ* et, selon son procédé, la chute est au vers suivant, au distique: « il avait » et il n'a plus nez, menton, etc. C'est une accumulation des organes écrasés, disparus. Il est amusant de comparer cette énumération avec la liste des parties du visage malmenées dans la boxe qu'a dressée H. J. Krause d'après les textes les plus variés: tempes, joues, menton, front, sourcils, nez, oreilles et dents<sup>2</sup>. Les dents manquent dans tous les tableaux du visage du boxeur que répète et que varie Lucillius; cela sans doute ne paraît pas assez grave et n'est pas le plus apparent dans le visage déformé.

La composition même du vers 2, tout rempli de l'énumération de ces morceaux du visage perdus, est une parodie d'un thème agonistique. C'est l'imitation, burlesque ici, de ces vers où Simonide, initiateur du genre, a groupé en un vers, qui en est rempli, les épreuves du pentathle: *ἄλμα, ποδωκείγν,*

<sup>1</sup> Nous avons vu ci-dessus *ἀπογράφεσθαι* pour l'inscription à un concours. Cf. encore à Anazarbe (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 86, l. 9): aux Sebasta de Naples *νεικήσας τοὺς ἀπογραφαμένους πζ'*; les inscrits à ce concours étaient 87. JACOBS, *Animadversiones*, 450, citait la lettre XI du Pseudo-Eschine: *ῶσπερ ἀνεῖ τις Ὀλυμπίασι νικήσας πολλάκις ὑστερὸν γέρων ὃν ἀπογράφοιτο καὶ προκαλοῖτο* (pour ce terme, cf. *Hellenica*, VII, 109, n. 2) *τοὺς ἀντιπάλους*; il s'agit là encore de l'inscription à un concours, comme encore dans la liste d'Africanus, Ol. 232: *Εὐκράτης πάλην καὶ παγκράτιον ἀπογραφάμενος, κτλ.* Ici, Lucillius entend une inscription comme boxeur, une entrée dans la carrière, comme chez Artémidore, *Oneir.*, V, 58: *ἀπεγράφατο εἰς μονομάχους* (cf. *Gladiateurs dans l'Orient grec*, 287).

<sup>2</sup> *Gymnastik*, 515-517. L'œil aussi p. 515, n. 4.

δίσκον, ἄκοντα, πάλην (voir ci-après), — où d'autres ont accumulé les noms de concours ou de villes, — ainsi plus loin chez Philippe de Thessalonique: Δελφοί, Κόρινθος, Ἡλις, Ἀργος, Ἀκτιον.

C'est aussi une parodie que l'ouverture même de la pièce, où s'encadre le εἰχε: parodie de l'inscription sur une base de statue honorifique, qui commence par Οὗτος δ. On trouve la formule dans les tables d'*incipit* de chaque recueil d'épigrammes: l'*Anthologie*, Kaibel, Preger. Un bel exemple à Milet, au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., concerne un homme politique glorieux, Aristéas:

Οὗτος δ Μιλάτοιο πάτρας πρόμος, οὗτος δ δήμου  
ρυτήρ καὶ πόλεως ἡνιοχῶν βίοτον,  
οὗτος δ πᾶσιν ἀριστος, δ χρυσείοισι κολοσσοῖς  
τιμαθείς, πάτρας δ' ἐντὸς ἔχων κτέρεα,  
πατρὸς Ἀριστέου υἱὸς διμώνυμος, οὗ κλέος ἐσθλὸν  
Αελίου χρυσέων ἄγχι βέβηκε δίφρων.

« Voici le champion de Milet, sa patrie; voici du peuple le sauveur qui dirige la vie de la cité; voici pour tous le meilleur; il fut honoré de colosses dorés, il a son tombeau à l'intérieur de la patrie; de son père Aristéas le fils porte le nom; sa noble gloire est montée jusqu'au char doré du Soleil. »<sup>1</sup>

La formule durera autant que l'épigramme grecque; elle est fréquente au Bas-Empire<sup>2</sup>. A Olympie, au temps même de Lucillius, le poète Thessalos de Cos l'a employée pour le pancratiaste Ariston et avec l'anaphore de οὗτος<sup>3</sup>:

<sup>1</sup> GEFFCKEN, *Gr. Epigramme*, 225. Il commente : « Die Anaphora von οὗτος alexandrinisch ; cf. z.B. Antipater Thess. *A.P.*, VII, 666. » Sur le dernier vers, cf. AD. WILHELM, *Symbolae Osloenses, Suppl.* 13, 51, 53.

<sup>2</sup> Par exemple *Hellenica*, IV, 18; 34; 45; 61, n. 4; 134; 137; 157; *BCH* 1954, 74 (Patrai): Οὗτος δ κυδαλίμης γενεῆς Πελοπηΐδος ὄρπηξ / Ὁξυλίδης Βασίλιος, κτλ.

<sup>3</sup> *I. Olympia*, 225 ; les autres éditions indiquées ci-dessus.

Οὗτος ὁ παιδὸς ἀκμήν, ἀνδρὸς δ' ἐπικείμενος ἀλκήν,  
οὗτος ἐφ' οὗ τὸ καλὸν καὶ σθεναρὸν βλέπεται<sup>1</sup>.

L'épigramme de Lucillius est donc la parodie de l'épigramme honorifique gravée sur les monuments<sup>2</sup>. Il a employé le même tour dans la satire d'un philosophe austère surpris en fâcheuse posture, n. 155 :

Οὗτος ὁ τῆς ἀρετῆς ἀδάμας βαρύς, οὗτος ὁ πάντη  
πᾶσιν ἐπιπλήσσων, οὗτος ὁ ῥιγομάχος.

C'est la parodie de l'inscription honorifique avec l'anaphore de οὗτος. « Voici le fer de la Vertu, inexorable et lourd, voici qui partout et tous réprimande, voici le combattant contre le froid. » Là d'ailleurs encore, il y a une adaptation du vocabulaire agonistique : βαρύς, ἐπιπλήσσειν ou πλήσσειν<sup>3</sup>, et surtout l'*hapax* ῥιγομάχος. Jacobs avait bien expliqué que « les cyniques étaient ῥιγομάχοι parce que, vêtus d'une simple tunique et vivant le plus souvent en plein air, ils paraissaient mépriser l'inclémence du ciel »<sup>4</sup>. C'est

<sup>1</sup> Cf. à Dorylée : Εὔπατρίδης γεγαῶς οὗτος, φίλε, καὶ σθε(νό)γαυρος / πολλοὺς ἀθλητὰς ἤνυσε παγκρατίῳ (*Hellenica*, XI-XII, 342). Pour σθεναρός, cf. *Gladiateurs*, 303.

<sup>2</sup> Je ne suis pas là le commentaire de P. LAURENS, *Rev. Et. Lat.* 1966, *Martial et l'épigramme grecque du I<sup>er</sup> siècle après J.-C.*, 338 : « petites scènes, situations de comédie ou de mime... La victime est désignée malicieusement à un tiers : « L'Olympicus que tu vois en si piteux état, Auguste... » ... le démonstratif (*οὗτος, hic, ille*) correspond au clin d'œil de l'épigrammatiste qui à l'instant a repéré sa victime et la désigne discrètement à son complice, en appuyant le geste par un bref portrait caricatural ».

<sup>3</sup> Ἀδάμας rappelle le σίδηρος (voir ci-après). Ἀδαμάντινος pour un boxeur dans Philostrate cité plus bas, *Addendum*, p. 289.

<sup>4</sup> *Animadversiones*, 442. Il a rappelé le rapprochement de Brodæus : Diogène embrassant les statues couvertes de neige (Diog. Laert., VI, 23 ; cf. *Hellenica*, XIII, 188). Dans l'épigramme 153, Lucillius reprend, pour un cynique, le mot « se geler » : Εἶναι μὲν κυνικόν σε, Μενέστρατε, κἀνυπόδητον / καὶ ῥιγοῦν οὐδεὶς ἀντιλέγει καθόλου.

une image de la littérature des Cyniques que  $\mu\acute{a}χεσθαι \pi\acute{o}νοις$ . Mais, de plus, Lucilius, parfaitement au courant du vocabulaire agonistique et jouant à en parodier les mots et les nuances, a créé ici un mot — car je pense que c'est un vrai *hapax*, et non un de ces *hapax* qui ne le sont que pour nous à cause de la disparition d'une partie du vocabulaire grec<sup>1</sup> — ; il a joué sur les mots de l'athlétisme,  $\pi\alphaμάχος$ ,  $\pi\gammaμάχος$ <sup>2</sup>,  $\delta\pi\lambdaομάχος$ <sup>3</sup>, et de l'arène,  $\mu\alphaνομάχος$ ,  $\theta\etaριομάχος$ .

Revenant à l'épigramme 75, ainsi expliquée comme une parodie, il reste à comprendre vraiment le Σεβαστέ qui termine le vers 1. Comme pour le δέσποτα Καῖσαρ de 132 et 185, il s'agit de Néron, nommément désigné dans IX 572, εἰ μή μοι Καῖσαρ χαλκὸν ἔδωκε Νέρων, ce qui a permis toujours de dater Lucilius<sup>4</sup>. On dit que le poète « raconte » l'histoire à l'empereur<sup>5</sup>. En fait il présente solennellement le personnage à l'empereur, en commençant sur le ton de l'éloge le plus honorifique. Certes, Lucilius connaît l'empereur; mais pourquoi lui présenter ce boxeur? Il feint de le présenter comme dans un concours, parce que l'empereur est là. Il s'agit d'un concours grec en Italie. Un peu plus tard, lorsque Domitien instituera les Capitolia à Rome, il les présidera, vêtu du manteau grec de pourpre et avec la couronne d'or portant les images de la triade capitoline<sup>6</sup>. Lucilius prend pour cadre un concours grec célébré sous Néron, qu'il s'agisse des Neronia que Néron institua à Rome en 61 et

<sup>1</sup> Cf. *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine*, 20 sqq., 303-304; *Monnaies antiques en Troade*, 120, n. 1.

<sup>2</sup> Pour ces deux mots, voir ci-après.

<sup>3</sup> Il est amusant de relever que saint Jean Chrysostome dit des athlètes :  $\eta\lambda\acute{e}w$  καὶ κονιόρτω καὶ πνίγει μαχομένους (dans KRAUSE, *Gymnastik*, 523, n. 9).

<sup>4</sup> C'est par un lapsus que Dübner écrivait pour 75 « Neroni aut Hadriano ». Pour L. A. Stella, voir à la fin p. 280, n. 3.

<sup>5</sup> Dübner : « cui poeta rem narrat ». « Il désigne la victime discrètement à son complice » (ci-dessus).

<sup>6</sup> Suétone, *Domitien*, 4. Je l'ai mis dans un ensemble *BCH* 1930, 265.

où il concourut<sup>1</sup> ou d'un concours occasionnel donné par lui auparavant<sup>2</sup> ou du concours des Sébasta de Naples auquel il assistait nécessairement<sup>3</sup>.

\* \* \*

Sur le même thème l'épigramme 78 décrit avec une joviale abondance la tête ravagée d'Apollophanès (encore un beau nom bien long): crible, bord de livre mangé des vers, galeries de fourmis, notes de musique.

Κόσκινον ἡ κεφαλή σου, Ἀπολλόφανες, γεγένηται  
ἡ τῶν σητοκόπων βυβλαρίων τὰ κάτω,  
ὄντως μυρμήκων τρυπήματα λοξὰ καὶ ὁρθὰ  
γράμματα τῶν λυρικῶν λύδια καὶ φρύγια.

Ce n'est qu'au troisième distique qu'apparaît la cause de cet état pitoyable, la condition de boxeur: πλὴν ἀφόβως πύκτευε, « continue donc à boxer sans crainte »<sup>4</sup>. L'adverbe fait d'ailleurs songer à Platon dans l'*Hippias Mineur*, 364 a: εἴ τις τῶν περὶ τὸ σῶμα ἀθλητῶν οὕτως ἀφόβως τε καὶ πυκτευ-

<sup>1</sup> Cf. L. FRIEDLÄNDER, *Sittengeschichte Roms*<sup>10</sup>, II, 147-148 ; J. D. P. BOLTON, *Class. Quart.* 1948, 82-90 : *Was the Neronian a freak festival?* ; D. W. MACDOWALL, *ibid.*, 1958, 192-194 : *The numismatic evidence for the Neronia*.

<sup>2</sup> Mais il n'y a pas de raison de dater la publication des épigrammes de Lucillius d'avant la création des Neronia. Cette date a été avancée par C. CICHORIUS, *Römische Studien* (1921), 373 : quand Néron eut joué comme citharède des morceaux sur Niobè et Kanaké (Suétone, *Néron*, 21), Lucillius n'eût plus pu se permettre de plaisanter, dans l'épigramme 254, un pantomime qui jouait ces rôles. Cela est d'une subtilité arbitraire, comme il arrive souvent dans ce livre de Cichorius ; cf. mes *Monnaies grecques*, 111, n. 5. Je montre dans *Comptes Rendus Acad. Inscr.* 1968, 280-288, que l'épigramme 184 fait allusion à la *Domus Aurea* et se place donc entre 64 et 68.

<sup>3</sup> C'est Naples que Néron choisit pour débuter en public sur la scène, Tacite *Ann.*, XV, 33: *Neapolim quasi graecam urbem delegit*. Lors du soulèvement de Vindex, Néron est à Naples, revenant de Grèce ; il va au gymnase et voit les combats d'athlètes (Suétone, *Néron*, 40, 6-8). Je traiterai ailleurs de Naples grecque et des concours grecs sacrés des Sébasta. Cf. déjà *Antiqu. Class.* 1968, pp. 407-410 et ci-après, pp. 263, 286-287.

<sup>4</sup> Le dernier distique a été cité ci-dessus.

τικῶς ἔχων τῷ σώματι<sup>1</sup>. Dion Chrysostome, 8, 18, rappelle le danger pour les boxeurs d'avoir peur et de fuir: ἐὰν δὲ ἀποχωρῶσι φοβούμενοι τότ' ισχυροτάτας πληγὰς λαμβάνουσι<sup>2</sup>.

Au début du second distique on relève l'adverbe ὄντως: «en réalité, vraiment». Les mots ὄντως et ἀληθῶς, venus de la philosophie, ont envahi le langage politique; à mesure que se multiplient et se dégradent les honneurs, ces mots essaient de leur conserver une valeur; ils envahissent les inscriptions honorifiques, les acclamations<sup>3</sup>, comme aujourd'hui «vraie-table, vraiment, réellement» tentent de pallier à la banalité et au discrédit des éloges exagérés de la réclame et des formules d'une administration qui ne sait plus la bonne, saine et exacte langue de son pays<sup>4</sup>.

Lucillius utilise ce tour en plusieurs occasions<sup>5</sup>. Emploi à la même place, au début du second distique, dans la satire d'un cheval de Thessalie, n. 259<sup>6</sup>: ὄντως δούριον ἵππον. Ici, il peut d'abord paraître piquant que le poète applique l'ad-

<sup>1</sup> J'ai trouvé le texte dans J. H. KRAUSE, *Gymnastik*, 527, n. 9. Aussi *ibid.*, 505, n. 10, Platon, *Lois*, VIII, 830 e: la boxe et les σφαιραι, ὅπως μὴ παντάπασιν ἀφοβος ἢ πρὸς ἀλλήλους γίνηται παιδιά.

<sup>2</sup> Dans J. H. KRAUSE, *loc. cit.*, 513, n. 3.

<sup>3</sup> J'ai traité de ἀληθῶς et ὄντως dans *Hellenica*, XI-XII, 549-552. Additions dans *Hellenica* XIII, 103-104 (épigrammes commençant par ὄντως; de même des lettres de Libanius ou de saint Basile); *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine*, 180; *Rev. Et. gr.* 1966, 741.

<sup>4</sup> Sur une affiche deux hommes transportent une cuisinière; la légende: «Arthur Martin, la cuisinière vraiment automatique»; pour insister davantage encore, le mot «vraiment» est porté comme une addition au-dessus de la ligne. Un magazine nous informe que tel acteur de cinéma «va devenir vraiment célèbre». Un centre scientifique fixe une date limite pour la remise des dossiers, «pour permettre aux rapporteurs désignés d'en faire une étude réellement valable»; le mot 'valable' étant employé pour éviter de dire 'bon' ou 'mauvais', 'vrai' ou 'faux', il aurait certes besoin d'être revigoré, mais 'réellement' est une addition sans efficacité, ὄντως.

<sup>5</sup> Ainsi dans 132, v. 5: εἰ δ' ὄντως οὕτως τοῦτ' ἔστ' ἔχον, ὃ ὑπατεῖ Ζεῦ, κτλ.

<sup>6</sup> Sur cette épigramme, voir ci-après pour le verbe σαλεύειν.

verbe à ce qui n'est qu'une comparaison: « véritablement ce sont des galeries de fourmis, obliques et droites ». Il y a en réalité une allusion « agonistique ». Jacobs<sup>1</sup> avait fait remarquer, d'après un scholiaste<sup>2</sup>, qu'il y avait un jeu de mots, car on appelait μύρμηκες les πυκτικοὶ ἴμαντες chez Hésychius et Pollux, III, 150. Dübner ajoutait: « de formicis earumque cuniculis puto dumtaxat loqui poetam ». Certes, les trous dans la tête du boxeur sont comme des trous de fourmis; mais l'image a été choisie parce qu'on appelait μύρμηκες, « fourmis », les cestes, les courroies dont étaient armés les poings des boxeurs et qui faisaient ces blessures. Pollux dit en effet à la rubrique πυγμή: καὶ τὰ ὅπλα σφαιραὶ..., καὶ μύρμηκες δὲ τὰ ὅπλα, καὶ ἴμαντες; Hésychius aussi, s.v. ἴμας, qui renvoie à Homère, Il., XXIII, 684, pour ce mot ἴμας, ἐπὶ τῶν μυρμήκων<sup>3</sup>.

Le Thesaurus alléguait aussi les gloses; c'est maintenant C. Gl. Lat., II, 374, l. 13: μυρμιξπυκτῶν caestus, c'est-à-dire<sup>4</sup> μύρμηξ πυκτῶν; 510, l. 8: cestus emimicya, c'est-à-dire ἡ μυρμηκία. Ces gloses sont importantes pour l'usage courant du mot<sup>5</sup>. D'où le ὄντως: « vraiment, réellement » ces

<sup>1</sup> *Animadversiones*, p. 451.

<sup>2</sup> Il s'agit, je pense, d'un érudit de la Renaissance sur les épigrammes planudéennes.

<sup>3</sup> H. J. KRAUSE, *loc. cit.*, 507, n. 10, renvoie à Pollux et, tardive prolongation littéraire, à Christodore et Eustathe.

<sup>4</sup> Comme pour le suivant, voir l'index de Goetze, vol. VII, p. 585.

<sup>5</sup> On voit qu'on est loin de compte avec la phrase de A. DE RIDDER, dans *Dict. Ant. Saglio-Pottier*, s.v. *Pugilatus*, 756, n. 20, en traitant du ceste: « Le terme de μύρμηκες qu'on rencontre parfois dans l'*Anthologie* (II, 226) ne paraît pas désigner une espèce particulière de ceste ». AP, II, 226, est l'ekphrasis des statues du Zeuxippe par Christodore (tournant du Ve et du VI<sup>e</sup> siècle): "Εντελλος δὲ... / γυιοτόροις μύρμηκας ἐμαίνετο χερσὸν ἐλίσσων· / πυγμαχίης δ' ὥδινε φόνου διψῶσαν ἀπειλήν. Son adversaire, Darès (v. 222): αὐαλέω δέ Δάρης ἐζώννυτο χεῖρας ἴμαντι, / πυγμαχίης κήρυκα φέρων χόλον. Encore (KRAUSE, *loc. cit.*, 535, n. 2) ἄνευ μυρμήκων dans une scholie à Pindare, *Nem.*, V, 49, évoquant Thésée et le pancrace (éd. Drachmann, III, p. 98). Voir aussi plus bas, Addendum, p. 289.

trous dans le visage, qui sont comme des trous de fourmis, ont été faits par les « fourmis, μύρμηκες, cestes ».

La suite du vers contient encore, je crois, une allusion, un jeu de mots. Je n'ai pas trouvé l'adjectif λοξός dans ce vocabulaire. Mais le mot fut choisi par le poète à cause de la consonnance avec ὀξύς. Car c'est un terme technique que ίμάς ὀξύς, « le ceste aigu »<sup>1</sup>. Les μύρμηκες ὀξεῖς ont entraîné les μυρμήκων τρυπήματα λοξά. Et, puisqu'il évoquait des galeries « obliques », le poète a ajouté: « et droites ». Telle est la subtilité technique, dirai-je, de cette épigramme agonistique<sup>2</sup>; de là se dégage une forme d'humour, humour ici assez âpre et cruel.

C'est à la fin du second hexamètre que le mot est placé dans la satire d'un poète, n. 214, auteur d'un Deucalion et d'un Phaéton<sup>3</sup>.

Γράψας Δευκαλίωνα, Μενέστρατε, καὶ Φαέθοντα  
ζητεῖς τίς τούτων ἄξιός ἐστι τίνος.  
Τοῖς ἴδιοις αὐτούς τιμήσομεν ἄξιος ὅντως  
ἐστὶ πυρὸς Φαέθων, Δευκαλίων δ' ὕδατος.

<sup>1</sup> Sur les ίμάντες et l'ίμάς ὀξύς, cf. H. J. KRAUSE, *loc. cit.*, 502-507; A. DE RIDDER, *loc. cit.*, 755-757. Deux textes essentiels: Pausanias, VIII, 40, 3; τοῖς δὲ πυκτεύουσιν οὐκ ἦν πω τηνικαῦτα ίμάς ὀξύς ἐπὶ τῷ καρπῷ τῆς χειρὸς ἔκατέρας; Philostrate, *Gymn.*, 10: ἑινοὺς γάρ πιοτάτων βοῶν δέψοντες ίμάντα ἐργάζονται πυκτικὸν ὀξύν καὶ προεμβάλλοντα (commentaire de JÜTHNER, p. 205).

<sup>2</sup> On peut se demander s'il n'y aurait pas aussi des allusions précises dans les images du crible, des livres et surtout des notations musicales avec Λύδια et Φρύγια. Je n'ai pas su en trouver (j'ai cherché vers φρύγιον, 'poêle à frire' ou 'buisson sec'). Il se peut aussi que la comparaison soit mieux filée pour les seuls μύρμηκες et que justement cela ait entraîné pour ce vers l'affirmation ὅντως.

<sup>3</sup> H. Beckby commente: « Gemeint ist ein Maler oder Dichter (Jacobs), ein Maler (Brecht), ein Dichter (Prinz). Vgl. Martial 5, 53 ». JACOBS, dans DÜBNER, écrivait: « In caput de pictoribus relatum, fortasse recte; nec minus tamen apte de poeta explicaveris. In poetam certe similiter lusit Martialis, V, 53 ». Cette épigramme est en effet la source de Martial. Mais F. J. BRECHT, *Motiv-*

On est ici dans le vocabulaire de l'éloge et des honneurs, ἄξιος, τιμᾶν<sup>1</sup>. Aussi Lucillius a-t-il parodié une acclamation honorifique<sup>2</sup> en écrivant: ἄξιος ὄντως. Une telle acclamation est passée aussi, par les assemblées chrétiennes, dans la

*und Typengeschichte des griechischen Spottepigramms* (*Philologus, Suppl.* 22, II, 1930), 37, n. 221, très sensible au classement dans l'*Anthologie*, suppose que Martial a transporté le contenu d'un peintre à un poète, ce qui me paraît très peu séduisant. D'autre part, je rapproche l'épigramme 131 de Lucillius. Il y a exploité cette veine et parlé d'un Deucalion et d'un Phaéton comme des œuvres d'un poète : Οὕτ' ἐπὶ Δευκαλίωνος ὕδωρ, ὅτε πάντ' ἐγενήθη, / οὐθ' ὁ καταπρήσας τοὺς ἐπὶ γῆς Φαέθων / ἀνθρώπους ἔκτεινεν, ὅσους Ποτάμων ὁ ποιητὴς / καὶ χειρουργήσας ὥλεσεν ‘Ἐρμογένης (pour le dernier distique, voir ci-après). Il est clair que dans les deux morceaux il a parlé de poèmes, et non pas de peintures dans 214. Ce rapprochement et l'imitation de Martial sont décisifs et l'ordre dans l'*Anthologie* vient d'un simple malentendu sur cette épigramme lue isolément.

<sup>1</sup> De même dans l'épigramme 394 : Ποιητὴς πανάριστος ἀληθῶς ἐστὶν ἐκεῖνος / ὅστις δειπνίζει τοὺς ἀκροασαμένους, κτλ. , « Le poète 'vraiment excellent' est celui qui donne un banquet à ses auditeurs ». Lucillius (je lui attribue l'épigramme comme Planude et comme Sakolowski et d'autres) parodie le style des éloges : πανάριστος ἀληθῶς est du même groupe que ceux qu'attestent les inscriptions (cf. *Hellenica, loc. cit.*), ἀληθῶς ἀγνὸς καὶ δίκαιος (pour un gouverneur encore *SEG*, IV, 516, A, 1. 12-13 : τοῦ κρατίστου καὶ ἀληθῶς δικαιοτάτου ἡγεμόνος), ἀληθῶς ἀγαθὸν καὶ ἐν πᾶσι τέλειον, ὃς ἀληθῶς πρᾶος καὶ ἡσύχιος, ὄντως φίλανδρος καὶ σεμνή, ὄντως ἐκ προγόνων εὐγενής, φιλάνθρωπος καὶ σωτήρ ἀληθῶς, ἀληθῶς φιλόπολις, φιλόπατρις καὶ εὐεργέτης ἀληθῶς, ὄντως φιλόσοφος. Ainsi dans le discours de Dion Chrysostome aux Alexandrins (32), on relève, 26 : Κηδεμόνες ὄντως καὶ προστάται χρηστοὶ καὶ δίκαιοι; (le peuple) ὁ μέν τις εὐγνώμων καὶ πρᾶος καὶ γαληνὸς ὄντως. Faut-il rappeler l'exclamation du centurion dans l'Evangile de Luc, 23, 47 : "Οντως ὁ ἀνθρωπος οὗτος δίκαιος ἔν?"

<sup>2</sup> L'inscription honorifique sur base de statue a pour origine les acclamations dans l'assemblée ; cf. *Hellenica*, XI-XII, 552 ; XIII, 215-216 et 42, n. 2 ; *Etudes épigr. philol.*, 140, avec φιλόπατρις φωνηθεῖς (cf. pour φωναῖ, *Hellenica*, XI-XII, 572-573). On reconnaît notre adverbe dans un fragment de décret de l'époque impériale tardive à Antioche de Pisidie parmi les acclamations (*JRS* 1913, 284, n. 11, fragment i) : l. 5, *succlam[atum est]* ; l. 6, εὔσεβεῖς ; l. 8, ἀληθῶς. L. 2, je reconnais dans -εωνα-, l'acclamation [εἰς] ἐῶνα (= αἰῶνα) (cf., après E. PETERSON, *Eis Theos*, 168-174, *Etudes épigr. philol.*, 109 ; *Hellenica*, XI-XII, 25 ; *La Carie*, II, p. 199 ; *Bull. Epigr.* 1939, 475 ; 1960, 220 a ; 1962, 366).

liturgie: ἀληθῶς ἄξιόν ἔστι, *vere dignum et iustum est*<sup>1</sup>. C'est une acclamation que cette fin de vers: ἄξιος ὅντως, *dignus est, vere dignus*. Le derniers vers amène la chute, le comique, le mordant. Le poète les fait attendre encore au début du vers; le mot incolore *ἔστι* prolonge la formule précédente;<sup>2</sup> il y a encore suspens pour la malice: non pas une *τιμή*, un honneur, mais un châtiment, une condamnation: Phaéton au feu, Deucalion à l'eau. En quatre mots, couplés deux à deux en un chiasme (*πυρός—ὕδατος, Φαέθων—Δευκαλίων*), le retournement est effectué avec un art sobre et un esprit d'une ironie cinglante et désinvolte. On s'explique alors le *τοῖς ἴδιοις τιμήσομεν αὐτούς*, d'abord obscur.

\* \* \*

A la même place le *ὅντως* prend encore un ton âpre et cruel dans l'épigramme 160 contre les astrologues:

Πάντες ὅσοι τὸν "Αρην καὶ τὸν Κρόνον ὠροθετοῦσιν  
ἄξιοί εἰσι τυχεῖν πάντες ἐνὸς τυπάνου.  
Οψομαι, οὐ μακρὰν αὐτοὺς τυχὸν εἰδότας ὅντως  
καὶ τί ποεῖ ταῦρος καὶ τί λέων δύναται.

Au premier distique Lucillius reprend le cadre de son épigramme 81: *πάντες ὅσοι ... πάντες* comme *πᾶσαν ὅσαν ...*

<sup>1</sup> Cf. E. PETERSON, *Eis Theos, Epigraphische, formgeschichtliche und religiengeschichtliche Untersuchungen* (1926), 318; mes *Hellenica*, XI-XII, 552, n. 7.

<sup>2</sup> Dans l'épigramme IX, 55, de Lucillius, *ἄξιός ἔστι* à la fin du vers; le châtiment au début du vers suivant, *γηράσκειν*: *Eἰ γηράσας ζῆν εὔχεται, ἄξιός ἔστι / γηράσκειν πολλῶν εἰς ἐτέων δεκάδας*, « si quelqu'un après être devenu vieux, souhaite de vivre, il est digne / de vieillir de nombreuses années, par décades ». Cette traduction cherche à conserver l'ordre des mots, et donc la pointe, avec *δεκάδας* à la fin. Le terme de l'*Anthologie* propose une double attribution: *Λουκιλλίου, οἱ δὲ Μενεκράτους Σαμίου*. L'attribution à ce dernier fut faite seulement à cause du sujet, inconvenients de la vieillesse, dans son épigramme IX, 54. F. SUSEMIHL, *Gr. Lit. Alexandr. Zeit*, II, 548, n. 158, disait de l'épigramme 55: « sicher jünger ». Le rapprochement que je fais ici rend indubitable l'attribution à Lucillius. Attribué aussi à lui par A. LINNENKUGEL, *De Lucillo Tarrhaeo (Rhetor. Studien* 13, Paderborn 1926), 11 et 41-42.

*πᾶσαν*; et même, au premier vers, il y a ressemblance de son et de construction ὥροθετοῦσιν-ἀγωνοθετοῦσιν.

« Tous ceux qui fixent l'horoscope par Arès et Kronos sont dignes d'obtenir, tous, un seul et même poteau. Je les verrai bientôt à l'occasion sachant véritablement et ce que fait le taureau et ce que peut le lion. »

Même suspens et même chute que dans l'épigramme précédente pour  $\ddot{\alpha}\xi\iota\iota\iota\tau\upsilon\chi\varepsilon\iota\bar{\nu}$  — et  $\tau\upsilon\gamma\chi\acute{\alpha}\nu\iota\bar{\nu}$  fait attendre « des honneurs »,  $\tau\iota\mu\bar{\omega}\nu$ ,  $\sigma\tau\epsilon\varphi\acute{\alpha}\nu\bar{\omega}\nu$ , etc. — et au lieu des honneurs surgit le châtiment, et le plus cruel<sup>1</sup>.

Au vers 4 le poète emploie le vocabulaire astrologique. Le taureau et le lion sont pour l'astrologue les signes du zodiaque; ils seront les bêtes réelles dans l'amphithéâtre. Les deux verbes du dernier pentamètre n'appartiennent pas au vocabulaire de l'amphithéâtre; ils n'ont pas de sens technique en parlant des bêtes, lion et taureau. Le sarcasme est de les prendre au vocabulaire de l'astrologue. Le verbe *ποιεῖν* est un des termes clés de l'astrologie<sup>2</sup>: les astres « font que... »; Kronos « fait des mesquins, des jaloux, des gens qui se tuent en se jetant dans le vide »<sup>3</sup>; « il fait des chaînes, des deuils, des procès interminables »<sup>4</sup>; Aphrodite

<sup>1</sup> Le même pour tous ; le poète rapproche πάντες ἑνός. Jeu verbal sur le rapprochement de τυχεῖν et τυχόν.

<sup>2</sup> Cf. F. BOLL, *Kleine Schriften zur Sternkunde des Altertums*, 112, sur un passage de Grégoire de Nysse : τὸ ὄντεσθαι τὰς τῶν πόλεων εἰμαρμένας ... τὰς συναστρίας (ce mot est le sujet) ποιεῖν ; « das Wort ποιεῖν ist in diesem Zusammenhang ebenfalls terminus technicus ; vgl. meine *Studien über Cl. Ptolem.* (*Jahrbb. Phil.*, 21 *Suppl.*), S. 221, 1, und E. PFEIFFER, *Studien zum antiken Sternglauben (Stoicheia, I)*, passim » ; *ibid.*, 382 : « eine Formel... τὰ ἀστρα ποιεῖ, d.h. die Sterne machen, dass...», opposé à τὰ ἀστρα σημαίνει : *astra faciunt*.

<sup>3</sup> Exemple: Vettius Valens (éd. Kroll), p. 2, l. 1 sqq.; ‘Ο δὲ τοῦ Κρόνου ποιεῖ μὲν τοὺς ὑπ’ αὐτὸν γεννωμένους μικρολόγους, βασκάνους, πολυμερίμνους, ἔσυτοὺς καταρρίπτοντας, κτλ.

<sup>4</sup> *Ibid.*, l. 6 *sqq.*: ποιεῖ δὲ καὶ ταπεινοτήτας νωχελίας ἀπραξίας ἐγκοπᾶς τῶν πρασσομένων πολυχρονίους δίκας ... δέσμα πένθη καταιτιασμούς δάκρυα δρφανίας αἰχμαλωσίας ἐκθέσεις· γενηπόνους δὲ καὶ γεωργούς ποιεῖ, κτλ.

« fait des prêtrises, des gymnasiarchies, des chrysophories, des amitiés, des mariages, des peintures, de la broderie, de la teinture en pourpre et de la parfumerie »<sup>1</sup>. L'expression revient à satiéte dans les calendriers<sup>2</sup>, dans Vettius Valens<sup>3</sup> comme chez les autres astrologues<sup>4</sup>, comme dans Plotin<sup>5</sup> ou dans Clément d'Alexandrie<sup>6</sup>. La grande discussion philosophique est de savoir si les astres ποιεῖ ou σημαίνει, s'ils sont ποιητικοί ou σημαντικοί, s'ils ont une « action » ou s'ils annoncent quelque chose<sup>7</sup>. *Non quidem ita solent mathematici ut verbi gratia dicant « Mars ita positus homicidium significat », sed « homicidium facit »*<sup>8</sup>. Les astres sont ἀγαθοποιοί ou κακοποιοί<sup>9</sup>, *stellae beneficae, stellae maleficae*; ils sont à l'occa-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 3, l. 16 sqq.: 'Η δὲ Ἀφροδίτη ἐστὶ μὲν ἐπιθυμία καὶ ἔρως· σημαίνει δὲ μητέρα καὶ τροφόν· ποιεῖ δὲ ιερωσύνας γυμνασιαρχίας χρυσοφορίας στεμματοφορίας εὐφροσύνας φιλίας... γάμους... ζωγραφίας χρωμάτων κράσεις καὶ ποικιλτικήν, πορφυροβαφίαν καὶ μυρεψικήν.

<sup>2</sup> Très bon exemple dans Erwin PFEIFFER, *loc. cit.* (1916), 89-90: ποιεῖ χειμῶνας, πνίγα μάλιστα ποιεῖ, ποιούντων ἀνέμους ταραχὰς καὶ βίας θαλάσσης ὅμβρους τε καὶ εὔδίας καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα, βροχὴν ποιοῦσιν, ποιεῖ χειμῶνα καὶ φυλλορροεῖν τὰ δένδρα.

<sup>3</sup> Ci-dessus premiers exemples dans le livre, en bon et en mauvais. Si normal que l'excellent index de Kroll ne relève pas le mot en ce sens.

<sup>4</sup> Même observation pour les volumes du *Catalogus Codicum Astrologorum Graecorum*.

<sup>5</sup> Cf. PFEIFFER, *loc. cit.*, 68, pour le chapitre εἰ ποιεῖ τὰ ἀστρα; cf. D. AMAND, *Fatalisme et liberté dans l'antiquité grecque, Recherches sur la survivance de l'argumentation morale antifataliste de Carnéade chez les philosophes grecs et les théologiens chrétiens des quatre premiers siècles* (Louvain, 1945), 160-163.

<sup>6</sup> Cf. PFEIFFER, 73, avec ce passage: τὰ δὲ ἀστρα αὐτὰ μὲν οὐδὲν ποιεῖ, δείκνυσι δὲ τὴν ἐνέργειαν τῶν κυρίων δυνάμεων ὥσπερ ἡ τῶν ὀρνίθων πτῆσις σημαίνει τι, οὐχὶ ποιεῖ. Cf. A. AMAND, *loc. cit.*, 304-325. Voir la note suivante.

<sup>7</sup> Voir E. PFEIFFER, *loc. cit.*; voir les deux notes précédentes et U. RIEDINGER, *Die heilige Schrift im Kampf der gr. Kirche gegen die Astrologie von Origenes bis Johannes von Damaskos, Studien zur Dogmengeschichte und zur Geschichte der Astrologie* (Innsbruck, 1956), notamment 66-7, 77, 177-82.

<sup>8</sup> Saint Augustin, *Civ. Dei*, V, 1, cité par E. PFEIFFER, p. 79.

<sup>9</sup> Il suffit de voir Vettius Valens (index p. 376 et 380).

sion φθοροποιοί, λοιμοποιοί, πλουτοποιοί<sup>1</sup>. Artémidore, dans sa *Clé des Songes*, IV, 59, part de cette classification et réfute une application qu'on en fait à la doctrine des songes: λέγουσι γὰρ ὅτι οἱ ἀγαθοποιοὶ τῶν ἀστέρων, ὅταν μὴ δύνωνται ἀγαθόν τι ποιῆσαι, διά γε τῶν ὄνείρων εὐφραίνουσιν, οἱ δὲ κακοποιοὶ τῶν ἀστέρων, ὅταν μὴ δύνωνται κακόν τι ποιῆσαι, διά γε τῶν ὄνείρων ἐκταράσσουσι καὶ φοβοῦσιν; mais ce n'est pas vrai. Nous avons ici, dans ce résumé d'une doctrine astrologique, à la fois δύνασθαι et ποιεῖν, comme dans le pentamètre de Lucillius. Les traités astrologiques comme ceux qui les combattent parlent de la δύναμις ou des δυνάμεις des astres, qui sont δυναμικοί, dont certains sont δυναμικώτεροι, δυνατώτεροι<sup>2</sup>. Les astrologues livrés aux bêtes sauront alors « ce que fait le taureau et ce que peut le lion »; pour rendre la technicité astrologique de ces deux verbes, j'écrirais exactement: « quelle est l'action du taureau et le pouvoir du lion ».

On a écrit récemment que « les astrologues seront condamnés à combattre les bêtes fauves dans l'arène du cirque »<sup>3</sup>. Non; ils seront livrés aux bêtes, sans armes, comme les martyrs de Carthage et d'ailleurs, comme, sur les

<sup>1</sup> Le premier terme fréquent dans Vettius Valens (index p. 416). Ailleurs aussi naturellement; ainsi *Cat. Cod. Astr.*, VIII, 4, p. 230, l. 27. Exemples aussi dans LIDDELL-SCOTT-JONES. Le second mot paraît être un hapax dans Vettius Valens, p. 6, l. 29: ἡ δὲ κεφαλή (dans le Taureau) ... λοιμοποιὸς καὶ φθαρτικὴ ζώων. Le troisième *ibid.*, 16, 20.

<sup>2</sup> Δυναμικοί et δυναμικώτεροι dans Vettius Valens. Pour qu'on voie le contexte, je renvoie à *Cat. Cod. Astr.*, VIII, 4, p. 228, l. 6: δυνατώτεροι δέ εἰσιν οἱ κακοποιοὶ ἐν τοῖς ἀποκλίμασιν, κτλ.; l. 17 sqq.: οἱ τριγωνισμοὶ φιλικώτεροι εἰσι, καὶ ὥσι κακοποιοί, ἥττον βλάπτουσιν, οἱ δὲ τετράγωνοι μεγίστας ἔχουσι δυνάμεις ... τῶν δὲ κακοποιῶν δυνατώτερα γίνονται τὰ κακά. p. 229, l. 29: δυναμοῦνται οἱ ἀστέρες τετράγωνοι, κτλ.; l. 31-32: ὁ Κρόνος ὅσα δ' ἀν χαρίσηται, οὐδεὶς ἄλλος δύναται ἀστὴρ ἀφαιρῆσαι; p. 230, l. 2: τὴν δύναμιν ἔχει εἰς τὸ ὅπισθεν ζῷδιον; l. 6: δυνατώτερός ἐστι; etc., etc.

<sup>3</sup> F.H. CRAMER, *Astrology in Roman law and politics* (*Amer. Philos. Soc., Memoirs*, 37; Philadelphie, 1954), p. 124, n. 388.

reliefs, les lampes et les vases, les condamnés amenés dans l'arène en une file, la corde au cou<sup>1</sup>. Le taureau jette en l'air Perpétue enveloppée dans un filet. Bien plus, nos astrologues seront liés à un poteau,  $\tau\acute{u}\pi\alpha\nu\omega\nu$ <sup>2</sup>, comme on le voit encore sur des vases ou sur la mosaïque de Zliten en Tripolitaine<sup>3</sup>. Εἰδότας ὄντως ! Ces charlatans, ces menteurs ne « savent » rien et ils trompent le public avec leur pseudo-science<sup>4</sup>. Les effets de l'action du Lion et du Taureau, ils les sauront réellement, ils l'éprouveront sur leur personne, pour de vrai, dans l'amphithéâtre. Le dernier vers est d'une densité magistrale et d'un humour féroce.

On doit revenir alors sur le premier vers pour y reconnaître un choix astucieux. Parmi tous les astres, et les grands astres, Lucilius a choisi comme exemple d'horoscopes ceux d'Arès et de Kronos. C'est que tous deux, Mars et Saturne, sont des astres maléfiques; ils sont à la tête des  $\chi\alpha\kappa\omega\pi\omega\iota\omega\iota\omega$ . Ils ne « font » que des maux et des vices, des incestes et des morts brutales<sup>5</sup>. Ainsi les astrologues sont représentés comme de funestes oiseaux de malheur et ils en sont bien

<sup>1</sup> Voir notamment ceux que j'ai expliqués ou groupés dans *Gladiateurs dans l'Orient grec*, 59, 202, 207, 320-321; *Hellenica*, VII, 141-147 et Pl. XXII; VIII, 72 et Pl. XXIV 3. Je publierai d'autres reliefs de l'Ionie.

<sup>2</sup> Ce sens était bien vu déjà avant JACOBS, qui cite, p. 468 : « multa de hoc vocabulo collegit Gatacker... qui in nostro epigrammate *palum* seu *stipitem* designari putat, ad quem ii deligabantur qui objiciebantur bestiis ». Thomas Gataker est un érudit anglais du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour le poteau dans l'amphithéâtre, cf. L.<sup>1</sup>FRIEDLÄNDER, *loc. cit.*, II, 89, n. 8; E. LE BLANT, *Les persécuteurs et les martyrs* (1893), 242-6. Ajouter Artémidore, *Oneir.*, V, 49:  $\pi\rho\sigma\delta\theta\epsilon\iota\varsigma$  ξύλῳ ἐβρώθη ὑπὸ ἄρκου.

<sup>3</sup> Cf. *Hellenica*, III, Pl. XII et XIII.

<sup>4</sup> Lucilius a consacré plusieurs autres satires aux astrologues, n. 159 et 164; cf. CRAMER, *loc. cit.*, 123-124; voir ci-après 223; 285, n. 1. Cf. la fin de l'épigramme 164, histoire de l'astrologue qui se pend par ce qu'il n'est pas mort à l'heure qu'il a prédite:  $\kappa\alpha\lambda\mu\sigma\tau\epsilon\omega\rho\sigma$  /  $\theta\eta\gamma\sigma\kappa\epsilon\mu\epsilon\nu$ ,  $\theta\eta\gamma\sigma\kappa\epsilon\delta'$  οὐδὲν ἐπιστάμενος; cf. A. LINNENKUGEL, *loc. cit.*, 45.

<sup>5</sup> Il suffit de renvoyer à A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *L'astrologie grecque* (1899), 93-97 (Saturne); 98-99 (Mars); 321, 422, 450, n. 3 (les deux).

punis: ils auront dans l'amphithéâtre la fin cruelle et ignominieuse qu'ils annonçaient à leurs clients. Car « les morts violentes ( $\betaιαλοθάνατοι$ ) sont l'œuvre des deux bourreaux astrologiques, Saturne et Mars, seuls ou assistés d'autres planètes... Le genre de mort est spécifié par la nature des signes dans lesquels il se trouve... placé... dans les signes animaux par la dent des bêtes au cirque »<sup>1</sup>. Les signes animaux, et donc le Taureau et le Lion ! Quant à Arès, selon les signes, il cause la mort par suicide, par les brigands, par décapitation, par crucifiement, brûlé vif, par écrasement ou chute.

La profession de l'astrologie n'exposait point normalement à la condamnation aux bêtes. La peine occasionnelle était l'expulsion de Rome, soit des étrangers soit de tous<sup>2</sup>. Mais le poète souhaite qu'on leur applique, et à tous, la peine suprême, — en tout cas, tous ceux qui font de tristes prédictions. Cet exemple choisi, Mars et Saturne, est encore une raillerie; car on ne voit pas les astrologues rayant de leur doctrine et de celle de leurs maîtres tous les maux et ne prédisant que félicités comme si tous les humains étaient nés sous le signe de Vénus<sup>3</sup>. D'ailleurs, la mort pouvait frapper l'un ou l'autre à l'occasion, soit comme châtiment de l'infraction à une loi d'expulsion<sup>4</sup>, soit parce que les prédictions

<sup>1</sup> Bouché-Leclercq, *ibid.*, 423-4. Dans Vettius Valens, publié depuis lors, je relève dans la théorie des morts violentes: p. 129, l. 32-33: ὁ θανατικὸς τόπος Ταύρω, Κρόνος ἔπεστιν· ὁ τοιοῦτος ἐθηριομάχησεν; p. 130, l. 19-22: ὁ θανατικὸς τόπος Καρκίνω· Κρόνος ὁ κύριος, τῆς πανσελήνου ἀπόστροφος· ἡναντιώθη δὲ καὶ ὁ "Αρης τῷ ίδιῳ οἴκῳ· ὁ τοιοῦτος ἐθηριομάχησεν.

<sup>2</sup> Cf. F. M. CRAMER, *loc. cit.*, 243-248; *Expulsion of astrologers from Rome and Italy*.

<sup>3</sup> D'après le papyrus magique de Leyde (*P. Gr. Mag.*, XIII), une opération doit être faite dans une heureuse conjoncture des astres, 1028 sqq: σελήνης οὔσης ἐν ἀνατολῇ καὶ συναπτούσης ἀγαθοποιῶ ἀστέρι, ἦ Διὺς ἦ Ἀφροδίτη, καὶ ἐπιμαρτυροῦντος, μηδενὸς κακοποιοῦ Κρόνου ἦ "Αρεως· βέλτιον δὲ ἐποίεις ἄν, ἐνὸς τῶν γ' ἀστέρων τῶν ἀγαθοποιῶν ὅντος ίδιῳ οἴκῳ, κτλ.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 239-240, 243-244 (avec Suétone, *Vitellius*, 14).

de l'astrologie, comme d'autres modes de divination ou comme la magie, impliquaient un de ces hommes dans un complot de lèse-majesté<sup>1</sup>. Quant à la prison et à l'exil, Juvénal a dit éloquemment quel crédit auprès des clients en retirait le mathematicus, le Chaldéen<sup>2</sup>.

L'épigramme 160 nous a entraînés loin de l'agonistique grecque, dans une autre partie des spectacles de la Rome de Néron, dans cet amphithéâtre qui sera une source d'art pour Martial dans son livre *De spectaculis*. Lucillius y a touché une autre fois dans l'épigramme 184. J'explique celle-ci dans les *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1968, 280-8.

\* \* \*

Nous n'avons pas quitté les spectacles<sup>3</sup>; mais revenons à la satire des boxeurs avec l'épigramme 79: le boxeur boxé, et par sa femme à la maison.

Πύκτης ὃν κατέλυσε Κλεόμβροτος· εἴτα γαμήσας  
 ἐνδον ἔχει πληγῶν "Ισθμια καὶ Νέμεα,  
 γραῦν μαχίμην τύπτουσαν Ὁλύμπια καὶ τὰ παρ' αὐτῷ  
 μᾶλλον ἴδεῖν φρίσσων ἢ ποτε τὸ στάδιον·  
 ἀν γὰρ ἀναπνεύσῃ, δέρεται τὰς παντὸς ἀγῶνος  
 πληγάς, ὡς ἀποδῷ, καὶν ἀποδῷ, δέρεται.

« Etant boxeur Kléombratos a pris sa retraite; puis, s'étant marié, il a à domicile des Isthmiques et des Néméennes de

<sup>1</sup> *Ibid.*, 248 sqq: *Empire wide legal restrictions of astrology and other divination during the principate*.

<sup>2</sup> VI, 553-581. Traduction de tout le passage dans A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *loc. cit.*, 562-563.

<sup>3</sup> C'est ailleurs que je traiterai de l'épigramme 192, où Lucillius imagine un envieux sur la croix (*Journal des Savants* 1969).

coups, une vieille combattive, qui frappe comme à Olympie, et son chez-soi il tremble de le voir plus qu'autrefois le stade. Car s'il reprend haleine, il est frappé des coups de tout combat pour qu'il rende; et s'il rend, il est frappé»<sup>1</sup>.

Le premier mot introduit dans le milieu: πύκτης ὄν. Il faut remarquer ensuite la précision agonistique de chaque terme. Le verbe καταλύειν pour un athlète qui prend sa retraite est technique. Jacobs, 444-445, citait un texte de Xénophon<sup>2</sup>. Il est remarquable dans la *Clé des Songes d'Artémidore* que les quatre passages qui emploient le verbe καταλύειν soient tous relatifs à des athlètes. Un pancratiaste avait rêvé qu'il accouchait et qu'il allaitait; il fut vaincu et renonça à la carrière: ἐλείφθη ἐκεῖνον τὸν ἀγῶνα<sup>3</sup> καὶ τοῦ λοιποῦ κατέλυσε τὴν ἀθλησιν (v. 45). Le pancratiaste Ménippus de Magnésie fut vaincu aux Capitolia: οὐ μόνον ἐλείφθη τὸν ἐν Ἀράμη ἀγῶνα, ἀλλὰ καὶ πληγεὶς τὴν χεῖρα κατέλυσεν (IV, 42)<sup>4</sup>. Un flûtiste, κύκλιος αὐλητής, κατέλυσε καὶ ἐπαύσατο αὐλῶν τε καὶ ἀγωνιζόμενος (V, 81)<sup>5</sup>. Un athlète longtemps brillant finit ainsi: ἀδόξως κατέλυσεν (V, 95). Artémidore fréquentait beaucoup les panégyries; beaucoup de ses histoires concernent des athlètes ou des musiciens et son

<sup>1</sup> Pour le sens de la fin, pas clair, voir les notes de JACOBS, *loc. cit.*, 445-446 et de Dübner.

<sup>2</sup> *Hell.*, VI, 3, 16 (discours de Callistratos): οὐ δ' ἐκείνους ἔγωγε ἐπαινῶ οἵτινες ἀγωνισταὶ γενόμενοι καὶ νενικηότες ἥδη πολλάκις καὶ δόξαν ἔχοντες οὕτω φιλονεικοῦσιν ὥστε οὐ πρότερον παύονται πρὶν ἣν ἡττηθέντες τὴν ἀσκησιν καταλύσωσιν.

<sup>3</sup> Pour cette expression, voir *Hellenica*, XI-XII, 330-343, avec ce texte p. 336.

<sup>4</sup> Commentaire de ce texte *ibid.*, 336-337 (λείπεσθαι τὸν ἀγῶνα; rêver que la nuit est venue).

<sup>5</sup> Pour ἐπαύσατο, voir le texte de Xénophon ci-dessus; l'inscription du pancratiaste M. Aurelius Asclépiadès (*IG*, XIV, 1102; L. MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 79): ἀθλήσας τὰ πάντα ἔτη ἔξ, παυσάμενος τῆς ἀθλήσεως ἐτῶν ὧν κε' διὰ τοὺς συνβάντας μοι κινδύνους καὶ φθόνους καὶ μετὰ τὸ παύσασθαι, κτλ.; cf. *Hellenica*, XI-XII, 445, à l'occasion d'une inscription de Rhodes pour un coureur, où l'on distingue: ὅπότε ἤγωνίσατο et μετὰ τὴν ἀθλησιν.

vocabulaire agonistique est d'une précision parfaite. C'est exactement aussi le cas de Lucillius. Dans la suite de l'épigramme, tous les termes sont techniques: ἔχει Ἰσθμια καὶ Νεμέα, τύπτειν, δέρεσθαι. Aussi ἀναπνεῖν; l'athlète « reprend son souffle»<sup>1</sup>, comme le malheureux époux.

A ce boxeur Lucillius a donné un nom ronflant, Kléombrotos, nom de l'ancien type, avec sa part de gloire. Nouvelle malice! Kléombrotos n'est pas à insérer dans la prosopographie des boxeurs. Ce boxeur boxé par une femme a reçu du poète le nom du roi qui valut à Sparte sa première et retentissante défaite, Kléombrotos vaincu à Leuctres par les Thébains, beaucoup moins nombreux, d'Epaminondas et de Pélopidas.

\* \* \*

Lucillius a employé une autre fois le mot καταλύειν, de façon également technique, n. 161:

Πρὸς τὸν μάντιν "Ολυμπον Ὀνήσιμος ἤλθεν ὁ πύκτης,  
εἰ μέλλει γηρᾶν βουλόμενος προμαθεῖν.  
Κάκεῖνος « Ναι, φησιν, ἐὰν ἥδη καταλύσῃς·  
ἀν δέ γε πυκτεύῃς, ὡροθετεῖ σε Κρόνος».

« Pour consulter le devin Olympos est venu Onésimos le boxeur; il veut savoir s'il arrivera à la vieillesse. Et l'autre: « Oui, dit-il, si tu te retires aussitôt; mais si tu boxes, ton horoscope est Kronos. » Notre poète raille à la fois le devin, qui ne peut dire qu'une trivialité comique, et le boxeur, qui ne vivra pas vieux s'il ne renonce pas au métier aussitôt —

<sup>1</sup> Aussi διαπνεῖν; ainsi le boxeur Kleitomachos de Thèbes à Olympie dans Polybe, 27, 9, 7-13; cf. *Rev. Phil.* 1967, 25-26.

le ήδη accentue la moquerie; « c'est pressé »; — il est incapable de s'imposer et il se fera massacrer s'il continue. Un coup de patte encore à l'astrologie par la fin de la pièce.

Kronos, Saturne, est un astre maléfique; chacun le sait, même aujourd'hui. Cela a fourni à Lucillius encore une épigramme, n. 183, où il a imbriqué les deux thèmes de Kronos maléfique et du voleur d'une statue divine:

Τὴν γένεσιν λυποῦντα μαθὼν Κρόνον Ἡλιόδωρος  
νύκτωρ ἐκ ναοῦ χρύσεον ἥρε Κρόνον.

« Τίς πρῶτος κακοποιὸς ἐλήλυθε, πείρασον, εἰπών,  
δέσποτα, καὶ γνώσῃ τίς τίνος ἔστι Κρόνος.  
ὅς δ' ἄλλω κακὰ τεύχει, ἐῷ κακὸν ἥπατι τεύχει:  
εὑρών μοι τιμήν, πᾶν ἀνάτελλ' ὁ θέλεις ».

« Pour son horoscope, ayant appris que Kronos le rendait mauvais, Héliodôros, la nuit, emporta du temple le Kronos en or. « Qui le premier est venu en maléfique, éprouve-le, » dit-il, seigneur, et comprends qui est le Kronos de qui. » Celui qui fait du mal à un autre, il fait du mal à son propre foie<sup>1</sup>. M'ayant rapporté ton prix, maintenant fais par ton lever tout ce que tu veux. »

Les termes techniques de l'astrologie sont employés: d'abord naturellement γένεσιν<sup>2</sup>, que le poète a placé en tête, car toute l'histoire vient de là, de ce fâcheux horoscope,

<sup>1</sup> On a relevé depuis longtemps que Lucillius avait repris là un vers de Callimaque; celui-ci est connu par plusieurs citations et, en partie, par un papyrus qui le place au début des *Aitia*, fr. 2, 5, Pfeiffer, avec l'apparat-commentaire.

<sup>2</sup> Dans Lucillius lui-même, n° 164, pour l'histoire de l'astrologue Aulus qui se pend: Εἴπεν ἐληλυθέναι τὸ πεπρωμένον αὐτὸς ἔαυτοῦ / τὴν γένεσιν διαθεὶς Αὔλος δ' ἀστρολόγος. M. Beckby traduit: « Heliodoros, der wusste, wie schädlich Saturn der Geburt ist ». Il ne s'agit pas d'une connaissance générale de l'action néfaste de Saturne. Le quidam imaginaire appelé Héliodôros « vient d'apprendre » qu'il est né sous Saturne.

— puis κακοποιός, que l'on a vu plus haut et qui revient à tout instant chez les astrologues; le voleur est un malfaiteur, κακοποιός; mais Kronos est, avec Arès, l'astre maléfique par excellence, κακοποιός. Il s'agit donc de devancer l'autre dans son action maléfique et malfaisante et de savoir qui sera le Kronos de l'autre, c'est-à-dire le malfaisant. Le dieu de la planète est ainsi assimilé à un malfaiteur. Le voleur s'explique dans les formes les plus spirituelles, avec une révérence ironique, appelant le dieu δεσπότης. Ce délicat voleur est lettré, car il cite (vers 5) Callimaque et Hésiode. Il laisse le dieu libre de faire ensuite ce qu'il veut; il emploie le terme d'astrologie ἀνατέλλειν et le groupe πᾶν ἀνάτελλε évoque le terme capital en astronomie παρανατέλλοντα<sup>1</sup>.

Les voleurs de statues divines chez Lucillius, aux n. 175, 176, 177 comme ici, ont été inventés par le poète pour tenir à chacun de ces dieux des propos<sup>2</sup> insolents autant que spirituels, dans le genre lapidaire<sup>3</sup> ou disert et raisonnable en quatre vers<sup>4</sup>. C'est le cas d'Aulus; c'est celui d'Eutychidès (n. 177) qui vole « Phoibos, qui démasque les voleurs », τὸν τῶν κλεπτόντων μανύτορα Φοῖβον ἔκλεψεν / Εὐτυχίδης

<sup>1</sup> Il en est question dans tous les ouvrages sur l'astrologie. Voir l'article *Paranatellonta* de W. GUNDEL dans *PW* (1949), 1213-1275.

<sup>2</sup> Remarquons l'emploi systématique de εἰπών, εἴπει dans les quatre pièces: 175, τὸν θεὸν αὐτὸν ἔκλεψεν δν ὄρκίζεσθαι ἔμελλεν / Εὔτυχίδης εἰπών· οὐ δύναμαι σ' ὅμοσαι; n° 176: τὸν πτανὸν Ἐρμᾶν, κτλ. / ὁ νυκτικλέπτας Αῦλος (cf. *Fouilles de Laodicée du Lycos*, 262) εἴπει βαστάσας· / Πολλοὶ μαθηταὶ κρείσσονες διδασκάλων.

<sup>3</sup> Voir la note précédente.

<sup>4</sup> J. GEFFCKEN, *PW* s.v. *Lukillios* (voir ma conclusion), semble étonné que les voleurs de Lucillius ne s'intéressent qu'aux statues de divinités: «die Diebe, merkwürdig genug fast ausschliesslich die an Götterstatuen sich vergreifenden». On veut demander à notre poète un reportage complet, authentique et statistique sur les voleurs de son temps. Il s'est amusé seulement à imaginer quatre histoires qui lui permettent des formules brèves ou d'assez longs raisonnements qui mettent divers dieux en posture impulsive et ridicule, bafoués par les actes et les paroles d'un voleur raisonnable, désinvolte et sarcastique.

$\varepsilon\iota\pi\omega\nu$ ; la fin du discours argumenté de ce dernier est une variation de celui de notre voleur 183, avec la même idée et des mots très semblables:  $\alpha\upsilon\tau\acute{\iota}\kappa\alpha\ \pi\rho\alpha\theta\epsilon\iota\varsigma\ / \ \tau\omega\varsigma\ \dot{\omega}\eta\eta\sigma\alpha\mu\acute{e}n\omega\varsigma\ \pi\tilde{\alpha}\nu\ \ddot{\delta}\ \theta\acute{e}\lambda\epsilon\iota\varsigma\ \mu\epsilon\ \lambda\acute{e}\gamma\epsilon$ .

Au début du dernier vers de 183, Beckby traduit: « Bring mir nur Geld ein, und dann weissag, soviel du nur willst. » Jacobs notait là une ambiguïté: *significare potest post gloriam victoriae quam a te reportavi, et a me venditus quodcumque volueris portendas.* Reproduisant cela, Dübner ajoutait: *Posterius intelligendum.* Nous avons en fait un terme technique de la langue financière courante: depuis le IV<sup>e</sup> siècle, précédé par Hérodote<sup>1</sup>, on emploie ce verbe pour la somme qu'atteint une chose mise en vente ou en location, champs, sacerdoce, impôt, etc.; les exemples en sont nombreux dans les inscriptions<sup>2</sup> ou dans Polybe<sup>3</sup>. Tel est le cas ici: la statue « a trouvé» telle somme au bénéfice du voleur. Mais sans doute le voleur très ironique laisse-t-il la possibilité d'une équivoque; car on dit aussi  $\varepsilon\nu\acute{r}\acute{\i}\sigma\kappa\epsilon\iota\varsigma\ \chi\acute{a}\rho\iota\varsigma$ ,  $\tau\iota\mu\acute{\i}\varsigma$ , trouver de l'honneur, de la reconnaissance<sup>4</sup>.

Il faut déceler une autre allusion dans les propos du voleur, cet excellent élève de notre homme de lettres. Au début du vers 3, l'interrogation  $\tau\acute{\i}\varsigma\ \pi\rho\tilde{\omega}\tau\omega\varsigma$  évoque une question qui préoccupa toujours les Anciens: qui le premier a trouvé l'écriture, l'agriculture, tel instrument, tel jeu?

<sup>1</sup> Cf. le *Thesaurus*, s.v., 2417 A:  $\chi\rho\acute{\i}\mu\alpha\tau\alpha$ ,  $\o\i\kappa\i\alpha$ ,  $\dot{\alpha}\gamma\ro\varsigma$  (Xénophon, Isée, Épicharme).

<sup>2</sup> Bonne série dans *Sylloge*<sup>3</sup>, index, p. 365, s.v., c (ιερωσύνη, ἐνέχυρα, θέατρον, στῆλαι, etc.); AD. WILHELM, *Anat. Stud. Ramsay*, 437-438; A. PLASSART, *Mélanges O. Navarre*, 348. Cf.  $\dot{\alpha}\phi\acute{e}\nu\acute{r}\acute{\i}\mu\alpha$  dans S. VON BOLLA, *Tiermiete und Viehpacht*, 88, notes 1 et 2.

<sup>3</sup> A. MAUERSBERGER, *Polybios-Lexikon*, s.v., 1040 f, avec les deux passages typiques:  $\tau\omega\varsigma\ \dot{\epsilon}\ll\i\mu\epsilon\i\varsigma\i\o\varsigma$  (à Rhodes)  $\varepsilon\nu\acute{r}\acute{\i}\sigma\kappa\epsilon\i\varsigma\ \dot{\epsilon}\kappa\alpha\tau\delta\o\varsigma$  μυριάδας δραχμῶν et  $\pi\omega\lambda\o\mu\epsilon\i\varsigma\ \pi\le\i\varsigma\o\varsigma\ \varepsilon\nu\acute{r}\acute{\i}\sigma\kappa\epsilon\i\varsigma\ \o\i\varsigma\ \pi\alpha\i\delta\epsilon\i\varsigma\ \tau\o\varsigma\ \dot{\alpha}\gamma\ro\varsigma$ .

<sup>4</sup> Dans un lexicographe antiatticiste:  $\varepsilon\nu\acute{r}\acute{\i}\sigma\kappa\epsilon\i\varsigma\ \tau\i\mu\acute{\i}\varsigma\ \dot{\omega}\varsigma\ \chi\acute{a}\rho\i\varsigma\ \tau\tilde{\i}\varsigma\ \sigma\i\eta\eta\theta\i\varsigma\i\varsigma$  cité par H. ANZ, *Subsidia ad... sermonem e Pentateuchi versione* (1894), 291, à propos de  $\varepsilon\nu\acute{r}\acute{\i}\sigma\kappa\epsilon\i\varsigma\ \chi\acute{a}\rho\i\varsigma$ . On peut se demander si  $\tau\i\mu\acute{\i}\varsigma$  n'y désigne pas le prix.

C'est toute une littérature d'abord diffuse en beaucoup d'œuvres d'historiens, de rhéteurs, etc., puis condensée et développée en ouvrages spéciaux, « catalogues d'inventions ». La question *τίς πρῶτος* évoque alors nécessairement un problème pour historiens et philologues : qui le premier a inventé ceci, qui fut le *πρῶτος εὑρέτης* de telle technique ? Le mot suivant *κακοποιός* rend la question bouffonne ; car le lecteur pensait alors : qui fut le premier malfaiteur ? C'est dans la bonne tradition comique ; dans le *Ploutos*, Chrémyle compte parmi les techniques et métiers (*τέχναι, σοφίσματα ηύρημένα*) aussi les voleurs : ὁ δὲ λωποδυτεῖ γε νὴ Δί’ ὁ δὲ τοιχωρυχεῖ<sup>1</sup>. Mais alors *κακοποιός* va révéler son sens technique dans l'astrologie d'astre maléfique avec le retour du nom de Kronos. L'ambiguïté s'est prolongée avec *ἔλη-λυθε*, qui s'applique à l'arrivée régulière et inéluctable d'un astre ou de la destinée qu'il signifie (ci-dessus dans 164) et aussi à l'arrivée d'un voleur. La planète est bien prise, à la fin du vers 4, comme synonyme de « malfaiteur », puisque Kronos est *κακοποιός*<sup>2</sup>. La place à la fin du second pentamètre correspond à celle déjà du *Κρόνον* à la fin du premier. Dans ce dernier, Kronos était la statue que l'on a volée, la victime, *ἥρε Κρόνον* ; après un distique il est devenu le malfaiteur personnifié.

Ajoutons enfin que l'histoire imaginée ne se comprend que dans un milieu romain, où Kronos est Saturne. Car on peut dire qu'il n'y a pas de temples de Kronos dans les pays grecs<sup>3</sup>. C'est une histoire pour Rome. Là seulement la planète maligne est identifiée à un dieu qui a des temples. Il

<sup>1</sup> *Plutus*, 165 ; cf. A. KLEINGÜNTHER, *Πρῶτος Εὑρέτης, Untersuchung zur Geschichte einer Fragestellung* (1933), 116.

<sup>2</sup> Jacobs écrivait : « *Κρόνος pro pernicie simpliciter* » ; ce n'est pas exactement cela.

<sup>3</sup> Voir les réflexions *Rev. Et. gr.* 1966, 746, à propos de *Κρόνος* dans la colonie romaine de Corinthe.

serait beau, pour compléter la bouffonnerie, que le « temple » fût l'*aedes Saturni*.

\* \* \*

Après cet intermède sur la vie du boxeur marié et battu, revenons au thème du boxeur estropié avec l'épigramme 258.

Tῷ Πίσης μεδέοντι τὸ κρανίον Αὔλος ὁ πύκτης  
 ἐν καθ' ἐν ἀθροίσας ὀστέον, ἀντίθεται.  
 Σωθεὶς δ' ἐκ Νεμέας, Ζεῦ δέσποτα, σοὶ τάχα θήσει  
 καὶ τοὺς ἀστραγάλους τοὺς ἔτι λειπομένους.

C'est naturellement, comme on l'a dit, la parodie d'une dédicace. Mais il reste à saisir tout le détail des parodies et des intentions malicieuses accumulées en ces deux distiques avec la plus haute bouffonnerie et la plus fine satire multiple.

Le morceau commence par une formule solennelle et poétique de dédicace, qui situe aussitôt la scène à Olympie: Tῷ Πίσης μεδέοντι<sup>1</sup>; puis l'objet dédié: τὸ κρανίον « ce crâne », et le dédicant « Aulus le boxeur ». La dédicace d'un crâne est faite pour surprendre. Un autre objet dédié que le mot évoque, c'est τὸ κράνος, le casque<sup>2</sup>. Précisément ce fut une offrande courante à Olympie, et des casques de bronze avec dédicace y furent trouvés déjà avant les fouilles, puis lors de la grande exploration; les nouvelles fouilles en apportent toujours de nouveaux spécimens. Le κράνος consacré par un guerrier est parodiquement remplacé par un κρανίον. Offrande singulière. Lucillius commence à l'expliquer

<sup>1</sup> Pour la forme μεδέων avec Zeus, cf. BRUCHMANN, *Epitheta deorum quae apud poetas graecos leguntur*, p. 134, avec renvoi à ce texte et à l'épigramme d'Alcée de Messène, XII, 64: Ζεὺς Πίσης μεδέων. Sur la formule Ἀθηνᾶ ἡ Ἀθηνῶν μεδέουσα, etc., il suffit de voir E. PREUNER, *Ath. Mitt.* 47 (1924), 31-4; CHR. HABICHT, *Hermes* 1961, 4.

<sup>2</sup> D'ailleurs un mot κρανίον pourrait être un diminutif de κράνος, « petit casque.»

par δ πύκτης, mot qu'il a fait attendre. Il explicite avec un humour glacé: ἐν καθ' ἐν ἀθροίσας ὀστέον, « après avoir un à un rassemblé les os»; nous sommes maintenant en plein dans le thème du boxeur désarticulé. Hyperbole bouffonne: le boxeur ramasse un à un les os de son crâne pour offrir à Zeus ce crâne, son propre crâne. La fin du vers reprend le ton sérieux et noble de la dédicace: ἀντίθεται.

Tout le vers suivant est dans le ton sérieux des dédicaces authentiques. On lit dans celles-ci: σωθεὶς ἐκ μεγάλου κινδύνου, ἐκ μεγάλων καὶ παραδόξων κινδύνων<sup>1</sup>, ἐκ σεισμοῦ, ἀπὸ πειρατῶν, ἐξ ὑδάτων, ἐκ νόσου. Au milieu du vers est repris le nom de Zeus dans une invocation: Ζεῦ δέσποτα. On promet au dieu une nouvelle offrande si le vœu est exaucé, cela aussi est normal et sérieux<sup>2</sup>. Mais l'ironie se glisse avec la restriction τάχα. D'autre part, ἐκ Νεμέας après σωθεὶς est une fine plaisanterie et parodie. Dans des dédicaces, on peut avoir après σωθεὶς un nom de lieu tel que ἐκ Λιβύης, ἐκ Τρωγοδυτῶν<sup>3</sup>; ce sont des pays lointains et dangereux. Le contraste est piquant du pays des Troglodytes à Némée. Enfin, s'agissant d'un concours à Némée, l'athlète qui fait un vœu à la divinité demande nécessairement la victoire: « si je suis vainqueur à Némée, ô Zeus, je te consacrerai», etc. Le boxeur est ridiculisé par Lucilius, car il ne prétend point à la victoire;

<sup>1</sup> Cf. *Inscr. Sinuri*, p. 124.

<sup>2</sup> Un très bon exemple à Bouthrôtos ou à Corcyre, *Bull. Epigr.* 1944, 119 a (cf. *ibid.*, 1952, 171). Un navigateur avait dédié à Zeus Kasios l'image d'un navire; cette fois, il en offre une plus grande, et, si le dieu lui envoie la richesse, il promet une offrande en or massif: Μέζονά τοι προτέρης, Ζεῦ Κάσσιε, νῆα τίθησιν / Βάρβαρος εύπλοίης κρέσσονος ἀντιτυχών· / κεῖνται δ' ἀλλήλησιν ἐναντίαι· εἰ δὲ καὶ ὅλβον / νεύσειας, χρυσέην πᾶσαν ἀνακρεμάσει.

<sup>3</sup> Pour les seconds, voir les dédicaces à Pan Euodos au sanctuaire de Redesiye dans le désert arabe (OGI, 70 ; 71 ; cf. *Etudes épigr. philol.*, 250-252 ; aussi σωθεὶς γῆς ἀπὸ τῆς Σαβαΐων ; cf. *Bull. Epigr.* 1949, 228); DITTENBERGER, 70, n. 5, disait: « de molestiis et periculis per vastas regiones desertas iter faciendi... cogitandum videtur ». Pour l'Afrique, cf. à Malla de Crète: Πυτίωι Ἀπόλωνι Νεοκλῆς εἰκόνα τήνδε / σωθεὶς ε(ἰ)ς Λιβύης ἥδρασεν εὐξάμενος (*I. Cret.*, I, p. 237, n. 5).

son espoir et son vœu sont seulement d'avoir la vie sauve, d'en réchapper. Notre Aulus exprime un vœu très différent de celui de l'athlète alexandrin mort à Olympie, de « Bon Génie dit Chameau » dont nous avons vu ci-dessus l'épitaphe.

Au vers 4, on retombe dans l'humour. Après avoir dédié son crâne, Aulus, réchappé du concours de Némée, consacrera ses vertèbres, *τοὺς ἀστραγάλους*, du moins ce qui pourra en rester, *τοὺς ἔτι λειπομένους*<sup>1</sup>. Là encore, comme pour *κρανίον κράνος*, il y a jeu verbal sur deux sortes d'offrandes. Les *ἀστράγαλοι* sont les vertèbres; c'est le même mot qui désigne les osselets pour jouer, puisque ces osselets sont ceux des jointures des moutons. Là aussi, c'est une allusion à une offrande traditionnelle. Il y avait à l'Asclépieion d'Athènes des osselets dorés, des osselets reliés par une attache d'argent<sup>2</sup>. Dans une épigramme de Léonidas de Tarente, *A.P.*, VI, 309, le jeune Philoclès consacre à Hermès ses *κουροσύνης παίγνια*: ballon, castagnettes en buis, toupie, *ἀστραγάλας θ' αἵς πόλλ' ἐπεμήνατο*, « les osselets qu'il aimait à la folie ». Au Cabirion de Thèbes, *'Ωκυθόα* a dédié *ἀστραγάλως πέτταρας, στρόβιλον, μάστιγα, δαΐδα*<sup>3</sup>; ce doit être encore une fillette ou une jeune fille qui a dédié aussi la toupie et le fouet qui l'actionne. Les osselets sont le jeu surtout des enfants et des jeunes filles. On les voit aux mains des jeunes filles et des fillettes sur la stèle de Pharsale et sur les vases comme dans les terres cuites de Tanagra et la ronde-bosse<sup>4</sup>. On les trouve, et parfois par centaines, dans des tombes.

<sup>1</sup> Pour la forme, Lucillius a pu se souvenir de Méléagre, XII, 72 : ὁ δ' ἐν προθύροισι ἄνπνος / Δῆμις ἀποψύχει πνεῦμα τὸ λειφθὲν ἔτι; 159, 2 : ἐν σοὶ καὶ ψυχῆς πνεῦμα τὸ λειφθὲν ἔτι.

<sup>2</sup> *Ἀστράγαλοι δορκάδεοι ἀργυρίωι δεδεμένοι*, et *ἀστραγάλιον ἐπίχρυσον*. Cf. P. GIRARD, *L'Asclépieion d'Athènes*, p. 118. Maintenant *IG*, II<sup>2</sup>, 1533, 23-24.

<sup>3</sup> *IG*, VII, 2420, l. 21 ; WOLTERS et BRUNS, *Das Kabirion*, p. 21, n. 3.

<sup>4</sup> Je renvoie avant tout à R. HAMPE, *Winckelmannsprog. Berlin*, 107 (1951), *Die Stele aus Pharsalos im Louvre*; pour la stèle de Pharsale, H. BIESANTZ,

Ainsi à Myrina<sup>1</sup>, à Kymè, à Samos, à Rhodes, dans l'Italie méridionale<sup>2</sup>. Il s'agit avant tout de sépultures d'enfants, d'éphèbes et de jeunes filles<sup>3</sup>. Un passage de la *Clé des Songes* d'Artémidore est catégorique à ce sujet: « Voir en rêve un

*Die thess. Grabreliefs* (1965), pp. 36-37, maintiendrait plutôt l'interprétation par la fleur. Ce qui m'importe avant tout dans le mémoire de R. Hampe, c'est son commentaire sur les osselets.

<sup>1</sup> E. POTTIER et S. REINACH, *La nécropole de Myrina* (1888), 215-220. Dans ces pages qui ont gardé leur intérêt, comme beaucoup d'autres du même volume, les auteurs écrivent pp. 215-216 : « Ajoutons que le jeu d'osselets n'était pas seulement pratiqué par les enfants, mais par les personnes de tout âge, en particulier par les jeunes filles et par les femmes. Nous les avons, *en effet* (je souligne), trouvés aussi bien dans des tombes d'adultes que dans des tombeaux d'enfants ». En fait, en se reportant au catalogue des trouvailles (cf. p. 215, n. 2), on constate ceci : tombe n° 95, 161 osselets et ossements d'un homme et d'une femme (âge de celle-ci naturellement inconnu) ; n. 96, 230 osselets dans une tombe de femme ; n° 37, 2 avec un enfant ; n° 107, 3 avec de petits ossements ; n° 111, 32 avec deux petits crânes ; n° 51, avec 8 osselets, 3 squelettes incinérés ; n° 115, 22 dans une tombe d'enfants. Voir d'ailleurs le relevé de R. HAMPE, *loc. cit.*, p. 34, n. 26.

<sup>2</sup> Voir R. HAMPE, *loc. cit.*, p. 16 et p. 34-35, notes 26-36. Pour l'Italie du Sud, R. Hampe relève (je traduis) : « Des pointes de quenouilles et des coquillages qui sont avec indiquent souvent des tombes de jeunes filles... Au musée de Reggio de Calabre sont déposées des caisses entières pleines d'osselets, qui proviennent de Locres ; les habitants anciens de Locres ont dû être pris vraiment de l'astragalomanie ; en tout cas la masse des osselets qu'ils ont donnés dans la tombe à leurs morts dépasse tous les lieux de trouvaille connus jusqu'ici. A côté des chiffres entre 1 et 94, sont représentés des chiffres bien plus hauts comme 172, 213, 369, 479. La plupart de ces tombes étaient pour des enfants ou de jeunes défunt. Dans la tombe d'un jeune il y avait ensemble 1002 osselets ; dans une autre, qui contenait les squelettes de deux jeunes, à peu près 1400. Ces morts étaient exactement couchés dans des osselets. Mais aussi dans des tombes d'adultes se trouvaient des osselets en cadeau, ainsi dans la tombe d'une vieille femme (je souligne) 587 ». Je renvoie aussi à la brochure, fort intéressante pour le jeu en Méditerranée à l'époque moderne, de G. ROHLFS, *Antikes Knöchelspiel im einstigen Grossgriechenland, Eine vergleichende historisch-linguistische Studie* (24 pp. et 4 planches ; Tübingen, 1963), avec la conclusion pour la Calabre : « Wirklich eine verblüffende Analogie in der Tradition eines grossgriechischen Spieles zwischen Antike und Moderne ! » (aujourd'hui, aussi chez les adultes).

<sup>3</sup> Je ne veux pas dire que jamais des hommes ne se sont amusés aux osselets. Mais l'analyse des trouvailles fait douter qu'on ait mis des osselets dans leurs tombes. R. Hampe écrit pour Rhodes : « Ils sont fréquents à Rhodes dans les

enfant qui joue aux dés ou aux osselets ou aux pions, ce n'est pas mauvais; car c'est l'habitude des enfants de toujours jouer; mais pour un homme fait et pour une femme, il est mauvais de rêver qu'on joue aux osselets<sup>1.</sup>»

C'est donc une nouvelle ironie envers le boxeur incapable. La première offrande évoquait le casque et le guerrier; par une chute comique, celle qu'il promet évoque les osselets et les enfants et les jeunes filles. S'il survit au combat à Némée, il fera une offrande d'enfant ou de fille, — et ce seront les propres «osselets» de son corps disloqué. C'est même la dédicace réelle des osselets qui amena Lucillius, par jeu de mots, puisque les *ἀστράγαλοι* sont un terme anatomique, à imaginer que le boxeur allait dédier au dieu ses propres osselets. L'origine même des osselets, pièce anatomique, donne à ceux-ci dans les rêves, quand il ne s'agit pas d'enfants, un sens macabre. Car Artémidore ajoute: «c'est mauvais, à moins que celui qui a eu ce rêve n'ait l'espoir d'hériter de quelqu'un; car les osselets proviennent de corps morts; c'est pourquoi ils présagent pour les autres des dangers<sup>2.</sup>»

tombes pour de jeunes défunts, surtout des jeunes gens. A côté d'objets de sport, disques ou strigiles, étaient déposés les osselets. A un enfant d'environ 9 ans on avait donné dans la tombe 11 osselets». Le texte d'Artémidore que je rapproche est capital pour la critique archéologique. Les osselets ne conviennent pas à un *ἀνήρ τέλειος* ni à une *γυνή*. La femme de Locres aux 587 osselets est, nous dit-on, une vieille femme. C'est alors la grand-mère qui au gynécée partage et anime les jeux des enfants. Je veux enfin proposer une conjecture sur ces amas d'osselets de 700, de 1000, de 1400. Collection d'un astragalomane? Tous ceux qu'il a gagnés dans les parties? N'imagineait-on pas les camarades donnant leurs osselets à l'ami qui s'en va dans la tombe et avec lequel on jouait si bien? et les enfants du gynécée à la grand-mère ou à la vieille nourrice qui les amusait et qui leur avait appris ces jeux?

<sup>1</sup> III, 1 (éd. Pack, p. 205): Παιδίον δὲ παιζόν ἰδεῖν κύβοις ἢ ἀστραγάλοις ἢ ψήφοις οὐ πονηρόν· ἔθος γὰρ τοῖς παιδίοις ἀεὶ παιζειν. Ἄνδρὶ δὲ τελείῳ καὶ γυναικὶ πονηρὸν τὸ ἀστραγάλοις δοκεῖν παιζειν.

<sup>2</sup> *Ibid.*: ... παιζειν, εἰ μὴ ἄρα κληρονομῆσαι τινα ἐλπίζων ἵδοι τις τὸ ὄναρ τοῦτο· ἐκ νεκρῶν γὰρ σωμάτων γεγόνασιν οἱ ἀστράγαλοι· δι’ ὅ κινδύνους τοῖς λοιποῖς προαγορεύουσιν. «Les autres», c'est-à-dire les adultes qui n'attendent pas un héritage. Voir plus bas, Addendum, p. 290.

Notre boxeur Aulus a sa notice parmi les athlètes d'Olympie, comme déjà Androléôs: «Aulus, de patrie inconnue, boxe. Il est raillé par Lucillius (donc à l'époque de Néron) pour les blessures qu'il avait gagnées au visage en combattant à Olympie (*A.P.*, XI, 258). Cela naturellement ne prouve pas du tout qu'il ait vaincu à Olympie.»<sup>1</sup> Chez Lucillius, Aulus est aussi un nom d'astrologue (n. 164 et 172)<sup>2</sup>, de soldat (n. 210), de voleur (n. 176) et encore (n. 10 et 205); Marcus, celui d'un coureur (n. 85, étudié ci-après), d'un paresseux (n. 194, 276, 277), d'un médecin (n. 92), d'un «mince» ou d'un «petit» (n. 90, 93, 94). Lucillius interpelle un Gaius (n. 265) et raille un «mince» de ce nom (n. 94); aussi un Publius (n. 206). Ces noms sont choisis pour leur banalité; Lucillius les emploie à peu près comme «X» ou «un quidam» ou «Tartempion»<sup>3</sup>. Ces messieurs ne doivent entrer dans aucune prosopographie.

D'autre part, la verve endiablée de Lucillius eût été étonnée de se voir prise au sérieux dans une monographie sur le pugilat et le pancrace: «une épigramme de l'Anthologie parle avec quelque exagération d'un crâne dont les morceaux s'étaient perdus peu à peu en diverses rencontres et qu'il fallut reconstituer pour l'offrir en présent aux dieux»<sup>4</sup>. Il faudrait pour cela être aussi fort et plus que les «saints céphalophores». Puisque nous rencontrons de nouveau une pareille interprétation candide d'une épigramme au comique

<sup>1</sup> L. MORETTI, *Olympionikai*, 185. Cf. *ibid.*, «Olympikos (?)», de patrie inconnue, boxe. Lucillius (donc à l'époque de Néron) raille sa figure ravagée par les coups de la boxe (*AP*, XI, 75 sqq.). Là aussi, comme dans le cas d'Androléôs et d'Aulos, il n'y a aucun élément pour accepter que ce disgracié fut un vainqueur olympique».

<sup>2</sup> Pour l'astrologie, voir ci-après.

<sup>3</sup> Ce caractère des noms chez Lucillius était bien dégagé par A. LINNENKUGEL, *loc. cit.*, 62-6.

<sup>4</sup> A. DE RIDDER, *loc. cit.*, 759 B.

saugrenu<sup>1</sup>, il faut dire qu'il ne suffit pas d'utiliser pêle-mêle les références, mais que chaque texte doit avoir été mis dans l'œuvre de son auteur, compris suivant le genre et la personnalité<sup>2</sup>. L'histoire littéraire est indispensable pour l'utilisation sans contresens dans les « antiquités ».

\* \* \*

L'épigramme 80 consiste en un seul distique d'une dense concision :

*Oἱ συναγωνισταὶ τὸν πυγμάχον ἐνθάδ’ ἔθηκαν  
Ἄπιν· οὐδένα γὰρ πώποτ’ ἐτραυμάτισεν.*

On a parfois considéré cette épigramme comme une épitaphe; avec Dübner notamment, j'entendrais que l'on a érigé une statue. On voit les associations athlétiques ériger ainsi la statue d'un athlète célèbre<sup>3</sup>. De toute façon, du vivant du boxeur ou après sa mort, il s'agit d'un honneur.

Déjà le premier mot est une malice. Les *συναγωνισταί* sont ceux qui luttent ensemble, entendons: dans le même camp<sup>4</sup>. Dans le vocabulaire technique des concours, le mot ne s'emploie, je crois, que pour les musiciens, exactement pour les acteurs, qui ont des acolytes. Dans l'athlétisme il n'y a pas de *συναγωνισταί*, mais des *ἀνταγωνισταί*, des

<sup>1</sup> Le même savant utilisait dans la phrase précédente l'épigramme 70 sur « la masse informe » du corps après quatre heures de pugilat (ci-dessus).

<sup>2</sup> Le nom de Lucilius n'était même pas prononcé. On ne s'intéresse qu'au renvoi ; corriger d'ailleurs la référence « V, 258 » en « XI 258 ».

<sup>3</sup> Par exemple l'association xystique pour le pancratiaste Kallikratès d'Aphrodisias qui a dû se retirer à cause de ses épaules (édition critique *Hellenica*, XIII, 134-147) ; la même pour le pancratiaste Ménandros d'Aphrodisias (Waddington, 1620 a; cf. *Hellenica*, XIII, 147-154) ; les *οἱ ἀπὸ τῆς οἰκουμένης ἀθληταὶ καὶ οἱ τούτων ἐπιστάται* pour Euboulos de Cnide, défunt (*GIBM*, 794 ; cf. *Etudes Anatoliennes*, 139, n. 1). Sur l'ensemble, cf. *Anat. Studies Buckler*, 231-233. Voir aussi *Antiqu. Class.* 1968, pp. 406-407.

<sup>4</sup> Dans l'article du *Thesaurus* le texte de Lucilius est le seul à s'appliquer aux « adversaires ».

« adversaires »<sup>1</sup>. Le συν-, remplaçant ἀντ-, est une allusion déjà à l'activité débonnaire du boxeur; il n'avait pas « d'adversaires ».

Le pentamètre donne l'explication: « car il ne blessa jamais personne », le verbe ἐτραυμάτισεν étant placé, comme mot essentiel, à la fin de l'épigramme. Les « blessures » jouent un grand rôle dans la boxe, sport sanglant: « la victoire des boxeurs s'acquiert par le sang », ἡ νίκα πύκταισι δι' αἷματος<sup>2</sup>. A l'Isthme Kleitomachos de Thèbes a vaincu au pancrace, puis à la lutte, après avoir été vainqueur à la boxe (*A.P.*, IX 588)<sup>3</sup>: ἔρτι γὰρ αἷματοέντα χερῶν ἀπελύετο πυγμᾶς / ἔντεα; ces « armes de la boxe ensanglantées » que Kleitomachos a retirées de ses mains, c'est le terrible ceste, ce sont les ιμάντες, les μύρμηκες dont on a vu plus haut les effets sur la tête d'un des boxeurs de Lucilius. Πυγμῇ νικήσαντα τὸν Ἀντικλέους Μενέχαρμον / ... καὶ τρισσῶς ἐφίλησα πεφυρμένον αἷματι πολλῷ, dit l'épigramme pédérastique XII, 123. Aussi dans les textes sur la boxe est-il toujours question de « blessures », τραύματα, τιτρώσκειν, τιτρώσκεσθαι<sup>4</sup>; les boxeurs sont τραυμάτων γέμοντες<sup>5</sup>. Philostrate, *Gymn.*, 29, dit de la boxe et du pancrace: εὐάλωτοι γὰρ πληγαῖς τε καὶ τραύμασιν οἱ μηδὲ τὸ δέρμα ἐρρωμένοι; 10: on arrange le ceste τοῦ πλήττειν ὑπὲρ συμμετρίας τῶν τραυμάτων. Le boxeur, dit-il encore, 11, quand il est dans le stade, τρωθήσεται καὶ τρώσει, « il

<sup>1</sup> Pour les inscriptions cf. notamment *Arch. Ephem.* 1966, 110, où j'ai réuni des formules comme μηδένα θελῆσαι τῶν ἀνταγωνιστῶν ἀγωνίσασθαι, — στήσας τοὺς ἀνταγωνιστάς, — δν ἀποδυσάμενον παρητήσαντο οἱ ἀνταγωνισταί (cf. aussi *Hellenica*, VII, 111); encore MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 75, 20 (Ephèse). Avec ἀνταγωνιστής alterne ἀντίπαλος.

<sup>2</sup> Epigramme de Théra. Cf. *Gladiateurs*, 20; *Hellenica*, XI-XII, 347-348.

<sup>3</sup> Cf. *Hellenica*, XI-XII, 348-349; *Rev. Phil.* 1967, 25-26.

<sup>4</sup> Les textes sont très nombreux. Pour le célèbre Kleitomachos dans Polybe, 27, 9, 9 (cf. ci-dessus), son adversaire Aristonikos τραῦμα καίριον ἐποίησε.

<sup>5</sup> Libanius, cité dans H. J. KRAUSE, *loc. cit.*, 507, n. 12. Le géant Amycos, dans le combat contre Pollux, est πληγαῖς μεθύων (Théocrite, 22, 98).

recevra et il donnera des blessures». Le verbe est employé par Lucillius dans 78 (cf. ci-dessus), v. 5-6:

πλὴν ἀφόβως πύκτευε· καὶ ἦν τρωθῆς γὰρ ἄνωθεν  
ταῦθ' ὅσ' ἔχεις ἔξεις, πλείονα δ' οὐδύνασαι.

Pour cela encore, la *Clé des Songes* d'Artémidore met pour nous l'accent sur l'essentiel et nous fait bien voir les réalités: « Boxer (en rêve) est nuisible pour tout le monde. Car en plus de la honte, cela signifie des dommages. En effet, le visage devient difforme et le sang jaillit, qui est précisément considéré comme de l'argent. Ce n'est bon que pour ceux qui tirent leurs ressources du sang, je veux dire médecins, sacrificateurs, bouchers<sup>1</sup>. » « Le visage difforme », ἀσχημον πρόσωπον, voilà qui résume bien ce que Lucillius a détaillé avec un brio bouffon.

C'est un titre de gloire pour le héros de Lucillius de n'avoir jamais blessé personne. La pointe de cette phrase, avec le verbe ἐτραυμάτισεν comme dernier mot, ne se comprend pleinement que si l'on pense à un certain titre de gloire de fameux boxeurs. Leur supériorité était telle qu'ils ne furent jamais eux-mêmes blessés. Le boxeur Mélancomas, célébré par Dion Chrysostome, « était aussi intact qu'un coureur »; il était si bien exercé qu'il pouvait rester deux jours de suite les mains étendues; « il forçait ses adversaires à renoncer, non seulement avant d'être frappé lui-même, mais avant de les frapper; car il jugeait que le courage<sup>2</sup> ne consiste pas à frapper et à être blessé », etc.<sup>3</sup>. Aussi existait-il un titre spé-

<sup>1</sup> I, 61 : Πυκτεύειν παντὶ βλαβερόν· πρὸς γὰρ ταῖς αἰσχύναις καὶ βλάβαις σημαίνει· καὶ γὰρ ἀσχημον γίνεται τὸ πρόσωπον καὶ αἷμα ἀποκρίνεται, ὅπερ ἀργύριον εἶναι νενόμισται. Ἀγαθὸν δὲ μόνοις τοῖς ἐξ αἵματος ποριζομένοις, λέγω δὲ ιατροῖς θύταις μαγείροις.

<sup>2</sup> Quelques textes sur l'ἀνδρεία comme vertu des athlètes dans *Antiqu. Class.* 1966, 429.

<sup>3</sup> Discours 28, 7: πυγμὴν γοῦν ἀγωνιζόμενος οὕτως ὑγιὴς ἦν ὥσπερ τῶν δρομέων τις ... πρότερον δὲ ἡνάγκαζε τοὺς ἀνταγωνιστὰς ἀπειπεῖν, οὐ μόνον πρὶν αὐτὸς πληγῆναι, ἀλλὰ καὶ πρὶν πλῆξαι ἐκείνους· οὐ γὰρ τὸ

cial: la liste des olympioniques d'Africanus ajoute au vainqueur du stade pour l'olympiade 135 (240 av. J.-C.): πυγμὴν Κλεόξενος Ἀλεξανδρεὺς περιοδονίκης ἀτραυμάτιστος. C'est ce terme remarquable<sup>1</sup> auquel fait allusion Lucillius: son boxeur, au lieu d'être le champion ἀτραυμάτιστος, n'a jamais blessé personne. Il va sans dire qu'il n'a jamais vaincu personne.

Le nom du boxeur inoffensif est mis en relief au début du pentamètre, en rejet, coupé de πυγμάχον et isolé devant la proposition qui remplit le reste du vers: οὐδένα γὰρ, κτλ. C'est naturellement, on l'a vu par toutes les épigrammes précédentes, un nom de fantaisie. C'est le seul Apis dans l'œuvre de Lucillius, alors qu'il y a tant d'Aulus et de Marcus. Pourquoi l'avoir choisi?

C'est un nom d'Egypte, un anthroponyme fréquent dans ce pays, tout comme Apiôn<sup>2</sup>. Les athlètes d'Alexandrie et du reste de l'Egypte étaient nombreux et réputés. Ils appa-

παίειν καὶ τιτρώσκεσθαι ἀνδρείαν ἐνόμιζεν, ἀλλὰ, κτλ. Cf. J. JÜTHNER, *Wiener Studien*, 26 (1904), 151-157: *Zu Dio Chrysostomus XXVIII*. On peut rapprocher aussi la description de Philon, *De Cherubim*, 81, pour la tactique du boxeur ou pancratiaste: οὗτος μὲν οὖν τὰς ἐπιφερομένας πληγὰς ἔκατέρᾳ τῶν χειρῶν ἀποσείεται καὶ τὸν αὐχένα περιάγων ὥδε κάκεῖσε τὸ μὴ τυφθῆναι φυλάσσεται, πολλάκις δὲ ... κατὰ κενοῦ φέρειν τὰς χεῖρας τὸν ἀντίπαλον ἡνάγκασε σκιαμαχίᾳ τι παραπλήσιον δρῶντα. Cf. *Hellenica*, XI-XII, 442.

<sup>1</sup> Il est regrettable que le dictionnaire Liddell-Scott-Jones ne connaisse pas ce texte et ce sens technique (au passif) et, comme les précédents, renvoie à un passage de Lucien *Okypous*, 36, où l'adjectif caractérise un πόνος et où l'on traduit: qui ne cause pas de blessure.

<sup>2</sup> Il suffit de renvoyer au *Namenbuch* de PREISIGKE. Une épigramme de Pouzzoles (Puteoli) célèbre un Ἄπις Μέμφιδος (*SEG*, II, 530), qui était un athlète; v. 4, Ἡρακλέης ἀλκῆ καμάτους οὐκ ἤνυσε τόσους; il avait parcouru le monde: v. 5-6, ἀντολείην ἐκύκλευσας, ἔπειτά τε — καὶ δύσιν. S'il était à Pouzzoles, c'était pour le concours des Eusébeia, institué par Antonin le Pieux à la mémoire d'Hadrien.

raissent fréquemment dans les listes agonistiques<sup>1</sup>. Il était donc assez naturel de donner un tel nom à un athlète imaginaire<sup>2</sup>. Les athlètes égyptiens sont redoutés<sup>3</sup>. Apis est un taureau. On compare au taureau les boxeurs ou les pancratiastes; on verra plus loin que le pancratiaste Héras de Lao-dicée est *ταυρογάστωρ* et que l'épigramme pour le boxeur Nicophon de Milet s'ouvre par le mot *ταύρου*. Mais Apis n'est pas un taureau de combat. Les signes pour lesquels il est choisi n'ont rien à voir avec la force et l'impétuosité. Il mène la bonne vie<sup>4</sup>. C'est un taureau débonnaire, comme Ferdinand le Taureau dans l'œuvre spirituelle de Walt Disney. Le boxeur Apis était lui aussi débonnaire et inoffensif.

\* \* \*

L'épigramme 84 est le type de l'éloge à rebours, du contre-éloge, pour un pentathle:

Οὕτε τάχιον ἐμοῦ τις ἐν ἀντιπάλοισιν ἔπιπτεν  
οὔτε βράδιον ὅλως ἔδραμε τὸ στάδιον.  
δίσκῳ μὲν γὰρ ὅλως οὐδ’ ἥγγισα, τοὺς δὲ πόδας μου  
ἔξαραι πηδῶν ἵσχυον οὐδέποτε.  
Κυλλὸς δ’ ἡκόντιζεν ἀμείνονα· πέντε δ’ ἀπ’ ἄθλων  
πρῶτος ἐκηρύχθην πεντετριαζόμενος

<sup>1</sup> H. J. KRAUSE, *Gymnastik*, 800-801, avait réuni ceux que nommaient les textes; il en faut supprimer Skamandros, qui est d'Alexandrie de Troade, (cf. *Monnaies antiques en Troade*, 66, n. 3), comme aussi Héliodoros. J'ai montré l'importance des athlètes d'Egypte dans les inscriptions; cf. *Etudes Anatoliennes*, 139-141; *Hellenica*, II, 7-8.

<sup>2</sup> Pour l'athlète « Areios l'Egyptien » dans les Thanatousia de l'Ile des Bienheureux, selon Lucien, *Histoire Véritable*, II, 22, cf. *Etudes Anatoliennes*, 140; j'y reviendrai dans un mémoire *Lucien en son temps*.

<sup>3</sup> Je traite ailleurs de « l'Egyptien » dans la Passion des saintes Perpétue et Félicité.

<sup>4</sup> Cf. le chapitre d'Elien, *Anim.*, 11, 10; on transporte le nouvel Apis à Memphis, ἐνθα φύλτατα ἡθη αὐτῷ καὶ διατριβαὶ κεχαρισμέναι καὶ ἐνθητήρια καὶ δρόμοι καὶ κονίστραι καὶ γυμνάσια καὶ θηλειῶν βοῶν ὠραίων οἶκοι καὶ φρέαρ καὶ κρήνη ποτίμου νάματος.

« Plus vite que moi, personne parmi mes adversaires n'est tombé, plus lentement<sup>1</sup> il n'a couru le stade. Pour le disque je ne l'ai absolument pas touché<sup>2</sup>. Mes pieds, je n'ai jamais eu la force de les soulever pour sauter. Un tors lançait mieux le javelot. Sur cinq épreuves, le premier je fus proclamé cinq fois triplement battu.»

Ce n'est plus l'imagination fantaisiste de certaines pièces précédentes. L'énumération des cinq épreuves a quelque chose de didactique. L'invention se manifeste dans l'hyperbole pour l'insuccès et dans le choix et la place des mots selon des habitudes déjà relevées plus haut.

Le premier vers jusqu'au dernier mot est un éloge: rapidité. La chute comique — sans jeu de mots — est au dernier mot: ἔπιπτεν, la chute du lutteur; nous verrons pour l'épigramme suivante que c'est hautement un terme technique. Τάχιον au début faisait penser à la course; le dernier mot montre que c'était la lutte; la notion était préparée par ἀντιπάλοισιν où le contexte introduit *a posteriori* une nuance étymologique au lieu du sens courant et général d'adversaire. L'adverbe τάχιον s'applique alors aussi à un athlète lourd, « rapide » à l'attaque<sup>3</sup>; l'anonyme de Lucillius est « rapide » à la défaite, à se laisser renverser. Τάχιον, dans un éloge,

<sup>1</sup> Je n'ai pas traduit ὅλως, que je ne comprends pas; autant il est à sa place au vers 3, autant il surprend ici. W. PEEK, dans J. EBERT, *Zum Pentathlon*, 15, n. 5, le supprime et le remplace par βράδιον ἐμοῦ γ' ἔδραμε ou par βράδιον ἐμοῦ τις δράμε.

<sup>2</sup> C'est ainsi du moins que je l'entendrais. Une autre interprétation est courante : JACOBS, *loc. cit.*, 446 : «οὐδὲ ἥγγισα τῷ ὄρῳ, scil. longo intervallo a meta discus cecidit»; Dübner traduit : «disco quidem enim omnino ne accessi quidem scopo»; et il insère une note de Jacobs : «scil. τοῦ σκοποῦ»; Beckby : «ganz bis zum Ziele auch bin ich nicht recht mit dem Diskos gekommen». Sous-entendre τοῦ σκοποῦ me paraît arbitraire. Surtout, «ne pas approcher du but» me paraît d'un ton qui jure avec le reste du distique : ne pas soulever les pieds pour sauter. Chacun des deux distiques forme une unité pour le ton, et les éléments s'y correspondent étroitement.

<sup>3</sup> Cf. Philostrate, *Gymn.*, qualités que révèle la lutte : εὔστροφοί τε γάρ καὶ πολύτροποι καὶ σφοδροὶ καὶ κοῦφοι καὶ ταχεῖς καὶ ὁμότονοι.

s'appliquerait à la course du stade; dans ce contre-éloge, il en a été séparé et c'est *βράδιον* qui prend sa place; mais il y a une subtile correspondance entre le début de l'hexamètre et la fin du pentamètre: *οὗτε τάχιον ... τὸ στάδιον*. Il faut relever aussi les assonances: *τάχιον βράδιον στάδιον*.

Hyperboles dans le second distique pour l'incapacité du pentathle. Le verbe *ἰσχυον οὐδέποτε* est piquant, car il rappelle la « force » des athlètes, un des mots les plus répandus pour eux; les brèves pages du *Gymnastikos* de Philostrate emploient quatorze fois *ἰσχύς* ou *ἰσχύειν*<sup>1</sup>.

« L'autocritique » culmine dans la fin. Suivant le procédé cher à Lucillius, une longue série de mots est un éloge: *πέντε δ' ἀπ' ἀθλῶν πρῶτος ἐκηρύχθην*. *Πρῶτος*, « premier », comme *μόνος*, « seul », est la caractéristique de tout champion, de tout record agonistique: le premier il a remporté ce succès, le premier il a eu cette série de victoires<sup>2</sup>. Le dernier mot seulement retourne l'éloge en critique. Pour cette critique le poète a inventé un mot hautement technique. *Τριαζόμενος* indique la défaite; car, dans la lutte, on le verra plus loin, il faut avoir été renversé trois fois. Cela ne convient plus pour la défaite à la course, au disque et au javelot. Mais

<sup>1</sup> Voir l'index dans l'édition Jüthner.

<sup>2</sup> Le mot se trouve à foison dans les inscriptions agonistiques, on peut dire dans chacune à partir du I<sup>e</sup> siècle a.C. On en trouvera rassemblés des exemples typiques chez M. N. Tod, *Class. Quart.* 1949, *Greek record-keeping and record-breaking*, 111-112 (cf. 107 et 109). Une bonne série de *πρῶτος* pour le même athlète dans *Arch. Eph.* 1966, 109. Il est clair que *πρῶτος* signifie ici, comme dans tous ces documents : je fus le premier à être proclamé (à avoir vaincu). J. EBERT, *loc. cit.*, après avoir ainsi traduit, p. 15, revient là-dessus p. 16 : « Möglich wäre freilich auch die Auffassung von *πρῶτος* 'Erster', d.h. 'Sieger': *πρῶτος* — *πεντετριαζόμενος*, 'Erster' von hinten », vielleicht ist diese Doppeldeutigkeit sogar vom Dichter gewollt ». Même à titre de double sens, cela est à écarter comme n'ayant pas de correspondant dans le formulaire et la conception antique de l'agonistique. On n'est pas « premier », on est « vainqueur ». Le héraut ne proclame pas : « Un tel est premier », mais « Un tel est vainqueur », *Νικᾶι δὲ δεῖνα ἄνδρας πυγμήν*, etc. (j'ai à plusieurs reprises groupé des exemples de cette formule officielle, qui est au présent).

Lucillius insère les défaites du pentathle dans ce mot  $\tauριάζόμενος$ , « vaincu »<sup>1</sup>, et il ajoute  $\piέντε$ , battu dans les cinq épreuves. L'*hapax* est joli<sup>2</sup>. Cette défaite totale, quintuple, fait aussi un contraste comique avec la réalité du pentathle<sup>3</sup>. Avec ses cinq épreuves les victoires partielles pouvaient être très partagées. Aussi l'attribution de la victoire finale obéissait-elle à des règles et combinaisons sur lesquelles on discute encore. Il est probable aussi que le dernier mot (la partie  $\tauριάζόμενος$ ) fait encore une allusion subtile à un terme technique du pentathle:  $\tauριάς$ , le groupe de trois épreuves qui

<sup>1</sup> Cf. J. JÜTHNER, *Philostr.*, p. 207: « Da das Ringen die letzte Übung war und den Ausschlag geben konnte, wird  $\deltaποτριάξαι$  auch bei Pentathlen angewendet, wie dies spätere Grammatiker er härten. Dass sie dabei an einem Zusammenhang des Verbum mit den drei Siegen, die im Fünfkampf eventuell genügten, gedacht hätten, wie Gardiner meint, wird nirgends ausgesprochen und ist mehr als unsicher. Übrigens erhält  $\tauριάζειν$  samt allen Ableitungen schliesslich die metaphorische Bedeutung 'siegen' überhaupt ». Je suis enclin à suivre Jüthner plutôt que les considérations de J. EBERT, *loc. cit.*, 5-6 et 16.

<sup>2</sup> P. SAKOLOWSKI, *Philologus* 1895, 402, disant que le Palatinus donnait là deux mots, concluait: « diese Lesart wollen wir beibehalten, denn viel besser erklärt sich das doppelte  $\piέντε$ , als das wir eine so ungeheuerliche Neubildung annehmen ». Au contraire JACOBS, *Animal.*, 446, citait le jugement de Brunck : « Lepide verbum finxit Lucillius de eo qui in omnibus quinquerum certaminibus victus fuerat ». Cf. DINDORF dans le *Thesaurus* s.v.  $\tauριάσσω$ : « Lucillius verbum finxit quemdam athletem irridens... ». — On peut rapprocher ces titres portés, au III<sup>e</sup> siècle p.C., par un trompette :  $\delta\epsilon\chi\alpha\lambdaυμπιονείχης$ ,  $\delta\omega\delta\epsilon\chi\alpha\lambdaτιονείχης$ ,  $\tauρισκαιδεκαασκληπιονείχης$  (*Klio* 1908, 417).

<sup>3</sup> Il ne faut pas utiliser ce texte pour penser avec Ph. E. LEGRAND, *Dict. Ant. Saglio-Pottier*, s.v. *Quinquertium*, « qu'à un certain moment de la compétition tous les athlètes inscrits concourraient à tous les exercices, à la lutte comme aux autres et qu'ils étaient classés tous ensemble ». D'autres aussi ont utilisé ce texte dans leur reconstitution du déroulement de la quintuple épreuve. J. EBERT, *loc. cit.*, 15-16 a relevé, après d'autres aussi, que Lucillius ne brocardait pas une personne précise ; « dies (personne précise) ist aber schon deshalb wenig wahrscheinlich, weil der Athlet ... anonym bleibt », et « l'épigramme satirique grecque » est dirigée contre des types, non des personnes. Que cette épigramme ne puisse être utilisée comme faisaient Legrand et d'autres, c'est ce qui ressort à plein non pas de l'examen de cette seule épigramme, mais lorsqu'on a étudié l'ensemble des épigrammes agonistiques de cet auteur.

assurait la victoire, soit au cours des cinq épreuves<sup>1</sup>, soit dès le début,  $\tauῇ πρώτῃ τριάδῃ$ , comme dit une inscription de Philadelphie de Lydie<sup>2</sup>.

Comme dans l'épigramme 81, étudiée au début de cette recherche, Lucillius a mis l'éloge dans la bouche de l'athlète lui-même, à la première personne. Cela ironise encore sur les éloges agonistiques à la première personne et met une grande raillerie dans cette proclamation de sa nullité totale par l'athlète lui-même. D'autre part, la satire de Lucillius est si peu personnelle que cette fois il n'a même pas pris la peine d'inventer un nom, Aulus ou Kléombrotos; le pentathle est anonyme.

L'épigramme, ai-je dit, a un ton didactique avec l'énumération des cinq épreuves. Cela aussi est une parodie. Une épigramme bien connue, car elle était attribuée à Simonide, XVI, 3, donnait ce distique:

"Ισθμια καὶ Πυθοῖ Διοφῶν ὁ Φίλωνος ἐνίκα  
ἄλμα, ποδωκείην, δίσκου, ἄκοντα, πάλην.<sup>3</sup>

Deux hexamètres énumèrent aussi<sup>4</sup>:

"Αλμα ποδῶν δίσκου τε βολὴ καὶ ἄκοντος ἔρωὴ  
καὶ δρόμος ἡδὲ πάλη· μία δ' ἐπλεπτο πᾶσι τελευτή.

<sup>1</sup> J. H. KRAUSE, *loc. cit.*, 493, écrivait : « Einmal kommt auch... in ironischer Anwendung das Wort πεντετριαζόμενος vor, und soll hier wahrscheinlich den seltenen Sieg in allen fünf Kampfarten veranschaulichen ». La victoire pouvait n'être acquise qu'à la cinquième épreuve, mais il n'y avait pas une quintuple victoire ; on s'arrêtait après trois victoires de l'un des concurrents.

<sup>2</sup> BUCKLER, *JHS* 1917, 88 (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, n. 82). Cette inscription est capitale pour la question de la victoire au pentathle.

<sup>3</sup> A. HAUVENTTE, *De l'authenticité des épigr. de Simonide* (1896), 145, classe l'épigramme dans le tableau de celles qui « doivent ou peuvent appartenir à Simonide » ; p. 135 : « L'attribution à Simonide ne peut se recommander ici d'aucun autre indice que de ce tour de force qui consiste à faire entrer dans un seul vers le nom de tous les exercices du pentathle. En revanche, nous ne trouvons rien non plus qui permette de récuser sûrement le témoignage de Planude ».

<sup>4</sup> Cité chez KRAUSE, *loc. cit.*, 482, avec la note 10 de la page 481.

La nature même du pentathle invite à ces analyses<sup>1</sup>. Lucillius les a animées par sa satire spirituelle: dans chacune des épreuves, sans exception, son héros fut nul. Précisément pour chaque épreuve du pentathle, il y avait un vocabulaire spécial d'éloge technique. Une inscription au théâtre d'Ephèse honore un pentathle mort à 24 ans<sup>2</sup>; il était ἀπαραδίσκευτον<sup>3</sup>, ἀπαρακόντιστον, ἄλειπτον, c'est-à-dire imbattable au disque, imbattable au javelot et sans doute spécialement à la course<sup>4</sup>. Comme ἀτραυμάτιστος pour l'épigramme précédente, ces termes font le contre-point aux phrases satiriques de Lucilius; celles-ci en sont la parodie.

\* \* \*

Des termes semblables apparaissent dans l'épigramme 163.

Πρὸς τὸν μάντιν "Ολυμπὸν Ὄνήσιμος ἥλθ' ὁ παλαιστὴς  
καὶ πένταθλος "Υἱας καὶ σταδιεὺς Μενεκλῆς,  
τίς μέλλει νικᾶν αὐτῶν τὸν ἀγῶνα θέλοντες  
γνῶναι κἀκεῖνος τοῖς ἱεροῖς ἐνιδών.  
« Πάντες, ἔφη, νικᾶτε μόνον μή τις σὲ παρέλθῃ  
καὶ σὲ καταστρέψῃ καὶ σὲ παρατροχάσῃ. »

<sup>1</sup> Philostrate, *Gymn.*, énumère chacun des Argonautes qui était vainqueur dans les différentes épreuves.

<sup>2</sup> *Ephesos*, II (1913), n. 72 (L. MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, n. 75). Sur la ligne 17, voir *Bull. Epigr.* 1968, 147.

<sup>3</sup> Correction assurée de R. HERZOG dans R. KNAB, *Die Periodoniken* (Diss. Giessen 1934), 15. L'éditeur, R. HEBERDEY, avait donné ἀπαραλίσκευτον, sans explication. Ἀπαραδίσκευτον dans Moretti, mais sans renvoi à l'auteur de la correction. Le mot dans Liddell-Scott-Jones avec renvoi à *Ephesos*; le lecteur est alors surpris.

<sup>4</sup> Sur ce mot, son sens restreint et son sens général pour les vainqueurs de toute catégorie, musiciens et athlètes, voir *Hellenica*, XI-XII, 332-342. L. MORETTI, *loc. cit.*, l'a entendu de la lutte, je ne vois pas pourquoi. De même J. EBERT, *loc. cit.*, 5, parce qu'il a cru à tort que le terme était réservé aux athlètes lourds (avec renvoi à R. KNAB, *loc. cit.*, 13).

Le premier vers est semblable à celui de l'épigramme 161 étudiée plus haut. Simplement le boxeur est remplacé par un lutteur. Comme pour bien montrer sa complète indifférence aux noms et aux personnes, Lucilius a pris le même nom banal, Onésimos, pour le lutteur et le boxeur. Le vers 3 adapte le vers 2 de l'épigramme 161. Κἀκεῖνος, au vers 4, reprend le même mot du vers 3 de celle-ci. Le poète marque ainsi sa volonté de faire une série, des variations sur le thème: réponse du devin ignorant aux athlètes.

Le dernier verbe, presque un *hapax*, s'applique au coureur du stade: « si quelqu'un ne te dépasse à la course ». Le verbe καταστρέφειν s'applique au lutteur, que l'on renverse. Le mot plus général παρέρχεσθαι s'applique alors au pentathle et à ses exercices variés. Si je n'ai pas de parallèles exacts pour ces termes dans le vocabulaire agonistique, c'est assurément par ma faute ou par l'insuffisance actuelle de la documentation<sup>1</sup>.

Les mots κἀκεῖνος τοῖς Ἱεροῖς ἐνιδῶν sont traduits ainsi par Beckby: « der darauf sah in sein Büchlein und sprach ». C'est un contresens par mauvais choix entre deux hypothèses<sup>2</sup>. L'édition Didot traduit bien: « sacris inspectis ».

<sup>1</sup> D'ailleurs παρατρέχειν, comme παρελαύνειν, sont attestés (cf. J. TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, p. 338, n. 4) et τροχάζειν est attesté dans les concours comme τρέχειν, et en prose, que ce soit dans la *Souda* ou dans *I. Priene*, 112, l. 111 (distribution τοῖς τὸν μαχρὸν τροχάσασιν δρόμον). Cf. J. TAILLARDAT, *ibid.*; de même παρέρχομαι au sens de *surpasser* (*Cav.* 277, 330) est usuel depuis Homère (chez Homère avec ποσίν).

<sup>2</sup> JACOBS, *loc. cit.*, écrivait, 470: « τοῖς Ἱεροῖς, astrologiae commentarios ». Plus tard, il développait dans l'édition Dübner: « Ἱερά accipienda esse de victimis, visceribus victimarum, etiam Ausonii imitatio probare videtur. Possint tamen esse sacri libri artis, ut Petosiridis, inter cujus opera memrantur ἐκ τῶν Ἱερῶν βιβλίων ἀστρολογούμενα. Ejus modi libris illius aetatis superstitio utebatur, quam vides ap. Juvenal. VI, 577 seqq. Ammian. Marcell. XXVIII, 1, al. ». W. et H. C. GUNDEL, *Astrologumena* (1966), 199, commentent: « er schaute in seine 'Heiligtümer', — man wird wie bei Properz an Bücher und Globus denken ».

Ce n'est pas à cause d'une imitation faite par Ausone<sup>1</sup>. Le devin s'appelle Olympos dans les deux cas. Le choix de ce nom situe la scène à Olympie. C'est bien naturel puisqu'il s'agit d'athlètes; ceux-ci consultent le devin qui est sur place. Or le mode de divination à Olympie est bien connu. Il n'y a pas proprement un oracle, — sans parler de ces « livres sacrés » partout inconnus.

L'activité des devins d'Olympie est bien claire. Recrutés dans les deux familles des Iamides et des Clytiades, ils examinaient les entrailles des victimes et le feu des sacrifices; ils pratiquaient l'extispicine et l'empyromancie<sup>2</sup>. C'est exactement cela que  $\tauοῦς \iota\epsilonροῦς \dot{\epsilon}\nuιδών$ . A. Bouché-Leclercq l'avait bien compris depuis longtemps<sup>3</sup>.

De nombreuses inscriptions d'Olympie ont donné des listes du personnel du culte qui vont de 36 av. J.-C. à

<sup>1</sup> Il n'est pas question du mode de divination chez Ausone, *Epigr.* 91 (reproduite dans Jacobs), qui a transporté la scène à l'oracle d'Ammon: v. 4, *Hammonem Libyaē consulere deum*.

<sup>2</sup> Cf. A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, II (1879), 333-337 et la note suivante; L. WENIGER, *Archiv Relig.*, 18 (1915), 53-115: *Die Seher von Olympia*.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 336: « Les concurrents qui venaient briguer les palmes olympiques ne manquaient pas de consulter Zeus sur leurs chances, et les vainqueurs au moins devaient se montrer généreux pour ceux qui leur avaient prophétisé la victoire. En prévision du cas, les devins se montraient prodiges d'espérances. L'*Anthologie* (XI, 161, 162, 163) contient quelques plaisanteries assez spirituelles sur les consultations d'Olympie et, en particulier, sur le Klytiade Olympos, nommé dans les tablettes citées plus haut, p. 69 » (connues par Beulé). L. WENIGER, *loc. cit.*, 98-99, a pris très au sérieux l'épigramme de Lucillius, et sans s'occuper de son auteur: « Die Antwort auf solche Fragen wäre an sich leicht gewesen, wenn nicht bald darauf der Erfolg sie hätte zuschanden machen können. Wie man sich zu helfen verstand, lehren die witzigen Verse der Anthologie (XI, 163). Man knüpfte den Ausgang an Vorbedingungen, die ihn sicherte. (Traduction de l'épigramme. Résumé de 161 et 162.) Das ist spöttende Übertreibung eines rationalistisch gewordenen Zeitalters. Aber sie gibt über die Art der Fragen, welche getan wurden, einen Anhalt und zeigt den Weg, wie man sich aus Verlegenheit half. » Même sérieux chez des historiens de l'astrologie; ci-après p. 245, n. 3 et 5.

265 après J.-C.<sup>1</sup>. Les devins y figurent en bonne place, les uns Iamides, les autres Clytiades. On connaît ainsi, parmi les Clytiades, un Olympos fils d'Olympos et un Olympos fils de Dionikos, — parmi les Iamides un Olympos fils de Teisamenos, un Tiberius Claudius Olympos, un Olympiodôros<sup>2</sup>. Ces noms sont naturels à Olympie, où, dans les mêmes listes, un Olympikos est ἐπισπονδορχηστής, un Olympichos καθημεροθύτης, un Olympiôn échanson. Ainsi Lucillius n'a point visé telle ou telle personne<sup>3</sup>, mais le nom Olympos s'applique excellement à « un devin d'Olympie<sup>4</sup> pratiquant la divination d'après les sacrifices »<sup>5</sup>.

\* \* \*

<sup>1</sup> *I. Olympia*, n. 59 à 141, avec introduction col. 135-142. Peu d'additions depuis ; cf. *Bull. Epigr.* 1959, 170, p. 189 au bas. Ces listes ont été étudiées de nouveau par L. WENIGER, *loc. cit.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, col. 866-867 (index).

<sup>3</sup> Dübner se demandait si l'Olympikos de 162 et l'Olympos de 161 et 163 étaient la même personne. De même W. et H. C. GUNDEL, *Astrologumena* (1966), 199; « Mehrfach persifliert Lukillios die dummschlauen Prognosen der Gassenastrologen. Olympos war einer von diesen, und er mag identisch sein mit dem XI 162 genannten Olympikos, der als Seher eine (wohl astrologisch fundiert gedachte) banale Auskunft über eine Seereise nach Rhodos gab. Von ihm erhielt (XI 161) der Boxer Onesimos... die Antwort... Nach XI 163 konsultierten ihn drei Wettkämpfer... gleichzeitig » etc. Olympos et Olympikos n'existent que comme types. Ils ne sont pas présentés comme « des astrologues des rues », mais comme des devins d'Olympie. Les saynètes comiques de Lucillius deviennent des pièces d'archives d'un oracle. Voir ci-dessus 244, n. 3, et la note suivante.

<sup>4</sup> L. WENIGER dit justement, *loc. cit.*, 65. « Wenn in der Anthologie zweimal (XI 161, 163) vor der schlauen Antwort eines Sehers Olympos die Rede ist und die Szene auch in Olympia spielt, so braucht der genannte doch nicht einer der in den Verzeichnissen Aufgeführten zu sein. Der Name kam mehrfach vor und galt als typisch für einen olympischen Opferschauer ».

<sup>5</sup> On ne peut supposer avec F. H. CRAMER, *Astrology in Roman law and politics*, 123, n. 186, que μάντις peut désigner ici un astrologue et que nous aurions alors « une autre épigramme de Lucillius contre l'astrologie catarchique ». Cf. aussi les GUNDEL (ci-dessus), avec cette introduction : « (Lukillios) hat es besonders auf das Treiben der niedern Sterndeuter abgesehen, die er für

L'épigramme 316 concerne un coureur.

Εἰς ἵερόν ποτ' ἀγῶνα Μίλων μόνος ἥλθε ὁ παλαιστής·  
 τὸν δ' εὐθὺς στεφανοῦν ἀθλοθέτης ἐκάλει.  
 Προσβαίνων δ' ὄλισθεν ἐπ' ἴσχίον· οἱ δ' ἐβόησαν  
 τοῦτον μὴ στεφανοῦν, εἰ μόνος ὅν ἔπεσεν.  
 'Ανστὰς δ' ἐν μέσσοις ἀντέκραγεν· « Οὐχὶ τρί' ἐστίν,  
 ἐν κεῖμαι· λοιπὸν τἄλλα μέ τις βαλέτω. »

M. Beckby a commenté: « Milon: vers 510 av. J.-C.; vgl. II, 230. Seul: il ne trouva aucun adversaire. Pour vaincre, on devait renverser trois fois l'adversaire.» Un spécialiste du sport antique, Julius Jüthner, parlant de la victoire ἀκονιτί, écrivait: « La couronne était accordée sans combat à celui qui était seul à concourir. Une épigramme de Lucillius, *A.P.*, XI, 316, se rapporte à un tel cas, dont d'ailleurs on ne peut préciser la date et le lieu.»<sup>1</sup> Ailleurs il commentait<sup>2</sup>: « Les spectateurs pouvaient n'être pas contents parce que leur échappait le spectacle palpitant d'un combat intéressant. D'où l'anecdote, d'ailleurs anachronique, concernant le puissant lutteur Milon de Crotone (VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), qui s'était seul inscrit et devait ainsi être couronné ἀκονιτί, mais qui, en avançant, trébucha et tomba. Le peuple voulait empêcher qu'il fût couronné parce que, sans adversaires, il était tombé. Mais il cria... », etc.

Nous en avons déjà assez vu sur les noms de personnes dans Lucillius. Aucun n'est tiré de la réalité. Le lutteur Milon n'est pas un contemporain de Lucillius et ce n'est pas un incident de la carrière du grand Milon de Crotone<sup>3</sup>. Lucillius a mis le comble à sa satire de la couronne ἀκονιτί, à ce

völlige Ignoranten hält und ablehnt» et la suite (cf. la note précédente). Nulle part Lucillius ne connaît de bons astrologues à un niveau supérieur.

<sup>1</sup> Philostratos *Über Gymnastik* (1909), p. 208.

<sup>2</sup> Glotta, 29 (1941), 73-77: 'Ακόνιτον-ἀκονιτί.

<sup>3</sup> J. EBERT, *Zum Pentathlon*, 3, n. 2, écrivait lui aussi : « Epigramme auf Milo », ce qui désigne évidemment Milon de Crotone.

sketch spirituel bourré d'allusions aux détails agonistiques, en affublant son héros imaginaire du nom prestigieux du plus grand ancêtre des lutteurs: Milon. Mais son « Milon » étant « un quidam » parmi les lutteurs, il l'a présenté expressément en ajoutant, en fin de vers: ὁ παλαιστής<sup>1</sup>.

La scène n'est pas placée à Olympie, mais dans une ville indéterminée où se célèbre un concours « sacré »: εἰς ιερόν ποτ' ἀγῶνα<sup>2</sup>. « Dans un concours sacré, un jour Milon se présenta seul, le lutteur, et aussitôt l'athlothète l'appelait pour le couronner. » C'est exactement la victoire ἀκονιτί, c'est-à-dire sans s'être saupoudré de poussière par-dessus l'huile pour le combat. J'ai donné ailleurs une liste des études essentielles sur ce genre de victoire, en reprenant une inscription de Rhodes pour un coureur<sup>3</sup>, qui a « reçu » le *dolichos* hommes aux Isthmia parce que personne des adversaires n'a consenti à lutter contre lui; c'était la première fois que cela arrivait dans ce concours et cette épreuve, "Ισθμια ἄνδρας δόλιχον μόνος ἀπολαβὼν<sup>4</sup> ἀπ' αἰῶνος διὰ τὸ μηδένα θελῆσαι τῶν ἀνταγωνιστῶν ἀγωνίσασθαι. Philostrate, *Gymn.*, 11, explique que la victoire *akoniti* est réservée aux lutteurs<sup>5</sup> et il en trouve une justification dans le rapport, dans les diverses épreuves gymniques, entre l'entraînement et le déroulement de l'épreuve elle-même<sup>6</sup>. Comme on connaît des

<sup>1</sup> Cela était vu par A. LINNENKUGEL, *loc. cit.*, 65: « quod igitur athletae inhabili hoc nomen imponit, eo carminis salem augeri planum est ». La finale ἥλθ' ὁ παλαιστής déjà au n° 163, ci-dessus.

<sup>2</sup> Pour le ποτε, voir le commentaire de l'épigramme suivante sur le coureur Marcus.

<sup>3</sup> *Arch. Ephem.* 1966, *Deux inscriptions agonistiques de Rhodes*, 169-170. Pour le nom de ce Rhodien d'après un autre fragment, voir *Bull. Epigr.* 1967, 411.

<sup>4</sup> Dans la liste d'Africanus, pour la 147<sup>e</sup> olympiade (192 a.C.), πάλην Κλειτόστρατος 'Ρόδιος, δις τραχηλίζων ἀπελάμβανεν.

<sup>5</sup> Chap. 11 : παγκράτιον γοῦν καὶ πυγμὴν ἀκονιτί στεφανοῦν δεινὸν ἡγούμενοι τὸν παλαιστὴν οὐκ ἀπελαύνουσιν, ἐπειδὴ ὁ νόμος τὴν τοιάνδε νίκην μόνη ξυγχωρεῖν φησι τῇ γυρᾱͅ καὶ ταλαιπώρῳ πάλῃ.

<sup>6</sup> Il conclut : ὅθεν Ἡλεῖοι στεφανοῦσι τὸ γυμναστικάτατον καὶ μόνον τὸ γεγυμνάσθαι.

exemples de boxeurs et de pancratiastes vainqueurs *akoniti*, on a admis qu'il y avait une erreur et que peut-être Philostrate s'en tenait à une règle ancienne<sup>1</sup>. On peut se demander s'il n'est pas normal de distinguer deux cas dans la victoire *akoniti*: l'athlète est seul à se présenter, — ou bien plusieurs athlètes se sont inscrits et sont présents, mais ils renoncent à combattre devant la supériorité de l'un d'eux. Ce second cas est celui du coureur rhodien comme d'autres athlètes<sup>2</sup>. Je croirais volontiers qu'aux lutteurs était réservé d'être vainqueurs *akoniti* même quand il ne s'était présenté qu'un seul concurrent. Telle est en tout cas la situation dans l'épigramme de Lucillius et il s'agit précisément d'un lutteur; le mot παλαιστής, en fin de vers, devient plus important et c'est un détail technique.

Comme, en avançant, le lutteur trébuche et tombe, la foule demande par des cris qu'on ne le couronne pas, εἰ μόνος ὅν ἔπεσε, « puisque, étant seul, il est tombé ». Cette réprobation ne s'applique pas seulement à une chute maladroite d'un athlète<sup>3</sup>. Elle tire sa force, et l'humour de Lucillius aussi, de ce que πίπτειν est un terme rigoureusement technique pour le lutteur qui « est renversé ». On peut dire de Milon à la fois: « il est tombé » et « il a été tombé ».

<sup>1</sup> J. JÜTHNER, *Glotta*, 29 (1941), 74-75 (« doch ist dies ein Irrtum »); *Philostr. Gymn.*, pp. 207-208 (hypothèse d'une loi périmée).

<sup>2</sup> Cf. *Arch. Eph.*, 110, avec les exemples que j'ai rassemblés (cf. *Hellenica*, VII, 110): ἀπειπόντων τῶν ἀντιπάλων, — Μαρκιανὸν νικήσαντα πάλην ὃν ἀποδυσάμενον παρητήσαντο οἱ ἀνταγωνισταί. Il vaut la peine, pour cette dernière phrase, de rapprocher un passage de Saint Jean Chrysostome (dans KRAUSE, *loc. cit.*, 408, n. 8), sur les athlètes qui arrivent dans leur manteau; ἀλλ' ὅταν αὐτοὶ δίψαντες γυμνοὶ πρὸς τὰ σκάμματα ἔλκωνται (?) τότε μάλιστα τοὺς θεατὰς τῇ τῶν μελῶν ἀναλογίᾳ πάντοθεν ἐκπλήττουσιν, οὐδενὸς αὐτὴν ἐπισκιάσαι δυναμένου λοιπόν. Pour μόνος παροδεύσας dans deux inscriptions d'athlètes, cf. *Bull. Epigr.* 1968, 147.

<sup>3</sup> Le thème de la chute intempestive est utilisé par Lucillius n. 254: le pantomime, en jouant le rôle de Capanée, est tombé, mais à contre-temps: καὶ πάλιν ὅν Καπανεὺς ἐξαπίνης ἔπεσες; cf. O. WEINREICH, *Epigramm und Pantomimus* (*Sitz. Ak. Heidelberg*, 1944-48, I), 88 et 91.

On verra plus loin des passages de Philostrate, de Simonde, de Philippe de Thessalonique, d'Aristophane<sup>1</sup>. Cet emploi technique donne une grande force à des comparaisons. Chez Plutarque, *Pericl.*, 8, 5, on demande à Archidamos qui lutte le mieux, Périclès ou lui, αὐτὸς ἡ Περικλῆς παλαίει βέλτιον; le roi de Sparte répond: « lorsque je l'ai renversé à la lutte (ὅταν ἐγὼ καταβάλω παλαίων) »<sup>2</sup>, lui, contestant qu'il soit tombé, remporte la victoire en persuadant les spectateurs (ἐκεῖνος ἀντιλέγων ὃς οὐ πέπτωκε νικᾷ καὶ μεταπείθει τοὺς ὄρῶντας). Dans l'*Âne* du pseudo-Lucien, chaque terme employé par la jeune Palaistra est emprunté à la lutte, aux παλαίσματα; à un moment elle donne cet ordre (chap. 10): εἴτα ἄφες αὐτόν πέπτωκε γὰρ καὶ λέλυται καὶ ὕδωρ ὅλος ἔστι σοι ὁ ἀνταγωνιστής. L'épitaphe métrique d'un pédo-tribe à Hermoupolis joue sur le mot: [έξ]εδίδαξεν... ἐφήβους / πάντας νικῆσαι μηδὲ πεσεῖν ἐπὶ γῆν, / ἀλλὰ πεσὼν αὐτὸς Θανάτου κρατεραῖς παλαμαῖς<sup>3</sup>.

Aussi un éloge du lutteur est-il le terme technique ἀπτώς ou ἀπτωτος, « non renversé », « intombable ». Hésychius le cite: ἀπτωτον· τὸ μὴ πῖπτον, ἀλλ' ἔστος. Cela ne permettrait pas de voir son emploi technique pour la lutte. Cet emploi nous le suivons à travers l'époque hellénistique et romaine<sup>4</sup> par un texte technique et surtout par des inscriptions<sup>5</sup>. Phlégon de Tralles, dans une liste d'olympioniques pour

<sup>1</sup> Pour Lucilius lui-même, voir ci-dessus l'épigramme 84 sur le pentathle.

<sup>2</sup> Καταβάλλειν est un terme technique fréquent pour la lutte.

<sup>3</sup> E. BERNAND, *Bull. Inst. Fr. Caire*, 60 (1960), 145, v. 9-10, p. 147.

<sup>4</sup> Déjà dans Pindare, *OI.*, IX, 93, pour le lutteur Epharmostos d'Oponte à Olympie: φῶτας δ' ὀξυρεπεῖ δόλῳ ἀπτωτὶ δαμάσσαις.

<sup>5</sup> On trouve quelques renvois sporadiques et insuffisants dans J. JÜTHNER, *Philostr. Gymn.*, p. 207; *PW* s.v. *Palè* (1949); R. KNAB, *Die Periodoniken* (Diss. Giessen 1934), 10-11; spécialement insuffisant, W. PEEK, *Wiss. Z. Halle* 1962, 997, et J. EBERT, *Zum Pentathlon*, 3, n. 3; rien dans L. MORETTI, *Iscr. agon. gr.* Liste presque complète dans CHR. HABICHT (voir ci-après), 220, n. 8.

72 av. J.-C., nomme Ἰσίδωρος Ἀλεξανδρεὺς πάλην ἀπτωτὸς περίοδον<sup>1</sup>. Alcée de Messène, *A.P.*, IX, 588, célébrant les trois victoires à Némée de Kleitomachos de Thèbes, chante ainsi sa victoire à la lutte, l. 5-6: τὸ τρίτον οὐκ ἐκόνισεν ἐπωμίδας, ἀλλὰ παλαίσας / ἀπτῶς τοὺς τρισσούς Ἰσθμόθεν εἶλε πόνους<sup>2</sup>. Au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. aussi un citoyen de Colophon ἀπτῶς εἶλε πάλης ἀθλον ὀλυμπιάδι<sup>3</sup>. Au II<sup>e</sup> siècle, sur une base de Lindos: τὰμ βαρύχειρα πάλαν, Ζεῦ Ὁλύμπιε, σὸν κατ' ἀγῶνα / ἀπτῶτ' ἀγγέλλω παῖδα κρατεῖν Ῥόδιον, κτλ<sup>4</sup>. Aussi à Priène: ἀνίκα τοὺς τρισσούς συνομάλικας εἰς κόνιν [ἀ]πτῶς / ἥρεισα τέχναι γαῦρος οὐ κ[ε]νᾶι γεγώς<sup>5</sup>. On passe à la prose avec la base de statue à Olympie (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) de Léon fils de Myônidès, νικάσας πάλαν ἀπτῶς<sup>6</sup>. On est à la fin de l'Antiquité, entre 384 et 392, avec la statue à Rome de Ἰωάνης παλαιστὴς Σμυρναῖος ἀπτωτὸς<sup>7</sup>. Entre ces deux derniers, les témoignages sont nombreux dans les inscriptions d'Asie Mineure. Un olympionique de Mylasa avait vaincu à la lutte dans les mêmes conditions: στεφανωθέντος Ὁλύνπια παῖδας πάλ[ην] πρώτου καὶ μόνου ἀπτῶτος καὶ ἀμε-

<sup>1</sup> Photius, *Bibl.*, 97; *F. Gr. Hist.*, II B, 257, fr. 12. J'ai signalé dans *Noms indigènes de l'Asie Mineure*, 211, n. 3, que le récent éditeur de Photius, R. Henry, avait pris ἀπτωτὸς pour un nom de personne. Ainsi faisait aussi le *Thesaurus* de Dindorf, mais en un temps où la documentation n'était pas comparable à celle de 1960. La bonne interprétation déjà par exemple dans l'édition de la liste des olympioniques d'Africanus par I. RUTGERS (Leyde, 1862), p. 79, n. 2, d'après l'édition Bekker.

<sup>2</sup> Cf. *Hellenica*, XI-XII, 348-349. J'allège ci-dessus et ci-après d'autres passages de cette épigramme.

<sup>3</sup> *Rev. Phil.* 1957, 23.

<sup>4</sup> *I. Lindos*, n. 699, vers 1-2 (W. PEEK, *Hermes* 1942, 249 sqq.; L. MORETTI, *Iscr. gr. agon.*, n. 47). Pour le vers 6, cf. W. PEEK, *Wiss. Z. Halle*, 1962, 997, n. 8.

<sup>5</sup> *I. Priene*, 268 (MORETTI, *loc. cit.*, n. 48). Cf. sur γαῦρος *Hellenica*, II, 239; XI-XII, 343, n. 3.

<sup>6</sup> CHR. HABICHT, *Olympia-Bericht*, VII, 218 (cf. *Bull. Epigr.* 1962, 153), l. 2; cf. p. 220. Un petit fragment avec ἀπτω- dans *I. Olympia*, 183, l. 3.

<sup>7</sup> *IG*, XIV, 1106. Sauf ces mots, le reste de l'inscription est en latin, Dessau, *I. L. Sel.*, 5165.

σολαβήτου καὶ ἀνυφέδρου<sup>1</sup>. L'abondance des concours locaux dans l'Asie Mineure méridionale nous vaut une série de ἄπτωτοι à Xanthos<sup>2</sup>, à Kadyanda<sup>3</sup>, à Nisa<sup>4</sup>, à Phasélis<sup>5</sup>, à Termessos de Pisidie<sup>6</sup>, à Korakésion de Cilicie<sup>7</sup>. Ainsi le cri et la critique « ἔπεσεν » prend toute sa valeur pour qui pense au titre et à l'acclamation pour les lutteurs ἄπτωτος, ἄπτώς, comme on l'a vu pour ἀτραυμάτιστος.

Notre Milon est tombé sur la hanche, ἐπ' ἵσχίον. On en a conclu que la défaite était acquise quand le lutteur était tombé sur la hanche aussi bien que sur le dos<sup>8</sup>. La chute sur le dos est nécessairement une défaite<sup>9</sup>, comme

<sup>1</sup> J'ai établi ce texte dans *Etudes Anatoliennes*, 537, en utilisant une copie publiée de G. Cousin (1898). L. MORETTI, *Olympionikai* (1957), n. 957, n'a connu que l'édition Waddington, 363.

<sup>2</sup> *TAM*, II, 301 : ἀγωνισάμενον ἀνδρῶν πάλην . . . νεικήσαντα καὶ ἐκβιβάσαντα κλήρους ἐννέα (cf. *Hellenica*, VII, 108), ἄπτωτον; formules analogues n. 302, 304, 305, pour παίδων ou ἀνδρῶν.

<sup>3</sup> *TAM*, II, 677: νεικήσας παίδων πάλην ἄπτωτος ἐκβιβάσας κλήρους η' ἀγῶνος ἐτησίου, κτλ.

<sup>4</sup> *TAM*, II, 741: νεικήσας παίδων πάλην ἄπτωτος ἀμεσολάβητος (cf. ci-après) θέμιδος, κτλ.

<sup>5</sup> *TAM*, II, 1206: νεικήσας παίδων πάλην ἐνδόξως ἀγῶνος Παλλαδείου et, à la fin, ἄπτωτος, ἀμεσολάβητος; n. 1207, avec ἀνδρῶν πάλην.

<sup>6</sup> *TAM*, III, 41: νεικήσας θέμιν παίδων πάλην ἄπτωτος (pour « couronner l'empereur Commode », cf. *Rev. Phil.* 1957, 22); 170, de même.

<sup>7</sup> AD. WILHELM, *Reisen in Kilikien*, p. 137, n. 224: νεικήσας παίδων πάλην ἄπτώς ἀγῶνος θέμιδος, κτλ.

<sup>8</sup> Ainsi J. JÜTHNER, *Philostr. Gymn.*, p. 213 : « mit der Rückseite des Rumpfes, die Hüfte mitgerechnet »; dans *PW* s.v. *Palè*, 83 ; H. I. MARROU, *L'éducation dans l'antiquité*, 189 : « qu'il touchât le sol du dos, de l'épaule ou de la hanche, peu importait ». La hanche est alléguée uniquement d'après notre épigramme.

<sup>9</sup> Un bon texte poétique dans l'épigramme de Philippe de Thessalonique, *A.P.* XVI, 25, pour le lutteur Démostratos de Sinope, six fois vainqueur à l'Isthme : οὗ κατ' εὔγυρον πάλην ψάμμος πεσόντος νῶτον οὐκ ἐσφράγισεν, le sable n'a jamais porté l'empreinte de son dos ; encore un qui était ἄπτωτος. Pour

l'épaule<sup>1</sup>. On a discuté pour savoir si tomber sur les genoux était la défaite ou si le combat continuait. Je comprends comme J. Jüthner le vers de Simonide pour Milon de Crotone: ὅς ποτὶ Πίση ἐπτάκις νικήσας ἐς γόνατ' οὐκ ἔπεσεν; Milon n'est même pas tombé sur les genoux<sup>2</sup>. Cette théorie permet d'entendre pleinement le passage de l'*Âne*, 10, sur la seconde partie de la lutte (*εὔτονος παλαιστῆς*) avec Palaistra, πεσοῦσα ἐπὶ τοῦ λέχους εἰς γόνυ<sup>3</sup>.

L'épigramme de Lucillius ne peut servir de témoin sérieux. C'est un effet comique que cette chute sur la hanche. Ce Milon tombe tout seul, il s'étale. Mais il ne tombe même pas sur les genoux; maladroitement il tombe sur le côté. Lucillius parodie ainsi le vers de Simonide sur le Milon authentique: οὐκ ἔπεσεν εἰς τὰ γόνατα. Son Milon, il le fait tomber sur la hanche. Cette chute est d'autant plus ridicule que la hanche est chez les lutteurs une partie du corps très importante, qui, selon Philostrate, doit être souple et

κατ' εὔγυρον πάλην je ne comprends pas ce que signifie la traduction de Beckby : « bei des Ringens Rundgang ». Dübner entend : « in versatili luctu ». Ce n'est pas le sens, mais : « la lutte aux belles courbes ». Le mot γυρός est attaché à πάλη dans Philostrate, *Gymn.*: τῇ γυρῷ καὶ ταλαιπώρῳ πάλη (p. 140, l. 25); la lutte γυρά τε εἰκότως εἰληται· γυρὸν γὰρ πάλης καὶ τὸ ὄρθον (p. 142, l. 12 sqq.), νῶτα δὲ χαρίεντα μὲν ὄρθα, γυμναστικώτερα δὲ τὰ ὑπόγυρα, ἐπειδὴ καὶ προσφυέστερα τῷ τῆς πάλης σχήματι γυρῷ τε ὅντι καὶ πορεύοντι (p. 162, l. 20-22). Dans Héliodore, 10, 31, 3, Théagène se prépare à la lutte contre l'Ethiopien, καὶ ὕμους καὶ μετάφρενα γυρώσας.

<sup>1</sup> Cf. Aristophane, *Cavaliers*, 571 sqq. : εἰ δέ που πέσοιεν εἰς τὸν δόμον, κτλ. Dans Héliodore, Théagène renverse l'Ethiopien sur le ventre, 10, 32, 3 : ἐφαπλῶσαι τῇ γῇ τὴν γαστέρα κατηγάκασε. Voir la note 3.

<sup>2</sup> Simonide, *Anth.*, XVI, 24. Cf. J. JÜTHNER, *loc. cit.*, p. 212, contre Gardiner ; approuvé par O. WALTER, *Rh. Mus.*, 93 (1950), 176. Je ne comprends pas comment A. HAUVENTTE, *loc. cit.*, 142, tire de cette expression « le caractère plaisant de l'épigramme » et « l'ironie de toute la pièce ».

<sup>3</sup> Dans Héliodore, ce n'est pas la fin du combat lorsque Théagène a forcé l'Ethiopien à s'agenouiller, ἐς γόνυ τε ὄκλάσαι βιασάμενος. Mais je n'utilise pas ce texte ; Héliodore annonce un combat de lutte, mais il paraît décrire un combat de pancrace.

mobile<sup>1</sup>. Ce Milon tombe précisément sur la hanche; c'est complet pour un Milon! D'autre part, je rapproche un vers de Callimaque dans l'*Hymne à Apollon*, 78-79: à la fête annuelle de la τελεσφορίη<sup>2</sup>, πολλοὶ / ὑστάτιον πίπτουσιν ἐπ' ισχίον, ὡς ἄνα, ταῦροι. Notre lutteur qui a trébuché tombe comme une victime de sacrifice qui s'effondre.

D'où les cris de protestation de la foule. Milon se relève et riposte, ἀντέκραγεν<sup>3</sup>. Sa réponse rappelle une règle essentielle de la lutte: il faut avoir été renversé trois fois, τριαγμός. A Olympie, dit Philostrate, *Gymn.*, 11, il faut pour la lutte trois combats et trois chutes: τῷ παρ' αὐτοῖς ἀγωνίζεσθαι τρίς, ἐπεὶ δεῖ τοσούτων διαπτωμάτων. C'est une règle générale: *luctator ter abjectus perdidit palmam*, écrit Sénèque, *De benef.*, 5, 9<sup>4</sup>. Κεῖσθαι comme βάλλειν et καταβάλλειν sont des termes techniques de la lutte<sup>5</sup>. La triple victoire à la lutte explique une métaphore dans deux passages d'Aris-

<sup>1</sup> Chap. 35 (p. 162, l. 25 sqq.): τὸ δὲ ισχίον οὗτον ἀξονα ἐμβεβλημένον τοῖς ἄνω τε καὶ κάτω μέλεσιν ὑγρόν. (souple; terme fréquent dans l'athlétisme) τε εἶναι καὶ εὔστροφον καὶ ἐπιστρεφές. Au contraire, chez le boxeur, la hanche est εὐπαγές, βέβαιον (*ibid.*, chap. 34; p. 160, l. 8-9). A ce propos, je noterai que dans Liddell-Scott-Jones, comme ailleurs aussi, l'adjectif εὐτσχιον n'est pas exactement traduit par « aux belles hanches » dans *A.P.*, V, 116 et dans *I. Priene*, 317, les deux témoignages de cet adjectif. Il me faudra en traiter en expliquant ce disque en terre cuite de Priène avec ses trois inscriptions, dont la troisième n'est pas comprise, non plus que le passage de l'*Ἀνε*, 10; c'est proprement un disque oraculaire, oracle analogue, mais avec un autre ton, à celui d'effeuiller la marguerite. Ces passages sont clairs (*γονάτιον* signifie le genou, et non pas l'aine) si l'on rapproche divers textes, notamment l'*Onirocritique* d'Artémidore, et aussi les lampes romaines.

<sup>2</sup> Les inscriptions de Cyrène ont apporté une série de témoignages sur ce sacrifice.

<sup>3</sup> Textes sur les cris du public dans les concours dans H. J. KRAUSE, *Olympia* (1838), 192, n. 10; *Gymnastik*, 414, n. 16, avec Lucien, *Anacharsis*, 16: ἐπικεκραγότες τοῖς παλαίουσι; cf. *ibid.*, 12, ἐπαινῶν καὶ ἐπιβοῶν καὶ ἐπικροτῶν. Sur le combat des boxeurs Kleitomachos et Aristonikos à Olympie dans Polybe, 27, 9, cf. *Rev. Phil.* 1957, 25-26.

<sup>4</sup> Cf. surtout J. JÜTHNER, *loc. cit.*, pp. 207 et 212-213.

<sup>5</sup> Cf. Aristophane, *Nuées*, 126: ἀλλ' οὐδ' ἐγὼ μέντοι πεσών γε κείσομαι.

tophane<sup>1</sup>. N'ayant pas d'adversaire, il est plaisant que notre lutteur invite « quelqu'un » à le faire tomber deux autres fois. Ainsi se termine de façon spirituelle et imprévue cette épigramme, qui a été une satire de la victoire *akoniti* des lutteurs. En lisant cette apostrophe comique, on comprend le sel qu'il y avait à la mettre dans la bouche de l'illustre Milon de Crotone.

Je traduirais ainsi les deux derniers distiques: « Mais en s'avancant il trébucha et tomba sur la hanche. Les autres de crier de ne pas le couronner, puisque, étant seul, il était allé au sol. Se redressant au milieu il riposta en criant: Cela ne fait pas trois; je ne suis par terre qu'une fois; et puis, que quelqu'un vienne me renverser les autres fois. »

\* \* \*

C'est une autre parodie d'un thème agonistique et d'un éloge que l'épigramme 85 sur le coureur à la course armée Marcus.

Νύκτα μέσην ἐπόησε τρέχων ποτὲ Μάρκος ὁ πλίτης  
 ὡστ' ἀποκλεισθῆναι πάντοθε τὸ στάδιον.  
 Οἱ γάρ δημόσιοι κεῖσθαι τινα πάντες ἔδοξαν  
 δπλίτην τιμῆς εἴνεκα τῶν λιθίνων.  
 Καὶ τί γάρ; εἰς ὥρας ἡνοίγετο· καὶ τότε Μάρκος  
 ἦλθε προσελλείπων τῷ σταδίῳ στάδιον.

<sup>1</sup> J. TAILLARDAT, dans son indispensable ouvrage *Les images d'Aristophane* (1962), p. 103, par. 194, range parmi les « métaphores diverses » le passage des *Acharniens*, 994: ἡ πάνυ γερόντιον ἵσως νενόμιμας με σύ; ἀλλά σε λαβὼν τρία δοκῶ γ' ἂν ἔτι προσβαλεῖν. Ce « trois fois » est emprunté très exactement au langage de la lutte avec son triple combat pour la victoire; justement προσβολή est du vocabulaire athlétique (J. TAILLARDAT, *ibid.*, 336, pour *Cavaliers*, 387 sqq., dans les « métaphores sportives »; cf. H. J. KRAUSE, *Gymnastik*, 510, n. 8; 1042). De même pour *Oiseaux*, 1256: οὕτω γέρων ὃν στύομαι τριέμβολον.

La traduction de Beckby, on le verra, ne rend compte exactement d'aucun des mots du premier vers<sup>1</sup>. L'épigramme est la satire de l'éloge de la longueur du combat, du combat tout le jour, du combat jusqu'à la nuit.

Le boxeur Mélancomas combattit souvent « tout le jour, dans la saison la plus rude de l'année », δι’ ὅλης τῆς ἡμέρας<sup>2</sup>, et il pouvait lasser un adversaire, sans être frappé et sans frapper, pendant deux jours<sup>3</sup>. Le décret des Eléens pour le pancratiaste Rufus de Smyrne<sup>4</sup>, après avoir exalté son mépris de la vie, le loue ainsi: « il a tenu jusqu'à la nuit et à l'arrivée des astres, entraîné à combattre le plus longtemps par l'espoir de la victoire », μέχρι τῆς νυκτὸς ὡς ἀστρα καταλαβεῖν. Le comique est dans le transfert de catégorie: du boxeur ou du pancratiaste au coureur<sup>5</sup>.

Alors commence la fantaisie de l'hyperbole. On ferme le stade à la nuit. Le coureur est si immobile que les employés du stade le prennent pour une de ces statues d'athlètes consacrées à Zeus qui peuplent l'Altis; naturellement il y avait parmi elles de ces statues de vainqueurs à la course armée<sup>6</sup>. Il y a là un détail qui évoque les réalités du sanctuaire d'Olympie, comme on le voit aussi pour les offrandes de casques et pour les devins du sanctuaire.

Le vers 4 introduit encore une malice et une allusion railleuse. On croit qu'il y a là un hoplite: κεῖσθαι τινα δπλίτην, avec le verbe κεῖσθαι, qui convient pour des statues ou des défunts; τιμῆς ἔνεκα, une de ces statues

<sup>1</sup> « Neulich tränierte der Marcus im Waffenlauf bis in die Nachtzeit.»

<sup>2</sup> Dion Chrysostome, *Or.* 27, 4.

<sup>3</sup> Voir ci-dessus.

<sup>4</sup> *Sylloge*<sup>3</sup>, 1073, avec mon commentaire et le rapprochement, déjà fait par Dittenberger, de l'épigramme de Lucillius dans *Hellenica*, XI-XII, 336-337.

<sup>5</sup> Déjà bien marqué par Dittenberger, cité dans *Hellenica*.

<sup>6</sup> Cf. notamment W. HYDE, *De Olympionicorum statuis a Pausania comemoratis* (Halle, 1903).

honorifiques. Et puis,  $\tauῶν λιθίνων$ , en fin de vers: un de ces hoplites de pierre. Après  $\tauιμῆς ἐνεκα$  l'expression  $\tauῶν λιθίνων$  n'est pas des plus élogieuses. Les plus appréciées de ces statues sont en bronze, et non en marbre. Ici il n'est même pas question de marbre, mais de pierre. Le mot  $λιθινος$  a été choisi parce que Marcus n'avance pas plus que « s'il était en pierre ». On rejoint ici une critique et une ironie que Lucilius a lui-même employées deux fois pour un pantomime, qu'il a appelé Ariston<sup>1</sup>. Ce « danseur », son père l'a taillé dans quels arbres, l'a extrait de quelles carrières de pierre meulière? il est tellement en bois ou en pierre qu'il est l'original vivant de Niobè,  $Νιόβης ἔμπνοον ἀρχέτυπον$ , le rôle qu'il jouait. Lucilius, identifiant l'artiste à son rôle, lui dit alors: «qu'avais-tu besoin de rivaliser avec Létô (et, comme punition d'être changé en pierre, sujet du spectacle)? n'aurais-tu pas été de toi-même en pierre?»  $καὶ σὺ τι Λητοῦ / ἥρισας; οὐ γὰρ ἀν ἦς αὐτομάτως λιθινος;$  telle est la conclusion. Dans l'épigramme 254, autre histoire sur le pantomime. Lucilius reprend en un vers ce motif, cette fois sous forme de compliment ironique et sans insister (v. 3): tu as bien joué tes deux premiers rôles; «en dansant la Niobé tu te tenais comme une pierre»,  $τὴν μὲν γὰρ Νιόβην ὀρχούμενος, ὡς λιθος ἔστης.$  Un pantomime «raide comme la pierre», alors que ce danseur doit être tout souplesse et comme désarticulé, — on l'en louait —, c'est une âpre condamnation; qu'il soit ainsi dans le rôle de Niobé, c'est une ironie très drôle. Le «pantomime en pierre», qui joue la Niobé, fut répété d'après Lucilius par le Pseudo-Ausone et par Palladas, qui y ajouta «le pantomime en bois» pour jouer la Daphné<sup>2</sup>. Voilà le cadre où entre l'allusion au «coureur en pierre».

<sup>1</sup> Ces deux morceaux ont été bien étudiés par O. WEINREICH, *Epigramm und Pantomimus* (*Sitz. Ak. Heidelberg, Phil. Hist. Kl.*, 1944-1948, I), 84-90. Pour le nom d'Ariston voir ci-après p. 277.

<sup>2</sup> Tout cela dans O. WEINREICH, *loc. cit.*, 90-97, avec aussi des auteurs modernes.

La farce du coureur tellement immobile qu'on le prend pour une statue<sup>1</sup> a été reprise avec variation très originale dans l'épigramme 259, sur « le cheval thessalien » d'Erasistratos (voir ci-après): ce cheval ne pouvant absolument pas bouger, comme un cheval de bois, le poète conseille d'en faire une offrande à quelque dieu (v. 5): ὅν στήσας ἀνάθημα θεοῦ τινός, εἰ προσέχεις μοι, et avec l'orge, nourriture d'un cheval, ainsi économisée de faire de la tisane pour les enfants<sup>2</sup>.

L'hyperbole, introduite par καὶ τί γάρ<sup>3</sup>, devient bouffonne. Le stade est rouvert un an après: notre Marcus se présente: il y avait un stade à parcourir, il s'en faut encore d'un stade complet<sup>4</sup>.

Toute cette histoire est introduite par un premier vers chargé d'allusions et de parodies: Νύκτα μέσην ἐποίησε τρέχων ποτὲ Μάρκος ὁ πλίτης. L'anecdote est reportée dans un vague passé, ποτέ<sup>5</sup>. La place des mots donne une suite de surprises parodiques par allusion à des termes techniques. Le premier

<sup>1</sup> Il est amusant encore de constater, par hasard, que le thème « athlète et statue », pourra constituer un éloge. Saint Jean Chrysostome parle « des athlètes olympiques debout au milieu du théâtre en plein midi, sur la piste comme dans un four, et recevant les rayons du soleil sur leur corps nu, comme des statues de bronze », ὥσπερ τινὰς ἀνδριάντας χαλκοῦς, – de bronze.

<sup>2</sup> V. 6 : τὰς κριθὰς ποίει τοῖς τεκνίοις πτισάνην.

<sup>3</sup> Scaliger, suivi par Jacobs, corrigeait ces syllabes. Elles ont été conservées par Dübner et les autres. L'expression se retrouve chez Lucillius dans le n° 184 sur le voleur brûlé vif. Aussi n. 91. Dans une épigramme agonistique, cf. les derniers vers de *I. Magnesia*, 181 (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 71 b) : Καὶ τί γάρ; ἐν σταδίοις πᾶσιν ἀλειπτος ἔφυν (cf. *Hellenica*, XI-XII, 340).

<sup>4</sup> Voir mes observations ci-après pour l'attribution à Lucillius du n° 86 sur le coureur Périclès.

<sup>5</sup> Ce n'est pas « neulich », et ce mot insignifiant ne devrait pas venir en tête de la traduction, alors que cette place est si importante dans les épigrammes et chez Lucillius notamment. D'autre part, cela change entièrement le caractère de l'épigramme ; on dirait un fait divers récent qui a défrayé la chronique ; or, ici comme ailleurs, Lucillius évite toute satire personnelle ; ce sont des « types » qui sont raillés : le mauvais coureur, et non pas ce Marcus qu'on aurait vu récemment dans un concours.

est νύκτα: c'est ouvrir le thème « jusqu'à la nuit», qui est un éloge dans les concours. Le second, μέσην, pousse l'éloge dans l'hyperbole: ce n'est pas, comme il arrive, « jusqu'aux étoiles» que se prolonge l'épreuve, mais jusqu'à minuit. Je traduirais ensuite: « a fait la minuit». Car ποιεῖν est un terme technique de l'agonistique; Lucillius crée une expression<sup>1</sup> par allusion à ἴεράν ποιεῖν, « faire match nul»<sup>2</sup>. A défaut de victoire, ce peut être un résultat dont on se vante; c'est une preuve d'endurance. Ainsi pour le pancratiaste Rufus d'après le décret déjà cité des Eléens: il a tenu jusqu'à la nuit et aux étoiles pour arriver à faire match nul; on lui permet d'ériger sa statue à Olympie comme témoignage, ὑπὲρ τῆς ἴερᾶς ἦν μόνος ἀπ' αἰῶνος ἀνδρῶν ἐποίησεν<sup>3</sup>. Naturellement ce peut être glorieux pour les athlètes lourds; c'est une dérision pour un coureur<sup>4</sup>.

Toujours ce sont des images et expressions des épreuves lourdes. Le quatrième mot fait la chute: non pas παλαιών, πυκτεύων, παγκρατιάζων, mais τρέχων, « en courant, comme coureur». A la fin, la catégorie précise, ὁπλίτης, à une place où Lucillius aime la mettre, en fin du premier hexa-

<sup>1</sup> Je ne crois pas qu'il suffise, avec JACOBS, *Animadversiones*, 449, de rapprocher ποιεῖν ἡμέρας, *dies transigere*, de même que A. LINNENKUGEL, *loc. cit.*, 52.

<sup>2</sup> Voir essentiellement W. DITTENBERGER, *I. Olympia*, p. 115 (avec un passage de Sénèque) et en dernier lieu mes observations *Rev. Phil.* 1967, 44, après bien d'autres que j'ai faites depuis *Rev. Phil.* 1930, 27-28, 32, 43-44.

<sup>3</sup> Le même verbe ποιεῖν ἴεράν dans une inscription d'Apollonia de Pisidie et dans celle d'Ephèse *GIBM*, 613.

<sup>4</sup> Je me demande si dans μέσην ποιεῖν il n'y a pas aussi une allusion à un terme de la lutte, « attraper par le milieu du corps», μέσα ἔχειν, μέσα λαμβάνειν, μέσα αἱρειν, et ἔχεσθαι μέσος, λαμβάνεσθαι τὰ μέσα; d'où le titre de gloire, οὗ μέσα οὐδεὶς ἔλαβεν (Africanus, Ol. 98) et ἀμεσολάβητος. Les exemples de ce dernier titre dans R. KNAB, *Die Periodoniken* (Diss. Giessen 1934), 14; Liddell-Scott-Jones; JÜTHNER, *PW* s.v. *Palè* (1949), 87; L. MORETTI, *Olympionikai*, n. 383, sont à compléter. Je le ferai en expliquant l'expression τὰ μέσα ἔχεις dans *l'Ane*, 9, où elle est ordinairement mal comprise.

mètre: ὁ πύκτης, ὁ παλαιστής, etc. Il y a comique par déplacement de la catégorie athlétique.

J'essaierais de traduire ainsi l'ensemble: « Il a fait la minuit à la course, un jour, Marcus le coureur en armes; aussi a-t-on fermé de partout le stade. Car les employés crurent tous qu'était placé là quelque coureur en armes, consacré par honneur, parmi les statues de pierre. Et puis? Un an après on ouvrait. Et alors Marcus arrivait; pour faire un stade il manquait un stade. »

\* \* \*

Le comique est de la même veine dans le distique 83:

Τὸν σταδιῆ πρώην Ἐρασίστρατον ἡ μεγάλη γῆ  
πάντων σειομένων οὐκ ἐσάλευσε μόνον.

« Le coureur au stade Erasistratos, naguère, alors que la grande terre ébranlait tout, elle n'a pu le faire remuer, lui seul. »

Comme le coureur Marcus, le coureur Erasistratos ne bouge même pas. Hyperbole bouffonne apparemment: même un tremblement de terre n'a pas eu ce résultat. Et quel tremblement de terre! ἡ μεγάλη γῆ πάντων σειομένων. Ce coureur ridicule a reçu un beau nom de cinq syllabes, Erasistratos, comme le boucher de l'épigramme 212, comme le cavalier de l'épigramme 259.

Cette raillerie hyperbolique contre le coureur, ce serait un éloge pour un athlète lourd, boxeur ou pancratiaste. Cet éloge hyperbolique nous est attesté et même à plusieurs reprises. C'est un Atlas que Glykon de Pergame dans la

déploration *A.P.*, VII, 692, écrite par Antipatros ou Philippe de Thessalonique.

Γλύκων, τὸ Περγαμηνὸν Ἀσίδι κλέος,  
δι παμμάχων κεραυνός, δι πλατὺς πόδας,  
δι καινὸς Ἀτλας, αἴ τ' ἀνίκατοι χέρες  
ἔρροντι· τὸν δὲ πρόσθεν οὔτ' ἐν Ἰτάλοις  
οὔθ' Ἐλλάδι τροπωτὸν οὔτ' ἐν Ἀσίδι  
δι πάντα νικῶν Ἀΐδης ἀνέτραπεν.

Ce Glykon est connu par ailleurs, non pas seulement chez Horace<sup>1</sup>, mais par une inscription de Pergame, sa patrie, publiée depuis 1895<sup>2</sup> et malheureusement ignorée des éditeurs de l'Anthologie<sup>3</sup>:

[Φίλι]ππον Ἀσκληπιάδου Γλύκω[να, νικήσαντα]  
[Ολύμ]πια, Πύθια, Ἄκτια, ἄνδρα[ς πάλην πυγ]-  
[μὴν καὶ] παγκράτιον<sup>4</sup>, Ἰσθμι[α παγκράτιον]  
[“Ηραια<sup>5</sup> ἐν”] Ἀργει δἰς κα[τὰ τὸ ἔξῆς πάλην]  
[καὶ τοὺς λοι]ποὺς ἱεροὺς [καὶ στεφανίτας ἀγῶ]-  
[νας ἐν τε Ἀσίαι καὶ Ἰ[ταλίαι καὶ Ἐλλάδι.]

<sup>1</sup> *Epist.*, I, I, 29 : *invicti membra Glyconis*. Cf. JACOBS dans Dübner : « Glyconem Augusti aetate vixisse probabile est ex Horatio... »; Stadtmüller (1899); « Glyconem dici pancratiasten cuius Horatius... meminit, Reiske monuit »; Waltz (1938) : « contemporain d'Auguste s'il faut l'identifier avec l'athlète de ce nom dont parle Horace... »; Beckby (1957); « Glykon : wohl der bei Horaz... ».

<sup>2</sup> *I. Pergamon*, 535 (*IGR*, IV 497; MORETTI, *Iscr. agon. gr.* 58) R. KNAB, *Die Periodoniken*, 37, a reproduit ce texte, mais sans les crochets qui indiquent les restitutions (Fränkel). Aussi *I. Pergamon*, 534.

<sup>3</sup> Voir la note pénultième.

<sup>4</sup> Les épreuves restituées par L. Moretti; différentes dans M. Fränkel. Je ne m'engage pas à ce sujet.

<sup>5</sup> Restitué par moi *Hellenica*, VII, 123, au lieu de [Νέμεια] ἐν Ἀργει; suivi par L. Moretti. C'est à cause de 'Nemeia' que Glycon était considéré par R. Knab comme un péridonique.

Dans l'épigramme le nom<sup>1</sup> est en tête. Ensuite, l'ethnique, sous une forme originale: τὸ Περγαμηνὸν κλέος, « la gloire de Pergame ». Cette gloire rejaillit sur toute la province d'Asie: Ἀσίδι. Le lien entre Pergame et la province est alors très fort; c'est là, et non à Ephèse, que la province aura en 29 l'autorisation de célébrer de grands concours en l'honneur d'Auguste, les Sebasta Rômaia<sup>2</sup>.

Παμμάχος désigne le pancratiaste<sup>3</sup> et ne peut être traduit par « im Allkampf »<sup>4</sup>. Glycon était « le foudre des pancratiastes », « l'homme aux larges pieds »<sup>5</sup>, enfin « le nouvel Atlas ». C'est déjà alors la mode dans les acclamations et les inscriptions honorifiques d'appeler un personnage: nouvel Epaminondas, nouvel Erythros, nouvel Athamas, nouveau Thémistocle, nouvel Homère, nouvelle Pénélope, nouvelle Hypermestre<sup>6</sup>. Glycon est un « nouvel Atlas », καινός s'opposant toujours à παλαιός, celui du passé. Ensuite, αἱ τ' ἀνίκατοι χέρες ce sont « les mains invincibles », et non

<sup>1</sup> L'inscription de Pergame montre que c'est un « second nom », un sobriquet, suivant la mode courante à cette époque, notamment en Asie Mineure. Aussi dans *I. Pergamon*, 534: [Φίλιππον] Ἀσκληπιάδου Γλύκωνα. Cf. notamment *Etudes épigr. philol.*, 151-155; *Noms indigènes dans l'Asie Mineure*, index, s.v. Smyrne, Stratonicée de Carie.

<sup>2</sup> Cf. *Hellenica*, VII, 121, et la note 6, avec ce qui est sans doute la plus ancienne mention, une inscription de Milet (cf. *Arch. Epigr.* 1966, 109, n. 3; *Monnaies grecques*, 114, n. 7): τὰ Σεβαστὰ Ῥωμαῖα τὰ τιθεμένα ὑπὸ τοῦ κοινοῦ τῆς Ἀσίας.

<sup>3</sup> Cf. *Etudes épigr. philol.*, 89-92; *Hellenica*, II, 140-141. Textes littéraires dans J. H. KRAUSE, *Gymnastik*, 535, n. 4.

<sup>4</sup> Ainsi fait Beckby: Dübner disait bien: « πάμμαχοι qui vulgo pancratiastae »; Waltz: « le foudre de ceux qui luttent au pancrace ». J'ai relevé, *Hellenica* II, 140, un contresens pareil chez un traducteur d'Eusèbe pour παμμάχον νενικηκότος.

<sup>5</sup> Cf. le πλατὺς νῶτος et le πλατὺ γυῖον (bras) d'Amynos dans Théocrite, 22, l. 46 et 121; le πλατὺς αὐλὸς αὐχένος d'un lutteur dans Christodore (ci-après), πλατὺς ὄμος etc.; le lutteur Aristodamos dans Simonide: οὐ πλάτει νικῶν σώματος, ἀλλὰ τέχνη.

<sup>6</sup> On emploie couramment le mot νέος. Cf. provisoirement *Hellenica*, VIII, 91; *Bull. Epigr.* 1951, 85.

« le poing invincible » (Waltz), « unbesiegter Faust » (Beckby). Le boxeur combat avec son « poing », armé du ceste; le pancratiaste, sans ceste, se sert de ses « mains » pour saisir autant que pour frapper.

C'est une idée naturelle et fréquemment exprimée qu'Hadès a été plus fort que l'athlète, qu'il a emporté le médecin qui avait lui-même sauvé de la mort tant de gens. Ici, la formule ὁ πάντα νικῶν pour Hadès, au début du dernier vers, s'oppose à ὁ παμμάχων du début du vers 2.

Hadès a renversé l'athlète inébranlable comme Atlas. Ἀνατρέπειν est cité par Pollux, III, 155 parmi les termes techniques de l'athlétisme<sup>1</sup>. Ce mot est utilisé pour corriger le vers précédent, où le texte est corrompu en τὸ πρῶτον. On admet le plus souvent, après Baiter<sup>2</sup>, τροπωτόν, qui serait un *hapax* et ne me paraît pas convenir pour le sens<sup>3</sup>. D'autres ont proposé<sup>4</sup> πρωστόν, στρωτόν<sup>5</sup>, καταστρωτόν, mots nouveaux pour la plupart. Je ne saurais me prononcer. En tout cas ἀνατρέπειν se laisse rapprocher du σαλεύειν de Lucilius.

Glycon, dit le poète, n'avait été battu « ni en Italie, ni en Grèce, ni en Asie ». Il eût intéressé les éditeurs de savoir que la même formule triple se lisait dans l'inscription en prose sur la base de la statue de Glycon à Pergame même. D'autre part, cette triade géographique se retrouve dans les inscrip-

<sup>1</sup> On peut rapprocher Hésychius ἀνετράπετο· ἀνετράπη, ἔπεσεν ὕπτιος (d'après Iliade, VI, 64) ou la *Souda*: ἀνατραπέντες· σκελισθέντες, συμπεσόντες.

<sup>2</sup> Exactement dans *Philologus*, 9 (1854), 105. C'est le texte de Waltz et de Beckby. Waltz entend : « jamais jeté à terre » ; Beckby : « den niemand noch zu Boden warf ». Ce texte aussi dans MORETTI, *loc. cit.*, f. 150, sans traduction ni explication.

<sup>3</sup> Il est proche du texte transmis au point de vue paléographique.

<sup>4</sup> Voir les apparats détaillés de Dübner et de Stadtmüller.

<sup>5</sup> Στρωτόν ποτ' est le texte de Stadtmüller. D'où, sans indication de l'état du texte, R. KNAB, *Die Periodoniken*, 15 : « nicht niedergeworfen ; où στρωτός = ἀστρωτός wäre also ungefähr mit ἀπτωτός gleichbedeutend » ; cf. p. 15.

tions agonistiques. Le pancratiaste Marcus Aurelius Asclépiadès dit de lui-même : ἀγωνισάμενος ἐν ἔθνεσιν τρισίν, Ἰταλίᾳ, Ἑλλάδι, Ἀσίᾳ<sup>1</sup>. C'est de la même façon que l'interprète des songes Artémidore écrit dans l'introduction de son livre qu'il a interrogé beaucoup de devins dans les villes et les fêtes, ἐν Ἑλλάδι κατὰ πόλεις καὶ πανηγύρεις καὶ ἐν Ἀσίᾳ καὶ ἐν Ἰταλίᾳ καὶ τῶν νήσων ἐν ταῖς μεγίσταις καὶ πολυανθρωποτάταις<sup>2</sup>. A cette triade le pancratiaste Damas de Sardes ajoutait Alexandrie: 68 concours sacrés [Ἰταλίας], Ἑλλάδος, Ἀσίας, Ἀλεξανδρεί[ας]<sup>3</sup>. Le poète M. Aurelius Ptolémaios d'Argos, dans son inscription à Delphes, indique πρῶτος καὶ μόνος τῶν ἀπ' αἰώνος νικήσας Πύθια γ' ... καὶ ταλαντιάους πολλοὺς ἐν τῇ Ἀσίᾳ καὶ τῇ Ἑλλάδι<sup>4</sup>.

La hiérarchie entre les trois régions est intéressante chez le poète: d'abord l'Italie, le pays des maîtres du monde et qui vient d'acquérir un grand renom dans le monde agonistique par la création des Sebasta de Naples en l'honneur d'Auguste que, par opposition aux Sebasta de Pergame, on appellera Italika Sebasta et où l'on comptera par « Italides », — puis la vieille Grèce, avec les concours de la période et les autres, — puis l'Asie, plus récente encore et moins bien fournie alors à ce point de vue<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *IG*, XIV, 1102, l. 17-18 (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, n. 79).

<sup>2</sup> Il faut penser, je crois, d'abord à Rhodes, Samos, Chios et Lesbos, surtout Rhodes avec ses concours Haleia et son importance. Aussi dans V, prol. : ἐν ταῖς πανηγύρεσι ταῖς κατὰ τὴν Ἑλλάδα καὶ ἐν Ἀσίᾳ καὶ πάλιν αὖ ἐν Ἰταλίᾳ.

<sup>3</sup> *Sardis Inscr.*, n. 79, l. 4-5 (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, 84).

<sup>4</sup> *F. Delphes*, III 1, 89. Cf. *Bull. Epigr.* 1954, 57. Il avait vaincu dans des concours sacrés en Italie ; et même dans tous : Capitolia de Rome, Eusebeia de Puteoli, Sebasta de Naples. Débris de ces formules à Anazarbe (MORETTI, *loc. cit.*, n. 86) : ἐν Ἑλλάδι Panathénées, Pythia, Ephèse, Isthmia, ἐν Νέᾳ Πόλει τῆς Ἰταλίας Sebasta... παντὸς κλίματος τῆς οἰκουμένης.

<sup>5</sup> Il n'est pas étonnant que l'inscription érigée à Pergame nomme d'abord l'Asie, puis l'Italie, et enfin la Grèce. Il faudrait cependant être assuré par une révision qu'on ne peut lire : [ἐν Ἰταλίᾳ καὶ Ἐλλάδι καὶ Ἀσίᾳ]. Hiérarchie différente dans Artémidore.

Un second exemple de nouvel Atlas est fourni par une épigramme de Philippe de Thessalonique, *A.P.*, XVI, 52:

"Ισως με λεύσσων, ξεῖνε, ταυρογάστορα  
καὶ στερρόγυιον, ὡς "Ατλαντα δεύτερον,  
θαμβεῖς ἀπιστῶν εἰ βρότειος ἢ φύσις.  
'Αλλ' ἵσθι μ' Ἡρᾶν Λαδικῆα πάμμαχον,  
δὸν Σμύρνα καὶ δρῦς Περγάμου κατέστεφεν,  
Δελφοί, Κόρινθος, Ἡλις, Ἄργος, Ἀκτιον·  
λοιπῶν δ' ἀέθλων ἦν ἐρευνήσης κράτος,  
καὶ τὴν Λίβυσσαν ἔξαριθμήσεις κόνιν.

Celui-ci n'est plus un «nouvel Atlas», mais «un second Atlas». Devant ces bouffissures il est plaisant de voir que notre Lucilius a raillé le plus spirituellement du monde cette mode du «second héros» dans l'épigramme 95, de la série des «petits» et des «minces»:

Τὸν μικρὸν Μάκρωνα θέρους κοιμώμενον εύρὼν  
εἰς τρωγλὴν μικροῦ τοῦ ποδὸς εἴλκυσε μῆν.  
"Ος δ' ἐν τῇ τρωγλῇ ψιλὸς τὸν μῦν ἀποπνίξας,  
«Ζεῦ πάτερ, εἶπεν, ἔχεις δεύτερον Ἡρακλέα».

« Le petit Lelong dormait un jour d'été; il fut aperçu et tiré par son petit pied dans le trou d'un rat. Mais lui, dans le trou, sans armes, étrangla le rat. O Zeus Père, dit-il, tu as un second Héraclès. » Une traduction<sup>1</sup> ne doit pas faire disparaître cette dernière expression. Elle termine l'épigramme et elle en est la pointe. Le poète ne veut pas seulement inventer une nouvelle variation hyperbolique sur les «petits», — celui-ci enlevé par un rat comme d'autres par un moustique<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Comme celle de Beckby: «Zeus, mein Vater sieh her, Herakles stand wieder auf. »

<sup>2</sup> № 88: Τὴν μικρὴν παῖζουσαν Ἐρώτιον ἥρπασε κώνωψ. / Ἡ δέ· Τί, φήσι, πάθω; Ζεῦ πάτερ, ἦ μ' ἔθέλεις; Rapport étroit avec 95.

une araignée (n. 106), etc.<sup>1</sup>, — mais il parodie le thème du « second héros », « nouvel Héraclès »<sup>2</sup>. De même dans le n. 116. L'épigramme est dirigée contre le médecin qui a tué son client : puisque Eurysthée autrefois (*πάλαι ποτέ*) fit descendre aux enfers « le grand Héraclès », *λεγέσθω / κλινικὸς Εύρυσθεύς, μηκέτι Μηνοφάνης*, « qu'on appelle ce médecin Eurysthée, non plus Ménophanès ». En même temps qu'il fait la satire du médecin, Lucillius évoque, pour l'utiliser sarcastiquement, l'usage de transformer un contemporain en héros du passé. De même Automédon, dans l'épigramme 319 sur le droit de cité et les titres à Athènes, évoque d'abord Triptolème ; puis *λέγε σεαυτὸν Ἐρεχθέα, Κέκροπα, Κόδρον, / ὃν κ' ἐθέληγε*<sup>3</sup>.

L'athlète de Philippe est *ταυρογάστωρ*, « au ventre de taureau », *hapax* pour le mot, mais non pour la comparaison comme on le verra pour Nicophon et comme on l'a vu pour Apis<sup>4</sup>. Il est aussi *στερρόγυιον*, « aux membres robustes » ; un *hapax* encore, formé de deux éléments courants dans les textes sur les athlètes. Déjà dans l'*Iliade*, quand luttent Ajax et Ulysse, XXIII, 714-75 : *τετρίγει δ' ἄρα νῶτα θρασειάων ἀπὸ χειρῶν / ἐλκόμενα στερεῶς*. Théocrite, 22, 48 a décrit l'aspect terrible d'Amynos, avec les muscles des bras, *στερεοῖσι βραχίοσιν*. Diogène Laërce, II, 132, d'après une image dans le stade d'Érétrie, détaille l'aspect physique du philosophe Ménédémos : *οὐδὲν ἡττοῦ ἀθλητοῦ στερεός τε καὶ*

<sup>1</sup> Voir ci-après, à la fin, pp. 285-286 et aussi p. 277, n. 2..

<sup>2</sup> Ainsi encore l'éloge « Héraclès » donné au gymnase (j'y reviendrai pour un texte d'Oinoanda méconnu) ou « Apollon » pour un chanteur ; cf. *Etudes épigr. philol.*, 111-112.

<sup>3</sup> J'ai préparé un ample mémoire sur cette épigramme de l'époque d'Auguste ; cf. *Hellenica*, VIII, 91.

<sup>4</sup> Philostrate, *Gymn.*, 34, fait une remarque sur le ventre des boxeurs : *ἔστι δ' ὅμως τι καὶ παρὰ τῆς γαστρὸς ὅφελος τῷ πυκτεύοντι· τὰς γὰρ τοῦ προσώπου πληγὰς ἡ τοιάδε γαστήρ ἐρύκει προσεμβάλλουσα τῇ φορᾷ τοῦ πλήττοντος*. Il n'en va pas de même pour les lutteurs ; *ibid.*, 35 (p. 162, l. 15-16, Jüthner).

ἐπικεκαυμένος τὸ εἶδος, πίων τε καὶ τετρυμμένος<sup>1</sup>. Eustathe dit des boxeurs avec leurs « courroies »: ὡσεὶ τινα κορύνην σφαιροῦντες στερρῶς<sup>2</sup>.

Devant cette statue le spectateur est saisi d'étonnement, d'admiration et d'effroi (*θαυμβεῖς*) et il doute qu'un tel être appartienne à la nature humaine. Après ce prologue presque effrayant le « second Atlas » statufié décline son identité, car là encore c'est l'athlète lui-même qui se présente et fait son éloge: Héras de Laodicée<sup>3</sup> pancratiaste, — encore *παυμάχος*<sup>4</sup>.

Après cet état civil il y a encore deux vers de prose mise en vers et de caractère objectif. A la fin, une phrase courante dans les inscriptions agonistiques en prose, où l'on expédie en quelques mots la foule des victoires mineures, surtout avec leur nombre. En vers, Simonide concluait pour le coureur argien Dandès, XIII, 14, après les concours de la période: τὰς δ' ἄλλας νίκας οὐκ εὔμαρές ἐστ' ἀριθμῆσαι<sup>5</sup>. Philippe, lui, termine par une comparaison exprimant un « adynaton »: compter les grains de sable du désert<sup>6</sup>.

Au vers 6, le poète concentre les noms des quatre concours de la période, sans l'ordre hiérarchique, en nommant les villes qui correspondent à: Pythia, Isthmia, Olympia, Néméia; il s'y ajoute le concours créé à Actium, qui a tout de suite été mis à côté des quatre du premier rang.

<sup>1</sup> Renvois à ces trois textes dans les dictionnaires.

<sup>2</sup> Dans KRAUSE, *loc. cit.*, 505, n. 9.

<sup>3</sup> On sait que la forme *Λαδικεύς* pour *Λαοδικεύς* etc. apparaît assez tôt.

<sup>4</sup> Il ne faut pas entendre avec Dübner: « *omni certamini aptum* ».

<sup>5</sup> Dans une épigramme de musiciens d'Hermione au III<sup>e</sup> siècle a.C. (Kaibel, 926, l. 7; *IG*, IV, 1682; cf. *BCH*, 1935, 196): ... οὐκ ἀν τις ἀριθμήσειεν.

<sup>6</sup> E. DUTORT, *Le thème de l'adynaton dans la poésie antique* (Paris, 1936), a relevé des exemples de ce procédé dans l'épigramme du même auteur, IX, 575 (pp. 44-45); mais il n'a pas connu celui-ci. Il a relevé l'*adynaton* « compter les grains de sable » (p. 172) dans Pindare (pp. 10-12), Ovide et Calpurnius, « compter les grains de sable de l'Afrique » dans Catulle, 61, 202 (*pulveris Africei*; cf. p. 103) ou, ce qui est la même chose, de la Libye (Virgile, *Georg.*,

Smyrne et Pergame sont nommées à part et en tête. Pour Smyrne je ne puis préciser<sup>1</sup>. Pour Pergame, il s'agit clairement des Sebasta de la province d'Asie<sup>2</sup>. Beckby traduit ici: « den Smyrna, Delphi und die Eichen Pergamons, Korinthos... bekränzt ». « Les chênes de Pergame » demandent une explication<sup>3</sup>. Je traduis: « que le chêne de Pergame a couronné », c'est-à-dire qui a reçu une couronne de chêne pour une victoire à Pergame. La couronne de chêne n'est pas inouïe en Grèce, comme on l'a dit<sup>4</sup>. Si aux concours de Zeus Olympien à Pise on reçoit la couronne d'olivier sauvage, le *κότινος* — et en conséquence dans tous les concours Olympia créés sur leur modèle —, c'est le chêne que l'on acquiert aux concours de Zeus aux Lykaia d'Arcadie et aux Naa de Dodone. Le chêne fournit les couronnes des Capitolia de Rome célébrés pour Jupiter Capitolin et ses parèdres. Notre texte prouve que ce fut le cas aussi aux Sebasta Rômaia de Pergame. Je ne croirais pas que cela vînt de l'assimilation d'Auguste à Zeus Patrôos ou Zeus Eleuthérios en Asie, mais c'est en chêne qu'était la « couronne civique », la couronne d'Auguste; d'où sa présence à Pergame comme à l'autel des Trois Gaules au Confluent et sur bien des monuments augustéens<sup>5</sup>.

II, 105-106 ; cf. p. 75 et, p. 66, le *quam magnus numerus Libyssae harenæ* de Catulle). Le *Λίβυσσα κόνις* s'insère bien là.

<sup>1</sup> On pourrait penser à un concours en l'honneur de Tibère et de Livie associés à Rome. Je ne comprends pas comment R. KNAB, *Die Periodoniken*, 39, écrit : « an den Olympien zu Smyrna und Pergamon ».

<sup>2</sup> Il n'y a pas alors d'Olympia à Pergame.

<sup>3</sup> Rien dans Beckby, qui rappelle pour Actium la création des concours par Auguste, ni dans Dübner, ni dans Knab.

<sup>4</sup> Nous avons signalé cette erreur *Bull. Epigr.*, 1942, 110.

<sup>5</sup> Je ne donne pas ici de références, car je consacre ailleurs une étude détaillée à la matière des couronnes et des prix dans les différents concours. L'auteur d'un traité sur les panégyriques (Denys Halic., *Rhet.*, II) donne, pp. 258-259, des précisions sur ce que l'on doit dire sur la couronne: *μὴ παρέργως δὲ μηδὲ αὐτὸν τὸν στέφανον παρέλθης ὅστις ἐπῆ... τὴν μὲν δρῦν, ὅτι οὐρὰ Διὸς*

Le troisième éloge à alléguer est l'épigramme d'Antipatros de Thessalonique, *A.P.*, VI, 256.

Ταύρου βαθὺν τένοντα καὶ σιδαρέους  
Ἄτλαντος ὄμους καὶ κόμαν Ἡρακλέους  
σεμνάν θ' ὑπήναν καὶ λέοντος ὄμματα  
Μιλησίου γίγαντος οὐδ' Ὁλύμπιος  
Ζεὺς ἀτρόμητος εἶδεν, ἄνδρας ἡνίκα  
πυγμὰν ἐνίκα Νικοφῶν Ὁλύμπια.

Je traduirais: « D'un taureau le col profond, les épaules de fer d'Atlas, la chevelure et la barbe majestueuse d'Héraclès, les yeux de lion du géant de Milet, Zeus d'Olympie lui-même ne les vit pas sans trembler lorsqu'à l'épreuve des hommes à la boxe fut vainqueur Nicophon aux Olympiques. »

On distingue deux parties dans cette épigramme: au « bombastique » et aux comparaisons outrées de la poésie, du vers 1 jusqu'à l'intérieur du vers 5, s'oppose, à la fin du vers 5 et au vers 6, la formule agonistique officielle toute pure. Dans cette dernière la place des mots et certains jeux donnent à cette formule force, solennité et majesté, pour dire: lorsque Nicophon fut vainqueur aux Olympia à la boxe catégorie des hommes. ‘Ηνίκα, « lorsque », joue avec ἐνίκα, « fut vainqueur », et fait rime, chaque mot étant accompagné de la mention d'une catégorie agonistique, en deux éléments correspondants: ἄνδρας ἡνίκα — πυγμὴν ἐνίκα. La formule prosaïque ἄνδρας πυγμὴν est ainsi coupée en deux et prend plus de solennité. D'autre part, il y a une gradation continue

καὶ ὅτι ἡ πρώτη καὶ πρεσβυτάτη τροφὴ τῶν ἀνθρώπων καὶ ὅτι οὐκ ἄφωνος, ἀλλὰ καὶ ἐφθέγξατό ποτε ἐν Δωδώνῃ; puis l'olivier, le laurier, les καρποὶ Δημητριακοί (ainsi aux Sebasta de Naples), le pin. C'est à cause de cette spécificité que Lucien termine malicieusement son récit du concours dans l'île des Bienheureux, *Hist. Ver.*, II, 22, par ces mots: τὰ δὲ ἀθλα ἦν ἀπασι στέφανος πλακεὶς ἐκ πτερῶν τακνείων, « une couronne tressée de plumes de paon ». C'est à la couronne de chêne des Capitolia que se rapporte l'épigramme *A.P.* XI, 128.

et un suspens comme acharné. La formule en prose sur une base de statue serait: Νικοφῶν Τρύφωνος Μιλήσιος νικήσας Ὀλύμπια ἄνδρας πυγμῆν. Le poète a lâché d'abord le mot ἄνδρας, qui est de beaucoup le moins important: « catégorie hommes ». Puis, au début du vers 6, πυγμᾶν, « à la boxe », élément important: boxeur, lutteur, coureur, etc. Le verbe ἐνίκα sert encore, à cette place, à retarder l'élément capital: Νικοφῶν, le nom du vainqueur auquel s'appliquent les hyperboles de tous les vers précédents; les épigrammes agonistiques le mettent toujours en valeur, soit en tête, soit à la fin, soit autrement. Pourtant, l'ultime place, place d'honneur, était encore réservée à une autre indication: Ὀλύμπια. C'est à Olympie qu'avait vaincu Nicophon, il était olympionique; le mot ne va pas sans une *aura* de gloire inégalable. Il vient aussi, par sa place, faire lien avec le Ὀλύμπιος à la fin du vers antépénultième; plus encore, l'insupportable thème de « la frayeur de Zeus » prolonge son onde jusqu'à la fin par le balancement: Ὀλύμπιος Ζεύς — Νικοφῶν Ὀλύμπια. Quant à l'éthnique, important ou capital, le poète l'avait habilement glissé dans la première partie, Μιλησίου γίγαντος; pour la personne du nouvel Atlas, on savait ainsi déjà que c'était un citoyen de Milet; la patrie était alors mise en vedette. Un seul élément de l'état civil du vainqueur est absent ici: le nom du père. Il en était de même pour Héras de Laodicée et pour Glycon de Pergame. Ces nouveaux Atlas de l'athlétisme sont trop grands et trop glorieux pour partager leur gloire avec leur père selon la tradition agonistique rappelée plus haut.

L'éthnique « Milésien » a été détaché. On l'a mis, au début du vers, en opposition avec l'éthnique « Olympien » à la fin du même vers, et Ζεύς suit Ὀλύμπιος comme γίγαντος suit Μιλησίου. Zeus n'est pas sans frayeur devant ce terrible boxeur, que le poète ose qualifier de « géant », — un de ces géants adversaires des Olympiens. On voit ici à quel point le sport l'emporte sur la religion.

Les trois premiers vers détaillent le physique du boxeur, sans que nous sachions encore que c'est un boxeur. Celui-ci est, par le premier mot, comparé à un taureau. Il ne s'agit plus du ventre, mais du cou<sup>1</sup>. Christodore, décrivant la statue d'un lutteur à Constantinople, au Zeuxippe, caractérise ainsi cette partie du corps (*A.P.*, II, 239-240): *καὶ παχὺς ἀλκήεντι τένων ἐπανίστατο νῶτω, / αὐχένος εὔγνάπτοι περὶ πλατὺν αὐλὸν ἀνέρπων*, « une nuque épaisse surmontait son dos vigoureux, se dressant autour du large conduit de son cou flexible » (trad. P. Waltz). Sur le cou et les épaules se concentre l'intérêt du poète. C'est une partie essentielle<sup>2</sup>. Philostrate, 34, veut que le boxeur soit *τοὺς ὄμους εὔλοφος καὶ ὑψαύχην*<sup>3</sup>. « Les épaules d'Atlas », ce serait tout dire. Le poète les a d'abord décrites comme « en fer »; Théocrite déjà parlait de « la chair en fer » d'Amicos boxeur: *στήθεα δ' ἐσφαίρωτο πελώρια καὶ πλατὺ νῶτον / σαρκὶ σιδαρείη, σφυρήλατος οἴα κολοσσός* (22, 46-47)<sup>4</sup>. Un décret de l'association athlétique pour un pancratiaste d'Aphrodisias a été rendu à l'occasion de la retraite forcée de celui-ci: « l'Envie maligne... venant peser sur les parties du corps les plus utiles à un pancratiaste, les épaules », *ὁ βάσκανος φθόνος ... ἐνερείσας εἰς μέρη τοῦ σώματος τὰ εὐχρηστότατα παγκρατιασταῖς τοὺς ὄμους*<sup>5</sup>.

La barbe et les cheveux nous paraissent peut-être moins significatifs; mais la chevelure assimile à Héraclès et la barbe

<sup>1</sup> A. HECKER, *Commentationis criticae de Anthologia Graeca pars prior* (Leyde, 1852), 250, corrigeait βαρύν.

<sup>2</sup> Xénophon, *Banquet*, II, 7 : *ὅσπερ οἱ πύκται τοὺς μὲν ὄμους παχύνονται, τὰ δὲ σκέλη λεπτύνονται*. Pour ces derniers mots, voir la discussion de KRAUSE, *loc. cit.*, 527, n. 9, et, depuis lors, le chapitre de Philostrate sur les diverses parties du corps des boxeurs, 34.

<sup>3</sup> Cf. le passage de Damascius dans la *Souda*, s.v. εὐλόφως; εὐλόφῳ αὐχένι τὴν ἀσκησιν ὑπομένων ἐφαίνετο, οὔτε τὸ σῶμα κεκακωμένος οὔτε τὴν ψυχὴν τεταλαιπωρημένος.

<sup>4</sup> Sur ces mots, voir l'excellent commentaire de G. Roux, *Rev. Ét. Anc.* 1960, 32-3, dans son article *Qu'est-ce qu'un κολοσσός ?*

<sup>5</sup> *Hellenica*, XIII, 135, l. 19-23 ; cf. pp. 143-144.

donne de la dignité (*σεμνή*). Christodore a souligné cela aussi dans la statue de son athlète anonyme: *λάσιος δὲ οἱ εὐλκετοὶ πώγων* (vers 233), « sa barbe était longue et touffue »; *καὶ κεφαλῆς ἔφριστον ἐθειράδες* (vers 235), « les boucles de sa tête se hérissaient ».

Les yeux sont d'un lion. Le lion peut caractériser aussi l'athlète à d'autres points de vue. Philostrate, 37, dit que les athlètes se partagent en *λεοντώδεις*, *ἀετώδεις*, *σχίζαι* et ours. Les premiers sont *εὔστερνοι καὶ εὔχειρες*, ce qui convient bien à un boxeur ou pancratiaste. Ce « regard de lion » correspond à ce que dit l'épigrammatiste Philippe du lutteur Damostratos de Sinope, six fois vainqueur à l'Isthme (*Anth.*, XVI, 25, l. 5-6): *ἴδ’ ἐς πρόσωπον θηρόθυμον, ὡς ἔτι | σώζει παλαιὰν τὰν ὑπὲρ νίκας ἔριν*, ce visage farouche comme d'un fauve.

Là encore le poète a introduit de la variété par la coupe *σιδαρέους / ὄμους*, et surtout par les correspondances entre le début et la fin d'un vers: "Ατλαντος – 'Ηρακλέους sont ainsi mis en relief, ou d'un groupe de vers: Ταύρου – λέοντος ὅμματα.

Si j'ai indiqué plus haut le nom du père de Nicophon, bien que le poète l'ait tu, c'est parce que Nicophon est connu par une inscription de Milet; il l'est aussi par une autre de Didymes. Beckby écrit, sans référence: « Nicophon vainquit à Milet en 11-12 ap. J.-C. »; il y a là une grave confusion. P. Waltz disait justement: « l'athlète Nicophon qui était « stéphanéphore » à Milet en 11-12 ap. J.-C. »<sup>1</sup>; mais le lecteur ne sait où pouvoir préciser cette allusion. Dans la liste des stéphanéphores de Milet, *Delphinion*, n. 127, l. 34, on lit pour l'année que l'on date de 11 à 12: *ὁ ὀλυμπιονίκης καὶ ἀρχιερεὺς Νικοφῶν Τρύφωνος*. L'éditeur A. Rehm (en 1914) a bien marqué, p. 275, que c'était l'athlète de

<sup>1</sup> De cette phrase, Beckby a dû tirer la victoire de Nicophon. Il a cru qu'un stéphanéphore était un athlète vainqueur, alors que c'est le magistrat éponyme à Milet.

l'épigramme 256 et que l'auteur du poème était bien Antipatros de Thessalonique et non Antipatros de Sidon.

La liste officielle des stéphanéphores a fait une entorse à l'usage en accompagnant le nom de celui-ci de ses titres, et placés avant. Le premier est justement celui d'olympionique, qui apportait tant de gloire à la ville grâce à l'exploit du « géant Milésien ». De plus, Nicophon était ἀρχιερεύς, c'est-à-dire grand prêtre du culte impérial, en ces années donc du culte d'Auguste. On voit alors quelle est la place dans la ville et dans la hiérarchie de la cité de ce boxeur olympionique, devenu grand-prêtre d'Auguste et, pour une année, stéphanéphore éponyme. Il est curieux de pouvoir imaginer l'allure de ce haut dignitaire de la cité sous sa couronne de stéphanéphore<sup>1</sup> — ou sous le manteau de pourpre et la couronne dorée de l'archihiéreus<sup>2</sup>: un costaud musclé, et plus que cela, ce « géant milésien », un malabar, — et qui se commandait de tels éloges en vers. Nous avons aussi un bon exemple, sous Auguste, de la considération sociale pour les athlètes ou de la vogue du sport dans les familles s'occupant des affaires de l'Etat.

Une inscription de Didymes<sup>3</sup> nomme encore l'olympionique Nicophon et fait connaître l'existence et la carrière de son fils: Τιβέριος Κλαύδιος, Νικοφῶντος ὀλυμπιονίκου υἱός, Κυρείνα Νικοφῶν ἀλείπτης Καίσαρος στεφανηφορῶν ἀνέθηκεν Ἀπόλλωνι Διδυμεῖ καὶ τοῖς Σεβαστοῖς. Ainsi Nicophon le fils fut lui aussi stéphanéphore, après 31-32, date où s'arrête la liste des stéphanéphores retrouvée au Delphinion. Il avait été « maître de gymnastique » de l'empereur<sup>4</sup>, ce qui

<sup>1</sup> Pour les couronnes du stéphanéphore et du prophète à Milet, voir *Hellenica*, XI-XII, 451-453.

<sup>2</sup> Cf. Ad. WILHELM, *Jahreshefte*, 17 (1914), 38-42 ; J. KEIL, *Ephesos*, III, p. 153 ; mes observations *BCH* 1930, 262, n. 3 ; *Etudes Anatoliennes*, 129 ; *Etudes épigr. phil.*, 78, n. 2.

<sup>3</sup> *I. Didyma*, 108 ; publiée en 1958.

<sup>4</sup> A. REHM avait rapproché le ἀλείπτης παίδων Σεβαστοῦ de l'inscription d'Athènes *IG*, II<sup>2</sup>, 7155. Dans *Gnomon* 1959, 664-665, j'y ai ajouté un φίλος

lui avait valu le droit de cité romaine, de Caligula a pensé Rehm. Ces distinctions le plaçaient bien pour devenir à son tour stéphanéphore dans sa patrie. Ainsi s'orienta et fleurit le fils du « géant milésien », en partant de la réputation et des conseils compétents de son père.

En définitive, ce que dit Lucillius d'Erasistratos serait un éloge normal, bien qu'hyperbolique, pour un boxeur ou un pancratiaste, pour Glycon de Pergame, Héras de Laodicée, Nicophon de Milet, ces Atlas capables de porter le ciel sur leurs épaules d'athlètes lourds. Ils sont massivement fixés au sol<sup>1</sup>. Ils ne seraient pas ébranlés par un tremblement de terre.

Le comique, c'est qu'il s'agit d'un coureur<sup>2</sup>. Et cette définition, on l'a mise en tête, τὸν σταδιῆ, en sorte que les mots suivants sont une parodie. Il y a de la finesse dans cette économie de moyens. Et cette fois, Lucillius a dit d'entrée de jeu: coureur; il n'y a pas eu suspens comme pour l'hoplite Marcus.

Parmi les coureurs, Erasistratos est précisément un « stadiodrome », non pas un coureur de fond, mais un coureur de vitesse, où la victoire se décide sur 175 mètres environ;

*καὶ ἀλείπτης* d'Antoine, devenu Μάρκος Ἀντώνιος Ἀρτεμίδωρος et j'ai interprété *IG*, XII 5, 559, au théâtre de Karthaia: Αὐτόλυκος ἀλείπτης Σεβαστ[οῦ].

<sup>1</sup> Pollux, III, 149, donne ce vocabulaire pour les lutteurs: βαρεῖς, στάσιμοι, μόνιμοι ... βαρέως, στασίμως, μονίμως.

<sup>2</sup> On pense à la phrase d'Epictète, *Entretiens*, III, 1, 5, sur les qualités spécifiques: «selon moi, ce qui fait un bon pancratiaste, cela ne fait pas un bon lutteur, mais pour un coureur le rend même très ridicule», τὸ παγκρατιαστὴν οἷμαι ποιοῦν καλὸν τοῦτο παλαιστὴν οὐκ ἀγαθὸν ποιεῖ, δρομέα δὲ καὶ γελοιότατον. La traduction Souilhé-Jagu fait contresens sur παλαιστῆς entendu comme « athlète » et comme comprenant le pancratiaste: « ce qui fait la beauté du lutteur au pancrace ne fait point qu'il soit bon athlète » (éd. Budé), « ce qui fait la beauté du lutteur au pancrace ne fait point la bonté du simple athlète » (trad. seule).

de l'illustre Ladas on ne sait s'il vole ou s'il saute, car il est aussitôt au but<sup>1</sup>; ses mains mêmes l'aident à « voler »<sup>2</sup>.

Celui-là, un séisme même ne peut le faire bouger, σαλεῦσαι. C'est le même verbe qu'emploie Lucillius, n. 259, pour un cavalier qu'il appelle aussi Erasistratos :

Θεσσαλὸν ἵππον ἔχεις, Ἐρασίστρατε, ἀλλὰ σαλεῦσαι  
οὐ δύνατ’ αὐτὸν ὅλης φάρμακα Θεσσαλίης,  
ὅντως δούριον ἵππον, κτλ.

Ce cheval est de la race fameuse des chevaux thessaliens; or il n'arrive pas à bouger, même si on lui applique ce qui est une autre spécialité fameuse de la Thessalie, des remèdes magiques. Erasistratos fera donc bien de consacrer ce cheval comme une statue à quelque dieu et, avec l'orge dont on le nourrit, de faire de la tisane pour les enfants. Jacobs déjà<sup>3</sup> rappelait l'interprétation du pénétrant J. d'Orville<sup>4</sup>, qui mettait le vers 2 en rapport avec la croyance aux moyens magiques pour la victoire ou la défaite des attelages dans le cirque. Là encore donc il y avait une subtile allusion aux spectacles de Rome et à ce milieu superstitieux et passionné des auriges et des factions.

Le verbe σαλεύειν convient à l'effet d'un tremblement de terre. Mais là aussi, je crois, il y a parodie du vocabulaire agonistique, où l'on peut trouver le verbe παρασαλεύειν pour « décrocher » l'adversaire<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Voir ci-après, pp. 278-279.

<sup>2</sup> Cf. Philostrate, 32 : οἱ τοῦ σταδίου δρομεῖς ... σκέλη χερσὶ κινοῦσιν ἐς τὸν δέξιν δρόμον οἷον πτερούμενοι ὑπὸ τῶν χειρῶν δολιχοδρόμοι δὲ τοιτὶ μὲν περὶ τέρμα πράττουσι, τὸν δ' ἄλλον χρόνον σχεδὸν οἷον διαβαίνουσιν, κτλ.

<sup>3</sup> *Loc. cit.*, p. 560, et dans Dübner.

<sup>4</sup> Cf. *Hellenica*, XI-XII, 340 et 342. Le renvoi à d'Orville ne se trouve plus dans Dübner.

<sup>5</sup> Eustathe, dans KRAUSE, *loc. cit.*, 413, n. 14 (combat d'Ulysse et d'Ajax) : ἄρας δὲ ὀλίγον καὶ ὅσον τῆς στάσεως παρασαλεῦσαι τῷ δεξιῷ γόνατι περιτρίβει τὸ ἄριστερὸν σκέλος καὶ πίπτουσιν πλάγιοι.

La fine raillerie est donc dans le premier mot de l'hexamètre. Le distique ne finit pas sans une allusion railleuse encore: c'est le *μόνον*, dernier mot. Il est opposé à *πάντων σειομένων*<sup>1</sup>. On a vu plus haut l'emploi perpétuel dans les éloges agonistiques de *μόνος*, comme de *εῖς* et de *πρῶτος*: seul de tous et de tous les temps le vainqueur a acquis de telles victoires, *πρῶτος καὶ μόνος τῶν ἀπ' αἰῶνος*; c'est l'acclamation agonistique. Eh bien, cet « unique »<sup>2</sup>, il est en effet « unique à ne pas bouger ». D'autre part, ce *μόνον* à la fin du vers doit être mis en rapport, pour l'allusion, avec le *πάντων* du début; les inscriptions agonistiques disent, comme *μόνος*, etc., *πρῶτος πάντων*<sup>3</sup>.

C'est une allusion et une malice semblables dans l'épigramme 131 contre un poète Potamôn et un chirurgien Hermogénès qui ont tué autant de gens que le déluge de Deucalion et l'incendie de Phaéton. C'est assurément une allusion à deux poèmes sur Deucalion et sur Phaéton, dont j'ai déjà parlé ci-dessus. Le nom de Potamôn a du être choisi pour indiquer l'abondance de ce poète. C'est une comparaison courante que « le flot » d'éloquence des rhéteurs<sup>4</sup>. De plus, Lucillius établit ainsi un rapport plaisant avec les premiers

<sup>1</sup> On peut l'entendre à la fois comme un masculin et un neutre : tous et toutes choses sont ébranlés.

<sup>2</sup> Pour *μόνος*, tellement répandu, on peut renvoyer à M. N. Tod, *Class. Quart.* 1949, 111-112. Pour l'acclamation spécialement, comme *εῖς*, des textes dans *Hellenica*, XIII, 216, n. 1. Un exemple avec le « moi » dans l'inscription d'un boxeur de Laodicée de Syrie (MORETTI, *Iscr. agon. gr.*, n. 85 ; *I. Syrie*, 1265 ; cf. *Hellenica*, XI-XII, 351, 444) : *μόνος ἐγὼ ἐκ τῆς ἔαυτοῦ πατρίδος ἀπὸ πάσης κρίσεως ἀγωνισάμενος καὶ νεικήσας τοὺς ὑποτεταγμένους ἀγῶνας*.

<sup>3</sup> Cf. *Arch. Ephem.* 1966, 109.

<sup>4</sup> Ainsi dans l'épigramme de l'Isthme, *Bull.* 1960, 158 (cf. 1961, 320) : *Αὐτὸς μὲν προχέων ἐπείκελα ρεύμασι πέμπει / ἀενάων ποταμῶν ἐν στομάτεσιν ἔπη, κτλ.* C'est pourquoi on élève sa statue « près des flots purs ». Je mettrai ailleurs ces vers dans l'ensemble du thème.

mots, relatifs au déluge: οὗτ' ἐπὶ Δευκαλίωνος ὕδωρ, κτλ. Le troisième distique donne la conclusion:

ὦστ' ἐξ αἰῶνος κακὰ τέσσαρα ταῦτ' ἐγενήθη  
Δευκαλίων, Φαέθων, Ἐρμογένης, Ποτάμων.

Depuis l'origine des temps il y a eu quatre maux: Deucalion, Phaéton, Hermogène et Potamôn. Cette affirmation doit être comprise comme la parodie des éloges et acclamations agonistiques. 'Εξ αἰῶνος évoque nécessairement le terme ἀπ' αἰῶνος. Or il est uni à εἷς ou à μόνος, comme à πρῶτος. Au témoignage de Tertullien on crie dans les spectacles: εἷς ἀπ' αἰῶνος<sup>1</sup>. Selon Dion Cassius, 63, 20, quand Néron revint de Grèce avec les couronnes qu'il avait gagnées dans les concours et qu'il fit son entrée sur un char dans Rome, la foule criait, entre autres acclamations: εἷς περιοδούχης, εἷς ἀπ' αἰῶνος<sup>2</sup>. C'est de Néron lui-même qu'il est question dans le décret d'Acraiphia en Béotie rendu en son honneur sur la proposition du grand-prêtre des Augustes et de Néron, Epaminondas<sup>3</sup>. Néron a rendu la liberté à la Grèce, εἷς καὶ μόνος τῶν ἀπ' αἰῶνος αὐτοκράτωρ μέγιστος φιλέλλην γενόμενος. Cette formule εἷς ἀπ' αἰῶνος, répandue partout à satiété à l'époque de Lucillius, est parodiée par le poète; contre la règle, il n'y a pas « un », mais « quatre » ἐξ αἰῶνος, et, au lieu d'éloge, l'acclamation est une condamnation: κακά.

\* \* \*

Bien des observations ont permis de voir ci-dessus le caractère constant des noms de personnes employés dans les épigrammes de Lucillius. Ce ne sont jamais des noms réels

<sup>1</sup> J'ai établi ce texte du *De Spectaculis*, 25, dans *Etudes épigr. phil.* 108-111 (semble ignoré des nombreux éditeurs de ce traité postérieurs à cette publication); cf. *Hellenica*, X, 61, et la note 2, p. 275. Je reviens ailleurs, sur cette formule et sur εἷς dans l'épigramme de Nicarque *AP XI*, 122.

<sup>2</sup> Dion Cassius, 63, 20. Voir la note précédente.

<sup>3</sup> *Sylloge*<sup>3</sup>, 814, l. 39-40; M. HOLLEAUX, *Etudes*, I, 168 (cf. 171, 183-184).

et aucun ne peut être inséré dans une prosographie des athlètes, des pantomimes<sup>1</sup>, des médecins, des poètes, des grammairiens, des devins et astrologues<sup>2</sup>. Ils se répartissent en deux catégories: noms usuels et d'une extrême banalité, du type Aulus ou Marcus, — et noms solennels et comme flamboyants, du type Androléôs, Kléombrotos, Stratophôn, Erasistratos. La coexistence peut être plaisante comme dans l'épigramme 210 sur le soldat capon Aulus: il ne rencontre pas Polémôn ni Stratocleidès, et il a toujours pour ami Lysimachos. Les noms sont ici transparents. C'est avec aussi des intentions étymologiques précises que Lucillius parle du poète Potamôn. Je crois avoir montré pourquoi il appelle le devin Olympos ou Olympikos, et un boxeur Apis. Il peut aussi mettre un grand nom du passé sur le héros d'une histoire comique qu'il imagine, ainsi Milon pour un lutteur. Il est intéressant de constater que l'usage de Martial, qui a connu et imité Lucillius, sera semblable<sup>3</sup>.

\* \* \*

<sup>1</sup> Aussi ne peut-on penser que le pantomime 'Αριστών de 253 et 254 ait été une personne réelle de ce nom. Cf. O. WEINREICH, *Epigramm und Pantomimus*, 84-85 : « Ariston mag eine wirkliche Person der Zeit sein ; der Name kann aber auch — denn Lukill ist kein Dioskorides — nach dem Grundsatz *lucus a non lucendo* einem miserablen Pantomimen vom Dichter nur gegeben sein. Der Mann ist sonst unbekannt ; denn Geists Versuch, ihn ... zu identifizieren ist gescheitert, — leider » etc. (cf. *ibid.*, 89, n. 1).

<sup>2</sup> Dans 106 et 107 Lucillius donne le nom de Chairémôn à un homme « beaucoup plus léger que la paille », emporté par un coup de vent, attrapé par les pieds par une araignée et resté suspendu ainsi cinq jours et cinq nuits (n. 106) ; une feuille de peuplier qui le frappe le couche à terre (n. 107). F. H. CRAMER, *Astrology*, 124, se demande si Lucillius ne brocarde pas le Chairémon, grammairien et astrologue, précepteur de Néron, « ridiculing the pedantic scholar wrapped up in esoteric mysteries », et estime qu'alors Néron n'a pas dû apprécier cela, qui lui était dédié ; on concluerait aussi que Chairémon était « tall and sparse » ... « if he was the man ». Ces conjectures sont exclues. Voir ci-dessus, p. 143, n. 2, pour l'utilisation de Lucillius par Gundel, et ci-après pour F. Boll, p. 285 n. 1.

<sup>3</sup> Voir par exemple L. FRIEDLÄNDER dans son édition commentée de Martial, I, 21-23.

Nous en avons vu assez maintenant pour pouvoir nous risquer à l'attribution de l'épigramme 86, donnée comme d'auteur indéterminé. Elle est placée entre les épigrammes de Lucillius 83-85, et celles du même poète 87-95. C'est encore une satire du coureur incapable et c'est une parodie d'une épigramme sur le légendaire coureur Ladas:

Τὸ στάδιον Περικλῆς εἴτ’ ἔδραμεν εἴτ’ ἐκάθητο  
οὐδεὶς οἶδεν ὅλως· δαιμόνιος βραδύτης.  
‘Ο ψιφὸς ἦν ὕσπληγχος ἐν οὔασι καὶ στεφανοῦτο  
ἄλλος, καὶ Περικλῆς δάκτυλον οὐ προέβη.

« A la course du stade Périclès courait-il ou était-il assis, personne ne l'a su absolument; oh divine lenteur ! Le bruit de la barrière était encore dans les oreilles et l'on couronnait... un autre, et Périclès n'avait pas avancé d'un doigt. »

L'épigramme sur Ladas a été reconstituée de façon convaincante par M. P. Laurens dans un article inédit qu'il m'a communiqué. Utilisant la parodie n. 86 et la parodie contre un médecin n. 119, il écrit:

Τὸ στάδιον Λάδας εἴθ’ ἤλατο εἴτε διέπτη  
οὐδὲ φράσαι δυνατόν· δαιμόνιον τὸ τάχος.  
‘Ο ψιφὸς ἦν ὕσπληγχος ἐν οὔασι καὶ στεφανοῦτο  
Λάδας, οἱ δ’ ἄλλοι δάκτυλον οὐ προέβαν.

Nous retrouvons, je crois, dans le n. 86 tous les procédés de Lucillius<sup>1</sup>. C'est la satire du coureur lent — comme dans la précédente, n. 85, qui concerne le coureur à la course armée; cette fois c'est le stadiodrome, et cette succession

<sup>1</sup> Cette attribution avait été proposée à l'occasion et, dans l'édition Dübner, BRUNCK la signale pour l'écartier : « Burettius... Lucillio epigramma tribuens, ab errante Brodaeо male seductus.» BURETTE, *Mémoires Acad. Inscr.*, III (1746), *Mémoire pour servir à l'histoire de la course des Anciens* (lu en 1713), 293, dit simplement, avant de citer et de traduire le second distique : « ces deux vers de l'*Anthologie*, où Lucillius raille un certain Périclès pour la lenteur à la course ». Il traduit : « Périclès entend à ses oreilles le bruit de la corde qui ouvre la lice. » Mais il s'agit des spectateurs : « le bruit de la barrière (qui s'ouvre) est encore dans les oreilles », etc.

était bien naturelle dans le recueil de Lucillius. Le nom Périclès est de la catégorie des noms pompeux et glorieux du passé<sup>1</sup>. Le ὄλως, au vers 2, rappelle celui de l'épigramme 84 pour le pentathle et il se retrouve ailleurs chez Lucillius<sup>2</sup>. Dans ce même vers βραδύτης rappelle le βράδιον du même vers 2 de 84. La malice parodique στεφανοῦτο et, seulement au vers suivant, ἄλλος, remplaçant Ladas, est bien de Lucillius<sup>3</sup>. Le δάκτυλον où προέβη, pris au modèle parodié, est développé dans 85 par προσελλείπων τῷ σταδίῳ στάδιον. A ce même vers 4, la répétition du nom du vers 1, καὶ Περικλῆς est reprise dans 85: καὶ τότε Μάρκος. On aperçoit enfin des rapports avec le distique de Lucillius n. 208 sur un parasite qui était coureur du stade<sup>4</sup>:

Ὕν βραδὺς Εὐτυχίδας σταδιοδρόμος, ἀλλ' ἐπὶ δεῖπνον  
ἔτρεχεν ώστε λέγειν· Εὐτυχίδας πέταται.

« Il était lent, Eutychidas, le coureur de stade; mais pour le repas, il courait, à faire dire: Eutychidas a volé. »

Le coureur au stade est, une fois de plus, βραδύς (βραδύτης, βράδιον). On dit d'Eutychidas qu'il « vole », comme Ladas dans le modèle parodié (διέπτη).

Les jugements littéraires ou esthétiques émis sur Lucillius ont été le plus souvent prononcés contre lui. L'article de J. Geffcken dans la *Real-Encyclopädie* en 1927 est à cet égard significatif. Ses jugements sont catégoriquement péjo-

<sup>1</sup> Ce nom dans Lucillius, n. 178 : Βουκόλε, τὰν ἀγέλαν πόρρω νέμε, μή σε Περικλῆς / ὁ κλέπτης αὐταῖς βοῦσι συνεξελάσῃ. Il y a jeu entre κλῆς et κλέπτης. Ce procédé est très fréquent chez Lucillius.

<sup>2</sup> N. 205 : Οὐδὲν ἀφῆκεν ὄλως, Διονύσιε, λείψανον Αὔλω, κτλ.; n. 11, v. 2 : οὐδ' ἄλλ' οὐδὲν ὄλως, κτλ.

<sup>3</sup> Dübner écrivait: « Vix erit cui non videatur jejunum ἄλλος in versu 4 ». C'est au contraire d'un comique bien spirituel et d'une fine parodie. Notons la ressemblance graphique entre ἄλλος et Λάδας en majuscules.

<sup>4</sup> Je ne veux pas dire par là que Lucillius eut un modèle dans la réalité.

ratifs et comme agacés envers ce « Dichterling », « dieser pointensüchtige Graeculus, der reine Epigrammatiker und Grammatiker ». Ses poésies sont « gepfeffert » ou bien « fades », « flau ». « Sa « boshaft Muse » joue même avec l'épigramme votive (VI, 166); quelle impiété ! et qu'eût dit Geffcken s'il avait vu le caractère de XI, 258 ? Lucillius est le témoin « de cette profonde décadence spirituelle des Hellènes », en contraste avec la force romaine et la fantaisie des Orientaux; il n'y a « pas la moindre étincelle de vouloir ou de pouvoir poétique original ». Simplement il a développé le caractère épigrammatique (au sens moderne) de l'épigramme; il a eu « le mérite très douteux d'avoir brocardé » des situations ou des défauts humains « avec une conséquence tout à fait pénible ». Dans ce domaine de « la raillerie à bon marché », avec la « polémique acérée de ses parodies tout à fait amusantes (nous pouvons pourtant lui laisser cet éloge) », il montre « ce qu'on pouvait alors servir comme esprit à un public grec »<sup>1</sup>. « So weit Johannes Geffcken », dirons-nous<sup>2</sup>.

D'autre part, plusieurs savants italiens, formés à l'école d'une esthétique plus qu'à l'analyse littéraire et à l'histoire littéraire, ont prononcé qu'il n'y avait pas chez Lucillius « de vrai sentiment poétique »<sup>3</sup>. Il est clair qu'il ne faut pas s'occuper des épigrammes si l'on juge naturel de mesurer

<sup>1</sup> J. GEFFCKEN ne dit nulle part que Lucillius a vécu à Rome, d'après ses relations avec Néron et comme le montrent aussi des épigrammes étudiées ci-dessus.

<sup>2</sup> C. CICHLORIUS, *Römische Studien* (1922), 372, appréciait: « Nur wenig historisches Material findet sich in den in der grossen Mehrzahl belanglosen und läppischen Epigrammen des Lucillius ».

<sup>3</sup> Il faut dire qu'un livre comme celui de P. CRUPI, *L'epigramma greco di Lucillio* (89 pp. in-8° ; Naples, 1964), est inexistant. On y trouve seulement les épigrammes de Lucillius recopiées. M<sup>me</sup> A. L. STELLA, *Cinque poeti dell'Antologia Palatina* (Bologne, 1959), 316, traite Lucillius de « insulsissimo », de « medio-crissimo modello » pour une production qui « se réduit à de banals lieux communs, d'un caractère entièrement littéraire ». Avec le manque absolu de toute inspiration, de tout sentiment sérieux, il ne peut réussir à intéresser et à divertir. Il est vrai qu'elle le place par distraction au III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

le talent poétique d'après l'épopée, le grand drame, d'après Homère, Eschyle, Dante, Victor Hugo ou Péguy, ou d'après Lamartine et Musset. Il serait bien étrange de rencontrer ce « vrai sentiment poétique » chez un Lucillius comme chez Léonidas de Tarente.

Otto Weinreich, avec toute sa culture dans les littératures de l'antiquité et de l'Europe moderne, protestait contre le « jugement hargneux » porté par les philologues allemands, et notamment Geffcken, contre Lucillius, Nicarque, Rufinus, Straton: « une incompréhension si large pour un humour innocent ou, aussi, présenté avec esprit n'est pas la condition idoine pour être équitable envers le vouloir et le pouvoir de ces poètes »<sup>1</sup>. Pour lui, il voulait se rattacher « à la grande ligne traditionnelle depuis l'humanisme jusqu'à Lessing et à la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>2</sup>. « L'histoire du thème ne doit pas se pratiquer sans l'analyse de la forme », et il a appliqué cette méthode et ce goût aux deux épigrammes de Lucillius sur la pantomime, comme, en d'autres études<sup>3</sup>, à Nicarque ou autres. Du même esprit nouveau de compréhension témoigne un jeune savant, Pierre Laurens<sup>4</sup>.

Avant de juger, il faut d'abord comprendre ou l'essayer. Nous avons ainsi abordé Lucillius dans les réalités de son

<sup>1</sup> *Epigramm und Pantomimus* (1948), 82.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 86-87, il renvoie, pour une des épigrammes sur la pantomime, à Jacobs, qu'il apprécie ainsi : « ein Mann von Geschmack, der noch im lebendiger Tradition der europäischen Epigrammatik lebte, war auch so schon zufrieden : *le pide...* *Lucillius*, urteilt er ».

<sup>3</sup> Il a parlé aussi de Lucillius, de ses rapports avec Homère, de son érudition grammaticale et de sa façon de placer les citations dans ses *Studien zu Martial*, 164-165.

<sup>4</sup> *Rev. Et. Lat.* 1966, 315-341 ; *Martial et l'épigramme grecque du I<sup>er</sup> siècle après J.-C.*, avec cette conclusion : « l'existence dans l'épigramme grecque d'une série de pièces qui, par le naturel et la vivacité du ton, paraissent sortir toutes vives de la vie... C'est chez les Grecs que se prépare, timidement, mais déjà nettement la prodigieuse variété d'attitudes humoristiques qui sont un des caractères distinctifs de l'épigramme de Martial ». Cela est à opposer à ce qu'écrivait Geffcken sur le niveau de ce poète et du public grec du temps.

temps et de son milieu. Il en va ainsi pour tout auteur, et d'abord tout auteur de l'antiquité, que ce soit Héraclite se chauffant à son fourneau dans sa maison et dans l'hiver d'Ephèse, ou Lucien, qui a vécu en son temps et ne peut être réduit à un jeu d'*imitatio* des classiques. Mais n'est-ce point encore plus évident pour le genre de l'épigramme et pour celui de la satire ? Il y a tant d'allusions et de parodies ! Il ne s'agit pas seulement de lire une épigramme et de cataloguer : ah ! un musicien, un médecin, un athlète<sup>1</sup>; ah ! c'est toujours la même chose; ni non plus de soupirer avec Geffcken : « *boshaft!* » D'autre part, on ne peut comprendre allusions et énigmes par le jeu d'une simple ingéniosité. Nous ne sommes pas de plain-pied. Il faut une étude érudite et ardue du milieu évoqué par le poète, avec la technique et le vocabulaire de ce milieu. Que ne faudra-t-il pas de travail dans l'avenir — et quelquefois un avenir proche — pour comprendre nos journaux satiriques de ces années-ci !

Voilà un distique d'Ammianos, XI, 97, que le dernier éditeur, comme tous les prédecesseurs, traduit ainsi : « Bâtissez à ce Stratonicien une autre ville, ou bien bâtissez aux habitants une autre ville ! » Commentaire de Beckby, intégral : « L'homme est très gros. » Certains hocheront la tête : « Encore la satire d'un défaut corporel ! et quel manque de sel ! Encore une méchanceté ! » Mais non, ce n'est pas un homme, ni le fils d'un homme<sup>2</sup>, ni un ethnique ; c'est un édifice : Τῷ Στρατονικείῳ πόλιν ἄλλην οἰκοδομεῖτε | ἢ τούτοις ἄλλην οἰκοδομεῖτε πόλιν. Le Στρατονικεῖον, c'est le sanctuaire de Stratonice, comme l'Erechtheion est celui d'Erechthée. La reine Stratonice, épouse de Seleucus, puis

<sup>1</sup> Tel est le genre d'intérêt de l'ouvrage de F. J. BRECHT, *Motiv- und Typengeschichte des gr. Spotteepigramms* (*Philologus*, Suppl. 22, II ; 1930), 114 pp. in 8°. Il n'y a pratiquement aucune analyse. Cf. O. WEINREICH, *loc. cit.*, 83.

<sup>2</sup> Dübner : « De homine ingentis amplitudinis. An Στρατονικείῳ accipendum : *filio Stratonici?* »

d'Antiochos I<sup>er</sup>, était adorée à Smyrne sous le nom d'Aphrodite Stratonikis; elle y avait un sanctuaire très important et des domaines, un mois dans le calendrier, son image sur les monnaies. La ville lui fut consacrée et fut déclarée asile par Delphes à cause de cette déesse; ce lui était un titre de gloire auprès du Sénat romain sous Tibère. Cela localise Ammianos à Smyrne<sup>1</sup>. Le poète n'a pas brocardé «un homme trop gros» qui remplissait la ville. Il est intervenu directement dans une polémique d'urbanisme. Au II<sup>e</sup> siècle p. C., on a voulu transformer le sanctuaire en un bâtiment colossal à la mode du temps, comme on voit les énormes édifices d'alors à Ephèse, à Pergame et ailleurs. Le poète juge cela disproportionné dans le cadre de sa ville et il adjure ironiquement: «Bâtissez pour le Stratoniceum une autre ville, ou à ceux-ci (les habitants de Smyrne) construisez une autre ville.» Ne vivons-nous pas à une époque où nous pouvons très bien comprendre ce problème? Dès lors qu'Ammianos est un Smyrniens, on comprend aussi l'épigramme 98: elle se rapporte aux prétentions de Métropolis, la petite ville voisine de Smyrne au sud, aux ruines de Yeniköy, — querelle de voisinage. On comprend aussi l'attaque cinglante contre le rhéteur Polémon, gloire de Smyrne, et contre d'autres rhéteurs dans cette capitale de la rhétorique.

Dans cet esprit, j'ai pris pour Lucillius un domaine où il y a des documents nombreux et où j'ai quelques lectures prolongées, l'histoire des concours grecs, leur vocabulaire, et cela d'après les inscriptions comme les autres documents. D'où mes interprétations.

On constate d'abord la science de Lucillius sur les concours, — ou plutôt sa grande précision. Car il ne s'agit

<sup>1</sup> J'ai indiqué provisoirement cela dans *Hellenica*, VIII, 86 (cours de 1942-43 au Collège de France); *Rev. Et. gr.* 1957, 369, n. 2 (pour le Stratoniceum); cf. *Bull. Epigr.* 1954, p. 110. Je donnerai l'interprétation des épigrammes d'Ammianos dans un livre sur Smyrne.

pas chez lui d'une érudition livresque et rare. Ce que nous devons retrouver par l'érudition, il le savait naturellement, et on le savait autour de lui; il était compris et ses allusions étaient saisies et divertissaient; c'est ainsi qu'il amusait ses contemporains, tandis qu'il n'a pu le faire pour Geffcken et pour M<sup>me</sup> Stella. Les spectacles étaient alors très importants pour tous, je l'ai dit plus haut<sup>1</sup>.

Lucilius est subtil et répand bien le sel. Il est parodique et il s'inspire et des thèmes et des termes. Les allusions sont multiples et je ne me flatte pas de les avoir toutes aperçues. Dans son art de l'*όλιγοστιχίη*, tout porte: la place de chaque mot, le suspens, la pointe finale dans une série de pointes. Art discret, car là où il y a allusion et non étalage, il y a discréction. Le procédé de la parodie comique par transfert d'une épreuve athlétique à l'autre est aussi une économie de moyens. La satire des athlètes ne vient pas de l'introduction du mime dans l'épigramme; elle est plutôt une évolution à l'intérieur du genre épigrammatique, transformant l'épigramme d'éloge en un contre-éloge. De ces facettes le poète tire son amusement, comme les lecteurs anciens et comme les modernes qui ont assez travaillé !

Il y a d'autre part beaucoup de fantaisie et dans les situations et dans l'hyperbole qui crée ces situations; fantaisie aussi en partant des termes techniques. Dans l'irréel de l'hyperbole, il y a du cocasse, du farfelu, et la dédicace du crâne à Olympie, par exemple, contient une part de ce comique que notre temps apprécie sous le nom de « loufoque ».

Avec cela, une impression de réalité. De là vient que les modernes ont pris tant de ces fantaisies pour argent comptant et les ont considérées comme des anecdotes relatives à des personnages réels; on les a utilisées, on l'a vu, comme des procès-verbaux pour Milon, pour le pentathle, pour la

<sup>1</sup> A la même époque et dans le même milieu le philosophe Sénèque montre une connaissance très précise du vocabulaire des concours.

boxe, pour les devins d'Olympie et pour les astrologues<sup>1</sup>. L'excellent Krause écrivait: « schreckliche Bilder von zerstümmelten Faustkämpfer geben uns viele Epigrammata des Lukillios »<sup>2</sup>. Les noms de convention des « héros » de Lucillius sont entrés dans les prosopographies. Cela témoigne du réalisme du poète. Ce « Dichterling » sans talent, ce « Graeculus » méprisé des historiens des lettres, il a présenté avec tant de vie et de brio les fantaisies bouffonnes qu'il imaginait sur des personnages inventés que les érudits, — race pourtant méfiante en principe, — ont cru à ces aventures, depuis la pendaison de l'astrologue Aulus jusqu'à la dédicace par l'athlète Aulus de son propre crâne reconstitué de morceaux fracassés. Cependant il faut croire que son talent de présentation avait ses limites puisqu'il n'a pu les persuader qu'une petite Erötion avait été emportée par un moustique (n. 88),

<sup>1</sup> Voici l'utilisation par F. BOLL, *Sterngläube und Sterndeutung*<sup>4</sup> (1931), 115 (je traduis): « Pour l'antiquité et pour nos jours on peut apporter largement des exemples de la façon néfaste dont l'interprétation des astres a dirigé les actes de gens indécis et sans consistance. Pour l'antiquité, cela est exprimé par une série de poésies sarcastiques, comme par exemple celle qui concerne l'astrologue Aulus, dont Lucillius affirme qu'il s'était prédit à lui-même l'heure de sa mort ; comme cette prophétie ne se réalisa pas à l'heure exacte, il se pendit (*Anthol. Pal.*, XI, 164). » W. et H. G. Gundel, cités ci-dessus pour Olympie, présentent ainsi le cas de Aulus (fantôme lucillien): « Lucillius caractérise vigoureusement dans l'épigramme XI 164, les profondes dépressions psychiques et les actes de désespoir qui peuvent être déclenchés par l'oracle des astres : l'astrologue Aulus s'était précisément fixé son horoscope ( $\gamma\epsilon\nu\sigma\tau\gamma$ ) et il savait qu'il avait encore quatre heures à vivre ; à la cinquième heure il se pendit (en adepte fidèle de l'astrologie fataliste) par respect pour (la vérité de la doctrine ou du livre consulté par lui de) Pétosiris. Nouvelle preuve que des exemplaires de la littérature astrologique se trouvaient aussi dans les mains des astrologues de carrefours » (pour traduire ainsi « Winkelastrologen »).

<sup>2</sup> *Gymnastik*, 507. Au terme de cette étude, je veux rendre un hommage à l'œuvre de ce savant, dont, dans mes études agonistiques, j'ai toujours eu l'occasion d'apprécier la solide érudition. Ses trois ouvrages en quatre volumes sont encore une mine précieuse, bien qu'ils aient paru de 1838 à 1841. Ils ont, pour les textes littéraires, fourni la matière de bien des études postérieures, qu'on les ait cités ou non ; ou bien on les a négligés, et un moderne érudit invente en 1956 une interprétation qui se trouvait chez Krause depuis 1841.

un Proclus par la fumée quand il soufflait sur le feu (n. 99), un Chairémon par une brise légère (n. 106), ni qu'un Chairémon avait été étendu raide par une feuille de peuplier (n. 107)<sup>1</sup> et un Ménestratos en tombant d'une fourmi (n. 104). Pour Erôtion et le moustique, Fr. Jacobs commentait: « In pusillam puellam, hyperbolicum. » Il n'est pas une des épigrammes étudiées ci-dessus dont on ne doive dire « hyperbolicum », — à la seule exception du voleur dans les jardins impériaux qui fut brûlé vif<sup>2</sup>.

Par le choix des types, par les situations inventées et par la précision réaliste des termes techniques, Lucilius nous introduit de façon très vivante dans la Rome de Néron, avec le goût pour les concours grecs et pour Olympie et pour Platées, et à l'occasion les supplices à l'amphithéâtre, et dans le milieu grec ou hellénisé de Rome avec ses hommes de lettres, ses astrologues, ses médecins et ses athlètes. Nous trouvons chez lui le vocabulaire agonistique et, dans l'époque impériale, c'en est un des plus anciens témoignages; les inscriptions postérieures en montrent la stabilité. Nous y entendons aussi les acclamations où baigne la vie publique de ce temps.

Lucilius évoque aussi, je pense, la Naples de ce temps avec ses concours athlétiques et musicaux. Je crois pouvoir montrer ailleurs que Lucilius était originaire de Naples (Neapolis). Dans cette ville, restée, selon tous les témoignages, une ville grecque dans l'Italie romaine, il a connu les concours grecs dans toute leur splendeur avec les Sébasta créées en l'honneur d'Augste et aussitôt égalés aux Olympia. Les concurrents y sont venus de tout le monde grec, depuis leur création jusqu'à la fin de l'antiquité et l'on y

<sup>1</sup> Pour Erôtion et Chairémôn, voir ci-dessus p. 264, n. 2 et p. 277, n. 2.

<sup>2</sup> Epigramme 184. Expliquée *Comptes Rendus Acad. Inscr.* 1968, 280-288: « Dans les jardins et dans l'amphithéâtre de Néron. Une épigramme de Lucilius.»

voyait les athlètes les plus célèbres<sup>1</sup>. C'est là que Dion Chrysostome situera ses deux opuscules sur le boxeur Mélancomas<sup>2</sup>.

On a bien remarqué que Lucillius présentait des « types », mais on n'en a pas assez tenu compte quand on a recensé les noms comme ceux de personnages réels<sup>3</sup>. Il ne faut pas, d'autre part, faire de cette absence de polémique personnelle un trait permanent de l'épigramme satirique à partir de ce moment. A l'époque des Antonins, Ammianos, à Smyrne, traitera élégamment le rhéteur Polémon de « vendu, à vendre», jouant sur la fin de son *nomen* Ἀντώνιος.

Dans le groupe des épigrammes étudiées ici, Lucillius est original. On ne lui voit pas de prédecesseurs<sup>4</sup>. Pour son influence, on sait qu'elle s'exerça sur Martial et les recherches sur notre poète ont été trop délimitées par ce point de vue exclusif, les sources de Martial. Il y eut contact avec Martial pour les spectacles de l'amphithéâtre, avec l'épigramme sur le voleur brûlé en nouvel Héraclès. Mais pour cette partie importante que sont les épigrammes consacrées aux concours athlétiques grecs, l'épigramme de Lucillius n'a pas eu de descendance, ni romaine ni grecque. C'était un groupe original et qui l'est resté, sans être vulgarisé par les imitations.

<sup>1</sup> En traitant de la patrie de Lucillius je donnerai l'essentiel et le plus caractéristique sur les concours à Naples.

<sup>2</sup> Voir les auteurs (H. von ARNIM, J. JÜTHNER) rappelés dans *Hellenica*, XI-XII, 338, n. 4. Voir aussi *Antiqu. Class.* 1968, 409-411.

<sup>3</sup> Encore un signe: KRAUSE, *Gymnastik*, 506 : « den Kopf des Faustkämpfers Apollophanes ». Et puis un autre: parlant du mot εἰκόνιον, P. AMANDRY, *Charistérion Orlando* (1967), 276, n. 4, traite l'épigramme 75 comme si elle rapportait un fait réel, un fait-divers authentique de la chronique des tribunaux: « un boxeur avait été à tel point défiguré que son frère réussit à le faire priver de sa part de l'héritage paternel en présentant un portrait qui se trouvait en sa possession, où le juge ne le reconnut pas ». Quel succès pour l'imagination créatrice de Lucillius ! Une plaisanterie est prise pour un reportage.

<sup>4</sup> Geffcken avait bien énuméré tous les prédecesseurs possibles pour la satire de Lucillius.

## ADDENDUM

*Pages 198-201, sur la victoire ou la mort chez les athlètes :*

Cet idéal est naturellement d'abord celui du citoyen combattant pour sa patrie. Il est bien exprimé dans cette épi-gramme du III<sup>e</sup> siècle a.C. à Thyrreion d'Acarnanie : πάτρας ὑπερ εἰς ἔριν ἐλθὼν | ὡγαθὸς η̄ νικᾶν ἤθελε η̄ τεθνάναι. | πίπτει δ' ἐμ προμάχοισι<sup>1</sup>. L'idéal des athlètes, c'est la gloire de la couronne. On parle avec mépris des athlètes "professionnels" de l'époque impériale. Il faut reconnaître qu'ils ont adopté l'idéal des "amateurs" et des citoyens grecs. Pour la victoire acquise au mépris de la mort, il faut citer un passage de Philostrate, *Héroïque*, 678-679, sur l'oracle de Protésilas à Eléonte de Chersonèse<sup>2</sup>. Il s'agit encore d'un Egyptien et qui est boxeur, et c'est, en gros, l'époque d'Agathos Daimôn. « Tu admires sans doute Eudaimôn l'Egyptien<sup>3</sup> pour son endurance<sup>4</sup>, si tu l'as jamais vu boxer. Il demandait (à l'oracle) comment n'être pas vaincu<sup>5</sup>. Réponse : « en méprisant la mort ». — Il obéit bien

<sup>1</sup> P. FRIEDLÄNDER, *Am. J. Phil.* 1942, 78-82 : *A new epigram by Damagetus* (cf. *Bull. Epigr.* 1946-47, 133) ; G. KLAFFENBACH, *IG*, IX 1<sup>2</sup>, 298.

<sup>2</sup> Εὐδαίμονα δὲ τὸν Αἰγύπτιον θαυμάζεις τῆς καρτερίας ἵσως, εὶ πυκτεύοντί που παρέτυχες. Τούτῳ ἐρομένῳ πῶς ἀν μὴ ἡττηθείη. « Θανάτου, ἔφη, καταφρονῶν ». — Καὶ πείθεται γε, ὃ Ἀμπελουργέ, τῷ χρησμῷ. Παρασκευάζων γὰρ οὗτως ἔαυτόν, ἀδαμάντινος τοῖς πολλοῖς καὶ θεῖος δοκεῖ.

<sup>3</sup> Le nom Eudaimôn, comme Agathos Daimôn, est très fréquent en Egypte, beaucoup plus que partout ailleurs ; cf. le *Namenbuch* de Preisigke.

<sup>4</sup> Le terme *καρτερία* est typique pour les athlètes. Ainsi dans les opuscules de Dion Chrysostome sur Mélancomas. Dans le décret des Eléens *Sylloge*<sup>3</sup>, 1073, le pancratiaste de Smyrne διεκαρτέρησε « jusqu'à la nuit ». L'inscription inédite d'une base de statue à Synnada (cf. *Annuaire Collège de France*, 63<sup>e</sup> année, 1963, 350) commence : Πύξ με τρίτον νεικῶντα τέχνη καὶ καρτερί(α) χειρῶν.

<sup>5</sup> Cela rappelle les consultations des athlètes auprès des devins d'Olympie chez notre Lucilius.

à l'oracle, Vigneron. En se présentant ainsi, il paraît à la foule un homme d'acier<sup>1</sup> et un homme divin».

*P. 202, sur l'épigramme 77 :*

C'est seulement au début du 3<sup>e</sup> vers que se révèle le thème du morceau : le boxeur. Jusque-là, tout le premier distique, c'était le beau conte, toujours touchant, de la longue, longue absence, et du retour et de la reconnaissance : « quand au bout de vingt ans... ». Dans l'évocation du vieux roman, en des mots bien placés, naturellement l'humour de notre satirique s'est marqué à la fin du pentamètre : la reconnaissance non point par la nourrice, ni par le vieux serviteur, ni par le fils, ni par l'épouse, mais par le chien.

*Pages 211-212, la tête du boxeur défigurée par les coups :*

Ayant lu d'un bout à l'autre le Philogélôs<sup>2</sup>, j'interpréterai ailleurs divers passages pleins d'intérêt, restés incompris ou inutilisés. Deux plaisanteries montrent, comme les glossaires, que l'usage du mot *μύρμηχες* pour les cestes du boxeur était courant. N. 170 : « un homme de Kymè (type du sot), voyant un boxeur qui avait beaucoup de blessures, demandait d'où il les avait ; l'autre ayant dit « du μύρμηξ », il répartit : Alors pourquoi couche-t-il par terre ?<sup>3</sup> ». N. 210 : « un boxeur peureux qui achetait une terre demandait avec insistance aux gens du lieu si elle n'avait pas de fourmis »<sup>4</sup>. La plaisanterie n. 209 se rattache à l'épigramme de Lucillius par l'attestation unique d'un verbe *κοσκινίζειν* pour un

<sup>1</sup> Pour le terme, voir ci-dessus p. 207.

<sup>2</sup> *Philogelos, Hieroclis et Philagrii facetiae*, éd. Eberhard. Je considère que le fond du texte a été rédigé au III<sup>e</sup> siècle p. C., en utilisant des éléments antérieurs et avec des additions ou retouches postérieures.

<sup>3</sup> Κυμαῖος πύκτην ἴδων πολλὰ τραύματα ἔχοντα, ἡρώτα πόθεν ἔχει ταῦτα· τοῦ δὲ εἰπόντος· ἐκ τοῦ μύρμηκος, ἔφη· διά τι γὰρ χαμαὶ κοιμᾶ;

<sup>4</sup> Δειλὸς πύκτης χωρίον ἀγοράζων κατηρώτα τοὺς ἐντοπίους μὴ ἔχειν μύρμηκας (variantes pour l'avant-dernier mot).

boxeur<sup>1</sup>. Nous disons aussi « criblé » de coups. Le mot était entré dans le langage familier et courant de la boxe.

*Pour l'épigramme d'Aulus n. 258, pp. 227 sqq.:*

J'ai fait une simple allusion aux casques consacrés à Olympie. On peut préciser qu'ils se trouvent par dizaines, et pour ne citer que ceux qui portent une inscription. Déjà avant les fouilles et lors des fouilles<sup>2</sup>. L'un était parvenu dans la collection Froehner<sup>3</sup>. Les nouvelles fouilles ont apporté un très abondant matériel<sup>4</sup>.

Pour les osselets, j'avais eu l'occasion de publier un osselet en bronze de la collection Froehner, dédié à Asclépios par une femme, *'Αρχινία*, et j'avais rapproché des dédicaces d'osselets, surtout l'histoire de l'enfant d'Epidaure qui promet au dieu pour sa guérison dix osselets<sup>5</sup>. A Olynthe, on n'a pas trouvé d'osselets dans les maisons, mais dans les tombes : « environ un millier dans 41 tombes, 33 d'enfants et 8 d'adultes, dont deux étaient assez petits. Quelques tombes en contenaient un grand nombre, l'une en ayant 190. Ce haut chiffre est même dépassé par une tombe à Myrina, où on en trouve 230 »<sup>6</sup>. Je conclurais : des enfants et quelques jeunes gens ou jeunes filles.

<sup>1</sup> Δειλὸς πύκτης συνεχῶς ὑπὸ ἀντιδίκου κοσκινιζόμενος ἀνεβόησε· δέομαι ὑμῶν, μὴ πάντες ὁμοῦ. « Pas tous à la fois », comme s'il était frappé par plusieurs adversaires.

<sup>2</sup> Voir *I. Olympia*, n. 249, 250, 694.

<sup>3</sup> *Coll. Froehner*, n. 30, avec aussi le casque publié par G. Oikonomos. L'authenticité de l'inscription a été défendue par tous (G. Daux, L. Jeffery, E. Kunze) contre mes doutes. Je ne maintiens pas ceux-ci. Ma situation psychologique, à la différence de mes lecteurs, était celle d'un éditeur qui avait dans son lot un certain nombre de faux (cf. notamment *Rev. Phil.* 1939, 139 ; *Bull. Epigr.* 1965, 48 ; 1968, 221).

<sup>4</sup> Cf. *Bull. Epigr.* 1958, 245 a ; 1959, 167-169 ; 1962, 151. Notamment la dernière publication de E. KUNZE, *VIII Bericht Olympia* (1967), 111-183 : *Helme* (cf. déjà *VI Bericht*, 118 sqq.) ; cf. *ibid.*, 83-110 : *Waffenweihungen*.

<sup>5</sup> *Coll. Froehner*, n. 40, pp. 44-45.

<sup>6</sup> D. M. ROBINSON, *Olynthus*, XI, *Necrolynthia* (1942), 197-198.

Pausanias, dans sa longue et très précise description de la Nekyia peinte dans la Leschè de Delphes, X, 30, 2, parle une fois d'osselets dans cette phrase : « Polygnote a peint des jeunes filles (elles sont deux) qui sont couronnées de fleurs et qui jouent aux osselets », ἐστεφανωμένας ἀνθεστι καὶ παιζούσας ἀστραγάλοις. Il n'est pas juste d'en conclure à un certain caractère « funéraire » des osselets<sup>1</sup>. Kameirô et Klytiè ne jouent pas aux osselets parce qu'elles sont mortes ; elles continuent aux Champs Elysées les jeux de leur vie terrestre ; c'est pour cela qu'on met des osselets dans les tombes des jeunes filles ou des adolescents, et surtout des enfants.

A la même place dans l'épigramme, Lucillius a écrit dans *AP VI*, 164 : σωθεὶς ἐκ πελάγους. Effet différent dans 166 : σωθεὶς ἐκ ναυτῶν τεσσαράκοντα μόνος. J'étudierai ailleurs les parodies de dédicaces chez Lucillius : VI, 164 et 166, XI, 194 et aussi VI, 24.

<sup>1</sup> D. M. ROBINSON, *loc. cit.* : « they are frequently connected with the grave. Polygnotus painted Camiro », etc. Selon J. THIMME, *Arch. Anzeiger*, 61 (1966), traitant des tombes attiques (cf. *Bull. Epigr.* 1968, 182), 208, on met dans la tombe des balles, des toupies, des osselets pour assurer un « seliges Leben im Elysium ». Mais pas pour tous les défunt ! On a une idée différente de la vie bienheureuse pour les personnes d'un autre âge.

## DISCUSSION

*M. Dible* : Der *A.P.* VI, 256 genannte Athlet Nikophon war späterhin Stephanophore (*στεφανηφόρος*) und *ἀρχιερεύς* des Kaiser-kultes seiner Heimatstadt Milet. Kann man entscheiden, ob er auf Grund seiner Erfolge als Berufsathlet in die Honoratioren-schicht Milets aufstieg, oder ob er sich als Sohn einer Honora-tiorenfamilie am professionellen Sportbetrieb beteiligte?

*M. Robert* : Nous ne le savons pas dans ce cas. Mais j'ai attiré l'attention depuis longtemps, d'après les inscriptions et les monnaies, sur la présence de vainqueurs aux grands concours athlétiques dans les grandes familles des cités grecques à l'époque impériale ; ils remplissent eux aussi les plus hautes magistratures de l'Etat. J'ai réuni et commenté de nombreux exemples dans un article de la *Revue Archéologique* en 1934, II, 52-61, en traitant de ce recrutement des athlètes et de leur famille, et je suis revenu plusieurs fois là-dessus. Ainsi j'avais expliqué, dans la *Revue des Etudes Anciennes* en 1929 et dans mes *Etudes Anatoliennes* en 1934, que le titre de « meilleur des Grecs », *ἄριστος τῶν Ἑλλήνων*, désignait le vainqueur à la course armée au concours des Eleuthéria célébrés à Platées par la Confédération des Hellènes (cf. ci-dessus). Or, ce titre avait été conquis, par exemple, par l'Athénien Tiberius Claudius Novius qui, au milieu du 1<sup>er</sup> siècle p. C., obtint les plus grandes charges de la cité : stratège des hoplites, grand prêtre de l'empereur, prêtre d'Apollon Délien, et qui eut aussi le titre exceptionnel de nomothète. Ces athlètes des grandes familles, étaient d'ailleurs le plus souvent des coureurs, plutôt que des boxeurs, lutteurs et pancratiastes, mais il y a tout de même aussi de ces athlètes lourds, ainsi dans une famille de consulaires.

*M. Giangrande* : La syntaxe, ou pour mieux dire l'aspect verbal, confirme l'interprétation qu'a donnée M. Robert de l'épigramme

11.81. Lucillius, qui est toujours très attentif à la syntaxe verbale, et en particulier à la valeur des aspects, prépare le lecteur, pour ainsi dire, à un effet spirituel retardé : l'aoriste *ἔσχον* « j'obtins » fait qu'on s'attend à la mention d'un prix qui devrait suivre dans le contexte, tandis que l'on trouve un *ώτίον* et un *βλέφαρον*. A ce point, notre perplexité augmente : avec des mots tels que *ώτίον* et *βλέφαρον*, l'usage normal exigerait l'imparfait *εῖχον* (cf. Lucillius lui-même, 11, 75 : *εῖχε δύνα γένειον θρῦντα ωτάρια βλέφαρα*). Enfin, pour le dire à l'anglaise, « the coin drops » : Androleôs était un boxeur tellement maladroit qu'il « obtint », « gagna », à la fin des matches qu'il avait combattus, la possession d'une seule oreille et d'une seule paupière : l'ironie réside naturellement dans le fait que cette possession est en réalité le résultat... d'une perte.

*M. Labarbe* : Insistons, avec M. Robert, sur l'emploi de *ἔν*, accolé à chacun des deux compléments d'objet direct : à Pisa, l'athlète a gagné une oreille *unique*, à Platées, une paupière *unique* — façon cruellement pittoresque de faire entendre que ses victoires se résument à n'avoir plus qu'une seule oreille et qu'une seule paupière.

*M. Luck* : So wie in *A.P.* 11, 81 die Sprache des Sports satirisch umgebogen wird, benutzt Krates, *A.P.* 11, 218, die Sprache der Literaturkritik in satirischem Sinn. Das Epigramm ist sicher obszön, aber es setzt sich aus Aussagen zusammen, die in einer literarischen Diskussion vorkommen könnten :

- a) zwei Dichter werden miteinander verglichen ;
- b) das Vorbild eines Dichters wird genannt ;
- c) ein Urteil über seinen Stil wird gegeben ;
- d) der Einfluss eines anderen Dichters wird angenommen.

Auch die Sprache der bildenden Kunst kann in einem satirischen Epigramm scherhaft umgedeutet werden ; so bei Poseidippos

Nr. 14 Gow-Page (bei Athen. 10, 412d) : eine Statue stellt einen berühmten Athleten dar ; seine bei solchen Statuen übliche Gebärde (der Athlet hielt ein Weihgeschenk) wird so gedeutet, als verlange der Mann einen zweiten Ochsen, nachdem er schon einen verspeist hatte.

*M. Labarbe* : Les Grecs, qui se plaisaient à voir des compétitions dans la plupart des activités humaines, ont volontiers recours au langage sportif. On trouve ce dernier employé métaphoriquement chez les sophistes, dans la comédie, dans les textes de morale stoïcienne, etc. Il y a là un signe indubitable de l'intérêt traditionnel du grand public pour le sport et de sa familiarité avec les *realia* qui s'y rattachaient.

*M. Dible* : Ob es sich bei dem einem δρθός gegenübergestellten λοξός in A.P. 11, 78 wohl um einen musiktheoretischen Fachausdruck handelt, dieser Vers also schon dasselbe Thema anschlägt wie der nächste? Ein anderes Wort für « schief », πλάγιος, ist als musikalischer Terminus belegt, und einiges, was wir von antiker Notenschrift kennen, eignet sich sehr wohl dafür, mit den Narben und Rissen im Gesicht des Faustkämpfers verglichen zu werden.

In A.P. 11, 316 ist λοιπόν, nicht τὸ <δὲ> λοιπόν, im Sinne von « also », d.h. genau wie im Neugriechischen verwendet. Gibt es ältere Belege dafür?

Die von Herrn Robert für Lukillios überzeugend nachgewiesene satirisch-parodistische Verwendung grosser Teile des Formulars der agonistischen Ehrenurkunden — und durchaus nicht nur Anspielungen auf einzelne Termini aus diesem Bereich — hat seine engste Parallele im ältesten eindeutig literarischen Epigramm, das wir besitzen, im Spottgedicht des Theokrit von Chios auf Aristoteles vom Jahr 341. Hier findet sich die spöttische Nachahmung einer Kenotaph-Inschrift in aktuell-satirischer Absicht. In der hellenistischen Epigrammatik gibt es derartiges nicht in dieser Ausprägung. Wie hat man sich die literarische Tradition vorzustellen?

*M. Pföhl*: Man müsste einmal eruieren, wann das satirische oder ein ähnliches Element in einer Versinschrift zum ersten Mal auftritt (Vaseninschriften?). Es fehlt uns aber die Übersicht über das Material, solange das ganze Kaibel-Buch noch nicht erneuert ist und die Erfassung der rein literarischen Epigramme und insbesondere ihre zeitliche Fixierung nicht erfolgt sind. Auch die den Epigrammgattungen entsprechenden Prosainschriften sind nicht erfasst. Erst dann wird man eine Geschichte des satirischen Epigrammes schreiben können. Der Vergleich mit den relevanten literarischen Gattungen der Griechen und der Römer, die Einordnung in das historische, gesellschaftliche Milieu wird dann möglich sein. Auch das Studium der Fabel muss einbezogen werden.

